

EMMELINE,

OU

L'ORPHELINE DU CHÂTEAU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.

T M M E L I N E

LOTHIENS DU CHATEAU

TRAVAIL DE L'ANGLAIS

PREMIERE PARTIE



EMMELINE,
O U
L'ORPHELINE DU CHÂTEAU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S,

Et se trouve à PARIS,

Chez { LETELLIER, Libraire, quai des
Augustins.
DESENNE, Libraire, au Palais Royal,
Nos. 1 & 2.

M. DCC. LXXXVIII.



EMMELINE

LOUVELLE DU CHATEAU

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PREMIERE PARTIE



A LONDRES

chez M. le Comte de Paris

Librairie, Librairie, chez des

Libraires, Libraires, au Palais Royal

M. DCCCXXXVIII





EMMELINE,
O U
L'ORPHELINE DU CHATEAU.
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

CHAPITRE PREMIER.

DANS un lieu écarté du comté de Pembroke, est un antique bâtiment, autrefois château-fort, habité pendant plusieurs siècles par les Mowbray, & appartenant encore aujourd'hui à une branche de cette ancienne famille. Il n'étoit habité, au temps où cette histoire commence, que par quelques domestiques, & les deux tiers du bâtiment

Part I.

A

qu'on n'occupoit pas ,omboient en ruine. On avoit réparé superficiellement trois ou quatre chambres , pour y recevoir le propriétaire , quand il lui prenoit fantaisie d'y venir , pour toucher ses revenus , ou pour faire une courte inspection de ses domaines : mais il en avoit rarement de cette espèce ; & depuis douze ans qu'il étoit possesseur de cette terre , le château n'avoit eu qu'une fois l'honneur de posséder son maître , pendant fort peu de jours. Les affaires de l'arrondissement étoient conduites par un intendant blanchi au service des Mowbray , & par un procureur de Loudon , qui venoit , tous les ans une fois , exercer la justice seigneuriale. Toute la population du château étoit composée d'une vieille femme de charge , d'une fille qui la servoit , de l'intendant , d'une espèce de valet qui pansoit son cheval , & cultivoit grossièrement une partie du jardin , dont tout le reste étoit depuis



long-tems en friche, & d'une petite enfant que l'on croyoit être la fille naturelle du frère aîné ; sa mort avoit rendu le lord Montreville propriétaire du château de Mowbray. Elle étoit confiée aux soins de la femme de charge. Le lord avoit été l'idole de sa mère ; elle étoit fille unique, & par conséquent héritière, pouvant disposer de ses biens. Elle les lui assura, quoiqu'elle eût un fils aîné. Cette partialité en sa faveur, & les donations que lui firent quelques parentes de sa mère, le rendirent maître d'une fortune presque aussi considérable que celle dont il hérita par la mort de son frère aîné.

On l'avoit destiné au barreau ; mais se trouvant assuré d'une fortune considérable par les dispositions testamentaires de sa mère, & de presque tous ses parens maternels, il avoit quitté l'étude des loix, à l'âge de vingt-quatre ans, pour épouser Eléonore Delamère,

dont il avoit un fils & deux filles.

La ligne masculine de la famille illustre de laquelle lady Eléonore descendoit , fut éteinte par la mort prématurée de ses deux frères. Elle devint seule héritière des biens de sa maison. Son mari prit , selon l'usage , le nom de *Delamère*. Il obtint un des titres de son beau-père , qui vivoit encore ; & à sa mort , il fut nommé Vicomte de Montreville. Son frère aîné, M. Mowbray , mourut dans un voyage d'Italie ; & le Vicomte , en prenant possession du château , y trouva la petite enfant dont nous avons parlé : on la lui présenta , comme la fille naturelle de son frère aîné.

La mère de cette orpheline étoit morte , peu de temps après l'avoir mise au monde , & l'avoir renvoyée de France , où elle étoit née , pour la confier aux soins de Madame Carey , la femme de charge du château , qu'elle favoit lui

être tendrement affectionnée. Le lord Montreville n'avoit rien changé à cet arrangement ; il avoit même souffert que la petite enfant portât le nom de Mowbray. Il alloit, tous les ans, dans les comptes de son intendant, une petite somme pour sa pension & pour son entretien. Le moment où il les arrêtoit, fut, pendant plusieurs années, le seul auquel il daignât se rappeler l'existence de cette malheureuse enfant.

Ce fut dans cet abandon obscur qu'Emmeline, inconnue de tous les parens de son père, atteignit sa douzième année : elle y seroit parvenue dans l'ignorance la plus profonde, si son intelligence extraordinaire, & son application infatigable n'avoient suppléé au manque d'instruction.

Madame Carey savoit un peu lire, & griffonnoit de manière à pouvoir être déchiffrée. Le vieil intendant William-son entendoit parfaitement les comptes,

& avoit eu , dans sa jeunesse , une fort belle écriture. Ils étoient tous deux fort pressés d'enseigner leur petite pupille ; mais elle auroit peu profité sous de pareils maîtres , si elle n'eût joint aux dispositions qu'elle tenoit de la nature , une attention qu'on ne pouvoit guère attendre de son âge.

Emmeline apprenoit avec tant de facilité , que ses maîtres n'eurent bientôt plus rien à lui enseigner : elle se perfectionna seule dans les choses qu'on ne lui avoit montrées qu'imparfaitement. Sa situation précaire ne l'inquiétoit point ; elle n'avoit pas encore pensé à l'avenir.

Madame Carey lui tenoit lieu d'une mère qu'elle n'avoit jamais connue. Elle s'étoit accoutumée à donner le nom de père au vieil intendant. La mort de cet honnête homme fut le premier chagrin d'Emmeline. Comme il revenoit , au fort de l'hiver , d'une ville voisine , il voulut traverser un guet dont les eaux

étoient débordées. La rapidité du courant l'entraîna ; son cheval fut noyé. Des payfans tirèrent de l'eau le cavalier , & le portèrent au château , si froissé , si saisi de froid , qu'il expira , au bout de quelques heures , sans avoir presque aucun signe de vie.

Madame Carey, qui l'avoit pour compagnon depuis plus de quarante ans , fut vivement affligée de sa mort. Elle la fit savoir sur le champ au lord Montreville.

Milord envoya son procureur de Loudon, pour installer un nouvel intendant , auquel la bonne madame Carey , remit , les yeux en larmes , les clefs des chambres & des armoires.

Sa santé , fort chancelante depuis long-temps , reçut un choc violent de la douleur que lui causa la perte de Willamson. Elle eut la mortification de voir qu'il n'étoit regretté de personne , que d'elle & de sa petite pupille.

Elle fut plus incommodée de la goutte ; qu'elle ne l'avoit encore été : les accès en étoient plus forts & plus fréquens ; ils revenoient si souvent , que la jeune Emmeline , qui entroit dans sa quatorzième année , réfléchit , pour la première fois , à ce qu'elle deviendrait , si elle avoit le malheur de la perdre ; mais son âge ne lui permettoit pas de s'appesantir sur ces réflexions lugubres. Son esprit commençoit cependant à se développer , & son jugement se perfectionnoit. Un heureux hasard lui procura les moyens de cultiver l'un & l'autre. Il y avoit dans une des chambres abandonnées du vieux château , une bibliothèque pourvue autrefois de tous les livres en usage lorsqu'elle avoit été formée ; mais la plupart étoient si mutilés par les ravages du temps , que le plus habile antiquaire n'y auroit pu rien déchiffrer.

Emmeline , qui commençoit à aimer

la lecture, les feuilleta tous, & abandonna ceux-ci pour d'autres qui avoient l'air un peu plus modernes ; & quoiqu'ils eussent beaucoup souffert de l'humidité de la chambre, & qu'ils fussent, en partie, couverts de moisissure, ils étoient encore lisibles. Elle trouva *Spenser* & *Milton*, deux ou trois volumes du *Spéctateur*, une vieille édition de *Shakespeare*, & quelques tomes dépareillés de *Pope*.

Elle y ajouta quelques livres de dévotion, pour se rendre agréable à madame Carey, dont elle connoissoit les inclinations. Elle nettoya tous les volumes, & les porta dans la chambre de la femme de charge, où étoit son propre lit. Un charpentier du village lui arrangea une petite tablette, où elle mit ses nouvelles acquisitions.

Il faisoit un froid si violent dans la bibliothèque, dont les fenêtres étoient dépendues, & les planchers rompus de

toutes parts , qu'Emmeline ne pouvoit y rester long-temps ; mais elle y revenoit souvent ; elle parvint , à la longue , à examiner tous les volumes dont une partie étoit confusément entassée sur le plancher , & servoit de retraite à des oiseaux qui y faisoient leurs nids. La bibliothèque se trouvoit dans l'extrémité du château , à laquelle on n'avoit point fait de réparations depuis plus d'un siècle : elle étoit entièrement oubliée.

Emmeline , dans ses recherches , avoit complété différens ouvrages , où l'utile se trouvoit mêlé à l'agréable , & qui instruisoient en amusant. Ils lui donnèrent du goût pour la poésie & la littérature. Si les principes & les connoissances qu'elle y puisa ne rendirent pas sa carrière plus heureuse , elle acquit du moins le courage de supporter , avec la dignité qui convient à l'innocence , des malheurs qui l'assiégèrent long-temps , sans qu'elle les eût mérités.

La santé de Madame Carey déclinait toujours. Elle étoit souvent forcée de garder sa chambre pendant des semaines entières. Emmeline lui tenoit fidelle compagnie ; elle la chérissoit comme une mère tendre , & lui rendoit nuit & jour , sans répugnance , tous les soins qui pouvoient soulager ses infirmités.

Quand son amie la forçoit de la quitter quelques heures , pour prendre l'air , elle se promenoit par préférence sur les bords de la mer , qui n'étoit qu'à un demi-mille du château. Elle aimoit le spectacle que présente le vaste océan , & les audacieux rochers qui semblent lui imposer des loix.

M. Mowbray faisoit distribuer tous les ans des secours aux pauvres de sa paroisse. Le nouveau Seigneur avoit laissé subsister cette fondation de bienfaisance ; & , pendant la maladie de madame Carey , Emmeline étoit chargée de ce soin. Elle s'acquittoit de cet honorable

emploi avec une grace & une sensibilité qui ajoutaient aux bienfaits. Les payfans , ravis de sa douceur & de sa beauté , la regardoient comme un être supérieur à l'humanité , que la providence avoit fait naître parmi eux , pour verser le bonheur & la consolation. Emmeline avoit seize ans. Les graces de sa personne , & les charmes de son esprit s'étoient également perfectionnés. Elle n'étoit pas régulièrement belle ; mais l'expression de sa figure étoit plus séduisante que sa beauté : une taille élégante , au-dessus de la moyenne , de grands yeux bleus & des cheveux noirs , une peau de lis & un teint de rose , l'air d'innocence & d'ingénuité , mêlé d'une teinte de mélancolie , forment le portrait de l'aimable Emmeline.

Elle étoit bien près d'éprouver le malheur qu'elle craignoit depuis long-tems. Un jour que madame Carey , se trouvant moins souffrante , alloit sortir avec

Emmeline pour se promener autour du château , elle sentit une douleur violente à la tête , & tomba sans mouvement dans son fauteuil. Emmeline effrayée , appella du secours ; mais ses soins furent inutiles : son amie expira , en jettant sur elle un regard douloureux. La sensible Emmeline voyoit auprès d'elle , le corps inanimé de la seule amie qu'elle avoit dans le monde , de celle qui lui avoit toujours tenu lieu de mère , & qui en avoit rempli tous les devoirs. Le seul que sa reconnoissance pouvoit lui rendre , étoit bien douloureux : elle s'en acquitta , malgré l'excès de sa douleur. Les âmes fortes sentent redoubler leur énergie dans les occasions où les autres perdent toutes leurs facultés. Emmeline avoit une fermeté peu ordinaire à son sexe & à son âge ; mais sa douleur ne l'empêcha pas de donner ses soins aux restes de son amie. Après les ordres nécessaires , &

leur exécution , elle se retira dans sa chambre , où ses pensées furent cruellement occupées de la perte de madame Carey , & de son propre avenir.

Sans parens , n'ayant droit à la protection de personne , ne pouvant se procurer elle-même les nécessités de la vie , elle avoit peu de confiance en la générosité du lord Montreville , son oncle , d'après l'abandon où il l'avoit laissée jusqu'à son âge. Elle voulut inutilement rasseoir ses esprits par un peu de sommeil : madame Carey lui étoit toujours présente ; elle croyoit entendre son dernier gémissement. L'obscurité de la nuit , & le cri lugubre des oiseaux , ajoutoient une espèce d'horreur aux agitations de son ame. Elle vit naître la bienfaisante aurore ; & son ame , un peu soulagée , se livra aux douceurs du repos.

C H A P I T R E I I.

Le lendemain, dès qu'Emmeline fut levée, elle écrivit à milord Montreville la lettre suivante.

« M I L O R D ,

» Hier nous avons perdu Madame
» Carey. J'ai cru devoir vous informer de
» sa mort. Permettez aussi que je vous
» parle de ma douleur. Madame Carey
» m'a toujours tenu lieu de mère. Ses
» conseils guidoient ma jeunesse, & ses
» soins obligeans tranquillissoient mon
» ame. Que deviendrai-je, Milord ?
» qu'ordonnez-vous de mon sort ? Il me
» semble qu'à mon âge, je ne puis dé-
» cemment habiter le château seule
» avec M. Maloney. Si votre intention
» est que j'y reste, je vous supplie
» d'envoyer une personne de mon sexe,

» pour remplir la place de ma digne
» amie.

» J'espère , Milord , que vous daigne-
» rez me faire une prompte réponse ,
» & me croire avec respect ,

» M I L O R D ,

» Votre , &c.

» E M M E L I N E M O W B R A Y . »

Le même courier porta au lord une lettre de Maloney. Il lui apprenoit la mort de la femme de charge , & le prioit de lui mander ce qu'il ordonnoit de la jeune demoiselle. C'est ainsi qu'il appelloit Emmeline. Les deux lettres restèrent quinze jours sans réponse. La triste Emmeline conduisit son amie au tombeau , & lui fit un éternel adieu. Cette scène lugubre épuisa ses forces , & ébranla sa fermeté. Elle s'enferma dans sa chambre ; & , se livrant à sa douleur , elle donna un libre cours à ses larmes.

Les fatigantes assiduités de Maloney augmentoient l'embarras de sa situation : elle craignoit d'offenser un homme avec lequel elle étoit forcée de vivre en attendant les ordres de milord ; elle craignoit en même temps qu'il n'interprêtât mal son indulgence , & qu'il ne voulût en tirer avantage. Dans cette perplexité, elle feignit une indisposition , & garda la chambre , pour éviter de dîner dans celle de l'intendant.

Au bout de quelques jours , on reçut la réponse désirée. Elle étoit de l'intendant que le lord avoit à Loudon. Il n'avoit pas daigné prendre la peine d'écrire lui-même.

De la place de Berkeley, le 17 Juin 17...

« M A D E M O I S E L L E ,

» Milord a donné commission à Ma-
» dame Graut , sa femme de charge de
» Loudon, de trouver une personne qui
» puisse remplacer Madame Carey. Elle

» en a choisi une qui doit se rendre incessamment à Mowbray. Milord est
» parti pour Essex ; mais il m'a ordonné
» d'informer M. Maloney, que son intention est que l'on continue à vous
» fournir les choses nécessaires , comme
» par le passé. J'ai l'honneur , &c.

» RICHARD MADDORX. »

Tandis qu'Emmeline attendoit cette reponse , la sœur de madame Carey , qui en étoit aussi l'héritière , envoya son neveu au château , pour enlever les hardes & les effets de sa défunte tante. On trouva dans son tiroir un testament de Madame Carey. Elle léguoit cinquante livres sterlings , comme un gage de sa tendresse , à Emmeline Mowbray , fille de son ancien maître ; & en outre , une petite cornette désignée , avec tout ce qu'elle contenoit.

Le surplus de ce qui lui appartenoit fut remis à son neveu , qui étoit chargé

de le recevoir. Emmeline trouva dans la cassette quelques dentelles qui avoient appartenu à sa mère , & deux petites grimaces couvertes de soie brodées , qui paroissoient n'avoir pas été ouvertes depuis long-temps.

Emmeline vit , en les ouvrant , qu'elles étoient remplies de lettres ; une partie étoit de l'écriture qu'on lui avoit fait connoître pour celle de son père. Elle referma les boîtes , & les cacheta , sans les examiner davantage. La perte récente qu'elle venoit de faire , ne lui permettoit pas encore de s'occuper d'autre chose.

La froideur avec laquelle l'intendant de Loudon avoit écrit , augmenta son inquiétude sur l'avenir. Le lord Montreville lui paroissoit peu disposé à s'occuper de sa situation ; & Maloney devenoit si familier , qu'elle fut encore obligée de se contenir dans sa chambre. Elle résolut de quitter le château , s'il

tenoit la même conduite après l'arrivée de la campagne qu'on lui annonçoit ; & de gagner plutôt sa vie en travaillant , que de rester exposée aux entreprises de l'intendant.

On apprit , au bout de quinze jours , que madame Garne , la nouvelle femme de charge , étoit arrivée à la ville voisine. Le jardinier lui mena un cheval ; & elle fit , le soir même , son entrée au château.

Emmeline , accoutumée depuis son enfance à une mise simple & à un maintien décent , ne put voir sans étonnement la nouvelle arrivée : elle portoit un habit de voyage en soie rose , garni de rubans verts. Sa tête étoit couverte d'un immense chapeau de soie noire , avec des pendans jaunes ; & les plumes dont il étoit copieusement garni lui pendoient sur le visage , & formoient autant de ruisseaux le long de son habit. Ses cheveux en désordre , & mêlés avec

les plumes , pendoient par mèches sur ses joues & sur son front. Ce désordre de sa parure étoit l'ouvrage d'une forte ondée qu'elle avoit reçue à un mille du château. Sa personne n'étoit guère moins ridicule que son accoutrement. Elle avoit la figure dure & ignoble , & la taille , l'air & la voix d'un homme. La pauvre Emmeline voyoit avec douleur la compagne qu'on lui donnoit ; & la comparaison lui faisoit mieux sentir combien elle avoit perdu.

Maloney introduisit la nouvelle arrivée. Elle se plaignit fort & des fatigues du voyage , & sur-tout de la pluie , dans un jargon aussi ridicule que sa figure. Elle se lamenta d'avoir quitté Londres , pour venir s'enfermer dans des ruines , au milieu d'un désert ; assura qu'elle n'y resteroit pas , & finit par demander du thé , & qu'on lui montrât sa chambre. Emmeline tâchoit de vaincre sa répugnance , ou du moins , de la

cacher. Elle n'osa lui répondre ; son cœur étoit plein , & les larmes rouloient dans ses yeux.

Emmeline la fit conduire par la servante à la chambre qu'elle avoit si long-tems partagée avec son amie ; elle résolut de la céder , & de faire porter son lit dans une autre , au haut d'une des tourelles du château : c'étoit la seule de toutes celles qu'on n'occupoit point , à laquelle il y eût une porte & des fenêtres fermantes. De ces dernières , on jouissoit de la plus riche perspective. La vue s'étendoit sur une rivière qui couloit rapidement entre des coteaux , & se jettoit à travers des rochers dans la mer , à un mille du château. Cette chambre étoit abandonnée depuis long-tems ; mais , quoiqu'en mauvais état , elle étoit encore habitable.

Madame Garne , étonnée de trouver deux lits dans la chambre qu'elle devoit occuper , en témoigna son mécon-

tentement avec vivacité , & dans les termes ignobles dont elle se servoit toujours. Emmeline eut à se féliciter de sa prévoyance ; elle tranquillisa madame Garne , en l'assurant qu'elle avoit déjà donné ordre de transporter son lit ailleurs , & qu'elle alloit le faire exécuter.

Maloney profita d'un moment où Emmeline étoit seule , pour lui demander ce qu'elle pensoit de madame Garne : Il m'est impossible , lui répondit-elle , de la juger en si peu de tems. Le stile de Maloney ressembloit parfaitement à celui de la nouvelle arrivée. Emmeline évitoit autant qu'elle pouvoit , sa fastidieuse conversation. Il fallut cependant avoir l'air de l'écouter , jusqu'au moment où madame Garne rentra , très-piquée de ne point voir servir le thé , qu'elle ne cessoit de demander. Tandis que la servante & Maloney s'empressoient de la servir, Emmeline s'occupa de l'arrangement de son nouveau domicile.

Madame Garne parut mécontente ; les premiers jours , & disposée à retourner à London ; mais elle se réconcilia , au bout de quelques semaines , avec le pays & avec le château. Maloney lui faisoit assidûment la cour. Emmeline en fut la dupe , & se persuada qu'il s'établissoit entre eux une intelligence qu'elle desiroit pour sa propre tranquillité. Occupée tout entière de ses livres , qui lui devenoient tous les jours plus précieux , elle laissoit souvent Maloney seul avec la femme de charge , & se plaisoit à croire qu'il n'étoit point fâché de son absence. Elle s'étoit bien méprise sur les motifs de Maloney. Insensible , comme un homme de son espèce devoit l'être , aux qualités qui distinguoient si avantageusement Emmeline , il n'étoit épris que de sa beauté ; il en étoit passionnément amoureux ; il avoit fait son projet de l'épouser , long-tems avant la mort de madame Carey , à laquelle il en avoit dit

dit quelques mots ; mais elle l'avoit reçu d'un air si dédaigneux , qu'il désespéra d'en faire son avocat auprès d'Emmeline , & résolut d'attendre du tems une occasion plus favorable. Il espéroit mieux réussir auprès de la nouvelle compagne d'Emmeline , & ne doutoit pas qu'elle ne prît bientôt sur cette jeune personne douce & modeste , l'ascendant & l'autorité qu'avoit eu madame Carey. Il ne croyoit pas d'ailleurs qu'une jeune orpheline , sans fortune & sans parens , se fit beaucoup prier , pour épouser un joli homme tel qu'il croyoit être , avec du patrimoine & une place lucrative.

Il se persuadoit que la froideur d'Emmeline ne venoit que de sa timidité ; & les manières libres & décidées de madame Garne lui paroissoient très-propres à humaniser sa compagne.

D'après ce raisonnement , il faisoit la cour à la femme de charge avec assiduité. Celle-ci, prenant toutes ses atten-

tions pour son propre compte , s'efforça d'assurer sa conquête par sa parure recherchée , & par la vivacité licencieuse de sa conversation.

Telles étoient au château les dispositions des esprits , quand on y reçut , au commencement de juin , une lettre du lord Montreville. Il ordonnoit de mettre sur le champ des ouvriers à la partie du château qui n'étoit pas tout-à-fait inhabitable , & de la rendre en état , le plus promptement possible , de recevoir son fils qui se proposoit d'y passer une partie de l'automne. Il ajoutoit qu'il viendrait peut-être lui-même pour quelques semaines , & indiquoit les chambres qu'il vouloit occuper , & pour lesquelles il enverroit des meubles de Londres.

On s'occupait , sans perdre un moment , à rendre le château digne de recevoir son maître. Emmeline ne doutoit pas que son sort ne changeât à l'arrivée du

lord ; & comme elle ne pouvoit qu'y gagner , elle voyoit avec plaisir avancer les réparations.

Tout étoit prêt depuis quelques semaines , quand , au milieu de septembre on entendit un grand bruit de chevaux dans l'avenue. Emmeline émue , sans en savoir la raison , s'enfuit dans sa chambre ; & Maloney , accompagné de la femme de charge , courut à la porte du château. Ils y trouvèrent un valet-de-chambre français , & un palefrenier anglais avec plusieurs chevaux. On conduisit les domestiques à l'antique cuisine. Son aspect froid & désert ne leur plut pas , & ils s'égayèrent dans le style ordinaire aux valets , sur tout ce qui frappoit désagréablement leur vue.

Le valet - de - chambre demanda où étoit l'appartement de son maître. Ce fut avec peine que madame Garne parvint à le comprendre. Ils se raillèrent réciproquement ; mais les plaisanteries

furent perdues , parce que celui à qui elles étoient adressées ne les entendoit pas.

Le français, voulant regagner la cuisine , s'égara dans les détours obscurs qui aboutissoient aux longues galeries du château. Le jour tomboit , & les vitres peintes de ces vastes solitudes ajoutoient à l'obscurité. Le valet-de-chambre erroit de tous côtés sans trouver une issue. Désespérant à la fin d'y parvenir , effrayé du spectacle lugubre qui l'environnoit , il appella par les fenêtres ; mais personne ne l'entendit qu'Emmeline , qui , alarmée de ses cris , sortit de sa chambre où elle s'étoit retirée. Appercevant un domestique du lord , elle lui demanda ce qu'il vouloit. Sa charmante figure & la douceur de sa voix rassurèrent l'imagination troublée du français. Il se souvint du proverbe *à quelque chose malheur est bon* , & il se félicita de s'être égaré. Emmeline n'en-

tendit pas un mot de ce qu'il lui disoit ; mais soupçonnant ce qui lui étoit arrivé, elle lui montra le grand escalier , & voulut retourner à sa chambre. Mais Millefleurs n'étoit pas pressé de la quitter : jugeant à sa mise qu'elle étoit l'aide de la femme de charge , il en usa familièrement ; & , pour suppléer à ses complimens , qu'elle n'entendoit pas , il lui prit la main , & se disposoit à lui faire des caresses. Emmeline offensée & effrayée , retira sa main avec vivacité , & s'enfuit dans sa chambre , à travers les passages obscurs dont elle avoit tiré le valet. Elle enverrouilla la porte , & fit de tristes réflexions sur la scène humiliante qui venoit de lui arriver , & sur les désagrémens que la familiarité de ces valets pourroit encore lui donner par la suite , si la présence de leur maître ne les contenoit pas. Millefleurs ne fut point tenté de la poursuivre dans l'obscurité des détours dont il n'étoit sorti que

par son aide. Il regagna la cuisine, & fit, sur la céleste vision qu'il avoit eue, un discours éloquent que personne n'entendit, excepté le palfrenier, qui avoit passé quelque tems en France, & qui servit d'interprète.

Madame Garne trouva l'admiration de Millefleurs ridicule, critiqua la figure d'Emmeline, & sur-tout son esprit. Elle offrit cependant de la faire appeller pour prendre le thé. La découverte de Millefleurs ne fut point agréable à Maloney, non-plus que la vivacité avec laquelle il en parloit; mais il ne put empêcher la femme de charge de l'aller chercher.

Emmeline ayant appris d'elle que le lord n'étoit point arrivé, s'excusa du déjeuner, parce que, dit-elle, milord Montreville ne seroit probablement pas content de la trouver mêlée avec les domestiques. Madame Garne, offensée de sa hauteur, lui en fit des railleries

dans son style familier , & la quitta , en lui disant qu'il ne suffisoit pas d'être belle , pour être si fière.

Emmeline , résolue d'éviter la société des valets , se fit apporter à dîner dans sa chambre , & y resta jusqu'à l'heure de sa promenade ordinaire. Après avoir erré quelque tems sur les bords de la mer , elle s'assit sur un rocher , où elle resta long-tems absorbée dans ses réflexions. Un bruit qu'elle entendit auprès d'elle , la tira de cette rêverie. Quoique accoutumée à être seule , elle fut un peu effrayée de se trouver si tard au milieu des rochers. Elle vit s'avancer vers elle un homme qu'elle reconnut avec grand plaisir pour ce jeune paysan qui faisoit les commissions du château. Il lui apprit que le lord étoit arrivé avec son fils & un étranger ; qu'il désiroit la voir , & qu'il la cherchoit depuis une demi-heure, sans pouvoir la trouver. Emmeline regagna promptement le châ-

teau , où elle arriva dans l'espèce de désordre qui fait valoir la beauté. Le vent s'étoit joué dans ses cheveux ; & la vivacité qu'elle avoit mise dans sa marche , avoit coloré ses joues de l'incarnat le plus vif. Sans prendre le temps de réparer le petit désordre que le vent avoit fait dans son ajustement , ou de penser à ce qu'elle se proposoit de dire au lord , elle entra dans la salle où il étoit avec son fils qui portoit le nom de *Délamère* , M. Fitz Edward , jeune officier , parent de la famille , & M. Headly , architecte fameux , & célèbre dans l'art de perfectionner les cultures. Milord l'avoit amené , pour qu'il l'aîdât de ses conseils dans les réparations qu'il projettoit de faire au château de Mowbray.

Milord Montreville , âgé d'environ quarante - cinq ans , & généralement estimé , avoit occupé avec distinction sa place dans l'assemblée des Pairs. Ses

mœurs & sa conduite étoient de la plus grande régularité ; mais la prospérité dont il avoit constamment joui , depuis son enfance , avoit , en quelque façon , fermé son cœur à la sensibilité. Il faut avoir senti l'infortune , pour savoir ce que l'on doit aux malheureux. Par une suite de son apathie , il reçut Emmeline au milieu de sa compagnie. Il ne l'avoit pas vue depuis son enfance ; il ne sembloit pas se douter du changement que neuf années avoient dû faire dans sa personne & dans ses manières. Au lieu d'une enfant qu'il attendoit , il vit avec surprise entrer une grande fille de la plus charmante figure , & de la taille la plus élégante , dont le maintien , quoique timide , avoit de la grâce & de la noblesse , & qui lui présentait tous les traits de son frère , embellis par la délicatesse de son sexe. Quand on lui eut donné un siège , son oncle lui témoigna son étonnement de la voir si

grande & si embellie. Delamère , qui causoit auprès de la cheminée , pria son père de le présenter à sa cousine. Après cette cérémonie , il s'assit auprès d'elle , & lui témoigna par ses regards une attention qui embarrassoit beaucoup Emmeline. Il sembloit occupé à examiner en détail les charmes de la personne intéressante dont l'apparition l'avoit si vivement frappé.

Fitz Edward , jeune officier , allié à la famille de lady Montreville , s'étoit lié d'intimité avec Delamère , dans l'espérance que le crédit du lord serviroit à lui procurer de l'avancement dans le service militaire. D'une figure très-distinguée , & fort séduisant par ses manières , il prétendoit être connoisseur en beauté. Il honora de son approbation la timide Emmeline , qui , la rougeur sur le front , & les yeux baissés , attendoit en silence que milord lui adressât la parole.

» J'ai appris avec chagrin , mademoi-

» selle Mowbray , la mort de la vieille
» Carey. »

Les larmes d'Emmeline furent toute
sa réponse.

« C'étoit une excellente domestique ;
» elle a servi fidèlement la famille pen-
» dant bien des années. »

Les larmes d'Emmeline redoublèrent.

» Mais enfin , elle étoit âgée ; elle
» étoit , je crois , infirme depuis long-
» temps. Je me flatte que vous êtes con-
» tente de celle qui a pris sa place. »

Emmeline , à travers ses sanglots , l'as-
sura qu'elle n'avoit point à s'en plaindre.

» J'en suis persuadé , dit le lord ;
» car Graut , qui l'a choisie , & dans
» lequel Milady Montreville a beaucoup
» de confiance , m'a assuré qu'on lui en
» avoit rendu le témoignage le plus
» avantageux. »

L'émotion d'Emmeline étoit devenue
si violente , qu'elle quitta son siège dans
l'intention de se retirer. Le Lord se

leva pour la saluer ; Delamère en fit autant avec vivacité , & lui prit la main pour la reconduire à sa chambre ; mais le père n'approuva point cette galanterie. Il le pria de lui laisser ce soin ; & il n'alla pas plus loin que la porte de son appartement.

Emmeline , rentrée dans sa chambre , s'occupa de la demande qu'elle comptoit faire au Lord le lendemain. Elle vouloit quitter le château , & ne savoit comment lui en faire la proposition. Sa défunte amie avoit une sœur dans une ville voisine ; son mari avoit une place dans un bureau , & ils occupoient une petite maison , dont ils louoient des chambres à ceux qui venoient prendre les eaux. Elle étoit âgée , & sans enfans. Emmeline , qui l'aimoit parce qu'elle étoit sœur de madame Carey , espéroit trouver dans sa maison un asile commode & décent , si le Lord lui accordoit une somme pour payer sa pension & son entretien.

Tandis qu'elle se livroit à ces pensées , on parloit , à la table de milord , de ses graces & de sa beauté ; on lui donnoit le surnom de la nymphe du château , & Delamère lui porta la santé , à la manière des Anglois.

Le lord Montreville , qui ne prenoit pas plaisir à la vivacité avec laquelle son fils parloit d'Emmeline , voulut l'en plaisanter. Il répondit à la raillerie de son père , en lui avouant qu'il la trouvoit charmante , & qu'il accepteroit avec reconnoissance le don qu'il vouloit lui faire du vénérable manoir de Mowbray , pourvu qu'Emmeline fût partie de ses dépendances. Son père le pria gravement de ne point traiter M^{lle}. Mowbray avec ce ton de légèreté. Elle est , lui dit-il , ma pupille ; je dois en prendre soin , & je veux qu'on la traite avec considération. Il changea de conversation , & se retira de bonne-heure pour se remettre des fatigues du voyage.

C H A P I T R E I I I.

LE lord Montreville n'avoit pas vu sans inquiétude la vive impression que la beauté d'Emmeline avoit faite sur son fils. Il s'accusoit lui-même d'imprudence : & en effet , il en avoit commis une , en exposant un objet si séduisant à la vue de Delamère , dont il connoissoit le naturel ardent & impétueux. Ces réflexions lui donnèrent , envers l'innocente Emmeline , l'air de froideur , & même de mécontentement ; & sa malheureuse pupille , intimidée , n'osoit point lui ouvrir son cœur le lendemain de son arrivée , comme elle l'avoit projeté. Depuis ce moment , l'occasion lui manqua. Le lord , résolu de l'éloigner de son fils , la fit servir dans sa chambre , & forma le dessein de la tirer du château le plus promptement possible. Les craintes que lui inf-

piroit son fils , le décidèrent à placer plus convenablement sa nièce ; & il falloit un motif aussi personnel , pour qu'il en fît la réflexion.

A souper , Delamère s'informa de sa cousine. Son père lui répondit sèchement qu'il ne croyoit pas qu'elle descendît. La demande de Delamère , ses questions répétées , & les regards mécontents qu'il dirigeoit vers la porte , augmentèrent les craintes de Milord Montreville. Il se coucha moins mécontent de son fils que de lui-même , & dès qu'il fut levé , il demanda mademoiselle Mowbray.

Elle étoit sortie très-matin , pour faire sa promenade ordinaire , & personne ne savoit où la trouver. Le lord apprit en même temps que son fils étoit allé à la chasse , sans son ami , qui n'en étant pas fort amateur , devoit le joindre après le déjeuner. Il se persuada que Delamère rencontreroit Emmeline , &

cette inquiétude parut si douloureuse à cet homme , qui n'en avoit jamais éprouvé , qu'il se promit bien de s'en débarrasser promptement. Après un court déjeuner , il régla les comptes de son intendant , & ne sachant à qui s'adresser , pour s'informer plus particulièrement de sa pupille , il fit part à Maloney du dessein qu'il avoit de placer plus convenablement Emmeline , dont l'âge exigeoit plus d'égards & de circonspection.

Maloney , encouragé par la confiance de son maître , lui fit l'aveu de sa passion pour Emmeline , & s'exprima de manière à faire croire qu'elle lui avoit permis de consulter son tuteur. Le lord étoit fort aise de marier Emmeline ; mais sa vanité souffroit un peu de donner la fille de son frère à son domestique. La première considération l'emporta. Il se débarrassoit , pour une foible dot , de sa pupille , & de la crainte qu'elle

n'inspirât une passion sérieuse à son fils, auquel il avoit à cœur de procurer une alliance brillante. L'avarice & l'ambition lui firent oublier ce qu'il devoit à son frère & à sa malheureuse enfant. Il promit à Maloney, en lui recommandant le silence le plus exact sur cette affaire, qu'il lui rendroit réponse sous peu de jours.

La froideur du Lord avoit augmenté la timidité d'Emmeline: persuadée qu'il la voyoit avec déplaisir, elle résolut d'éviter sa présence, & d'attendre, pour lui parler, l'occasion qu'elle n'avoit plus le courage de chercher. Comme elle se promenoit un matin avec un livre dont l'état de son ame ne lui permettoit pas de faire usage, fatiguée par l'exercice, & plus encore par ses tristes réflexions, elle entra dans un bois qui séparoit la terre de Mowbray de la voisine, & assise sur un arbre qu'on avoit abattu, elle rêvoit aux moyens de

vaincre l'indifférence de son tuteur. Delamère , revenant de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire , entra dans le bois , pour se mettre à l'abri de la chaleur , & faire reposer son domestique qui étoit chargé de gibier.

Appercevant de loin sa cousine , il sauta légèrement par-dessus quelques buissons , & s'assit auprès d'elle. Ce fut inutilement qu'elle voulut s'éloigner ; il s'y opposa d'une manière si décidée , qu'elle fut obligée de céder. Offensée de la violence que son cousin lui faisoit , elle attendit en silence le moment de s'échapper. Elle fut fort interdite de la déclaration que lui fit Delamère. Il y mit tant de vivacité , que sa cousine effrayée ; fondit en larmes , & le supplia , d'une voix tremblante , de ne point oublier que le nom qu'elle portoit méritoit quelque considération. Il lui protesta que loin d'avoir aucun dessein qui pût lui déplaire , il se trouveroit trop

heureux qu'elle daignât accepter pour toujours le don de son cœur & de sa personne. Ne pouvant la calmer par ses protestations, il cessa de la retenir; mais, résolu de ne la point quitter, il prit son bras sous le sien, & Emmeline fut obligée de le suivre. Ils prirent ensemble le chemin du château, à travers les plantations qui bordaient la rivière. Ils étoient à peine entrés dans la prairie qui environnoit le château, qu'ils apperçurent Milord Montreville & M. Headly, sortant à cheval d'un bosquet voisin. A cette vue, Emmeline essaya encore inutilement de se séparer de son conducteur.

Delamère continua d'avancer, & le lord les eut bientôt joint. On croira facilement le chagrin qu'il ressentit d'un tête-à-tête qu'il croyoit si dangereux pour son fils. Il lui demanda d'où il venoit. Delamère lui répondit sans hésiter : « De la chasse, milord, où je suis

» allé très-matin ; & depuis , je me suis
» plus agréablement occupé , en faisant
» la cour à ma belle cousine , qui a eu
» la bonté de m'attendre assise sous un
» arbre. » Emmeline le pria de ne rien
ajouter à la vérité. Votre cousine , reprit
le lord , a eu la bonté de vous attendre
assise sous un arbre. C'est avoir assuré-
ment beaucoup de complaisance ; ayez ,
je vous prie , mademoiselle , celle de
retourner au château ; & vous , Frédé-
ric , j'espère que vous reviendrez pour
le dîner.

Oui , répondit Delamère , quand j'au-
rai conduit ma cousine au château. Je
sortirai peut-être encore pour une heure ;
& il avançoit , sans faire la moindre
attention , ni à l'émotion , ni aux re-
gards mécontents de son père.

Milord , après un moment de silence ,
descendit de son cheval , le remit à son
valet , & les joignit : « J'ai , dit-il à
» Delamère , quelque chose à commu-

» niquer à M^{lle}. Mowbray ; & je me
» charge de la conduire au château. »

Delamère baïsa gaiement la main de sa cousine, & assura son père que c'étoit le premier soin dont il se fût senti l'inclination de le débarrasser. Il fit signe à son domestique de le suiivre avec ses chiens,auta une haie qui séparoit la prairie d'un chemin creux , & disparut.

Emmeline tremblante marchoit d'un pas mal assuré , à côté du lord, qui garda quelque temps le silence.

« La manière dont vous avez été élevée, lui dit-il enfin, est sans doute cause,
» mademoiselle Mowbray, de l'ignorance où vous êtes des usages du monde, de
» la réserve à laquelle une jeune fille ne
» doit jamais se permettre de manquer.
» Vous faites une démarche très-indiscrète, en donnant un rendez-vous à
» mon fils ; & je vous prie sérieusement
» de vous en abstenir , pendant que
» vous resterez au château. »

Quoiqu'elle se fût apperçue d'abord qu'il avoit conçu ce soupçon que Delamère avoit faussement confirmé, elle fut si blessée de la sortie du Lord, que quand elle voulut répondre, la voix lui manqua. Cependant, après s'être un peu soulagée par des larmes, elle assura le Lord qu'avant de rencontrer son fils dans le bois, elle ignoroit qu'il fût sorti du château. « Et qu'est-ce qui vous a conduite dans l'endroit où vous l'avez trouvé, lui dit le lord? » J'y suis allée avec un livre que je desirois achever de lire.

« Oh ! je me rappelle que Maloney m'a dit que vous étiez fort avide de lecture. D'après quelques autres ouvertures qu'il m'a faites relativement à vous, votre indiscretion envers mon fils a droit de me surprendre. »

Arrivés au château, le Lord fit entrer Emmeline dans une salle, & il continua la conversation.

» Maloney m'a parlé de vous ce ma-
 » tin, & d'après ce qu'il m'a dit, j'ai
 » dû conclure que vos engagements avec
 » lui vous empêcheroient de prêter l'o-
 » reille aux fornettes de Delamère. »

» Des engagements avec M. Maloney,
 » milord? Je ne crois pas qu'il ait pu
 » vous dire que j'en aie contracté »

« Il ne m'a pas dit précisément cela;
 » mais que vous approuviez qu'il m'in-
 » formât de son attachement pour vous,
 » & que vous n'auriez point de répu-
 » gnance à l'épouser, si je donnois mon
 » consentement. Il n'est pas fort riche:
 » cependant, en réfléchissant à votre
 » situation, à votre sort, absolument
 » précaire, j'ai trouvé que vous agissiez
 » prudemment, en acceptant l'établisse-
 » ment qu'il vous offre. »

« Quoi ! milord, c'est vous qui me
 » conseillez de devenir l'épouse de Ma-
 » loney ! Je ne m'attendois pas à cette
 » mortification, & à cet humiliant aban-

» don. Je fais, milord, que je n'ai point
» de droits à réclamer. Si l'orpheline,
» jettée par la providence en vos mains,
» vous devient trop à charge, permet-
» tez-moi d'entrer en service. Je saurai
» m'accoutumer à remplir mes devoirs
» dans l'état de domesticité qui me
» donnera la subsistance ; mais je ne
» m'abaisserai jamais à être la femme
» de Maloney, quels que soient les
» avantages qu'il est en état de me
» faire. »

L'abondance de ses larmes l'empêcha de continuer ; & le lord prit la parole.

« Pourquoi vous affliger ainsi, made-
» moiselle Mowbray ? Je ne vois rien qui
» puisse vous tourmenter, si le rapport
» de Maloney n'est pas exact ; si, au con-
» traire, il m'a dit la vérité, j'augurerai
» de l'état où je vous vois, que vous
» avez changé de sentiment, & que
» vous vous faites un reproche de votre
» légèreté. Je vois la cause de votre
» inconstance ;

» inconstance ; mais je vais vous parler
» clairement. Mon fils est héritier d'une
» fortune qui le met à même de choisir
» une femme parmi les filles des premiers
» seigneurs de l'Angleterre. N'ayez point
» de prétentions à Delamère , elles ne
» réussiroient sûrement pas ; & vous ne
» devez point vous en permettre l'espoir.
» Maloney a du bien & des espérances ;
» sa place est très-lucrative , & je la ren-
» drai encore meilleure , s'il vous épouse.
» Je suis fâché d'être obligé de vous
» répéter que vous n'avez rien dans le
» monde que ce que je veux bien vous
» donner. Il me semble que vous de-
» vriez accepter une proposition où tout
» est à votre avantage. Vous avez en-
» couragé les espérances de Maloney ;
» & l'aversion que vous montrez aujour-
» d'hui contre lui , est un trait d'arti-
» fice & de coquetterie qui ne vous fait
» pas honneur dans mon esprit. Réflé-
» chissez , avant de prendre votre der-

» nière résolution ; réfléchissez sérieuse-
» ment à votre situation & à vos espé-
» rances ; songez que mon fils , se pro-
» posant de venir fort souvent au châ-
» teau de Mowbray , vous n'y pouvez
» rester décemment que comme la femme
» de Maloney. »

« Ni sous le nom de Maloney , ni sous
» celui d'Emmeline Mowbray , milord ,
» répondit-elle avec plus de fermeté
» qu'elle n'en avoit encore montré :
» J'en sortirai dès aujourd'hui pour tou-
» jours. Je cherche depuis long-temps
» l'occasion de vous le dire , & de vous
» prier de me placer dans un endroit
» plus convenable que le château ne l'a
» été pour moi depuis la mort de Ma-
» dame Carey. »

« Et où voulez-vous aller , mademoi-
» selle Mowbray ? »

« C'est sur cela , Milord , que je de-
» firois vous consulter ; mais comme
» vous n'avez pas daigné vous en occu-

» per , & que mon sort vous est indiffé-
» rent , je hasarderai d'aller chez ma-
» dame Watkins : elle me donnera
» un asile , au moins jusqu'à ce que
» j'aie trouvé à me placer ailleurs , ou
» quelques moyens de gagner ma sub-
» sistance. »

« Vous refusez donc absolument l'offre
» de Maloney ? »

« Absolument , milord ; & je vous
» supplie de ne m'en plus parler. »

« Et qui est madame Watkins ? »

« La sœur de madame Carey , mi-
» lord ? »

« Où demeure-t-elle ? »

« A Swanser , dans le Claniorgan.
» Comme elle a l'usage de prendre des
» pensionnaires , je crois qu'elle ne me
» refusera pas. »

Après un moment de réflexion , le
lord Montreville dit :

« Tenons-nous-en à cet arrangement ,
» puisque vous rejetez décidément l'au-

» tre. Préparez-vous donc à partir ;
» mais plus de tête-à-tête du matin ,
» s'il vous plaît , avec mon fils : & qu'il
» ne soit pas instruit du lieu de votre
» retraite ... Mais que voulez-vous que
» je réponde à Maloney ? »

« Que vous êtes surpris qu'il ait eu
» l'insolence de lever les yeux sur une
» personne qui porte le nom de Mow-
» bray , & offensé de ce qu'il a eu la
» fausseté de vous dire que j'approuvois
» ses impertinentes prétentions. »

Cet effort de courage avoit tout-à-fait
épuisé celui d'Emmeline. Elle essaya de
gagner la porte ; mais elle fut forcée
de s'asseoir. Elle ne put retenir plus
long-temps ses larmes, que lui arrachoit
une scène aussi mortifiante. Son cœur
se soulageoit par de profonds soupirs ;
elle attendoit que ses forces lui per-
missent de sortir. Le lord étoit natu-
rellement humain dans les occasions
où son ambition n'étoit pas compro-

mise. Touché de la douleur d'Emmeline, il lui ferra doucement la main, & la pria de l'excuser s'il lui avoit dit quelque chose de désobligeant. Il ajouta qu'il alloit écrire à madame Watkins, qu'il enverroit sa lettre par un de ses gens, & que, pourvu qu'elle eût la complaisance de laisser ignorer à Delamère le lieu de sa retraite, il ne la laisseroit manquer de rien.

Il entendit entrer son fils, qui avoit coutume de décharger son fusil dans la cour du château, quand il revenoit de la chasse; & il pressa Emmeline de se retirer, en la priant de ne point sortir de sa chambre, où on lui enverroit tout ce dont elle auroit besoin.

Delamère & Fitz Edward entrèrent dans la chambre où le lord étoit resté, presque au moment où Emmeline venoit d'en sortir. Il reçut son fils avec un air de froideur & d'austérité à laquelle celui-ci ne fit pas la moindre

attention , quoiqu'il n'y fût point accoutumé. Enfant gâté depuis son enfance , il ne supposoit pas que son père pût se fâcher sérieusement contre lui , & il s'inquiétoit peu de sa colère , parce qu'il étoit convaincu qu'elle ne dureroit pas long-temps.

Fitz Edward , dit-il à son ami , mon père me boude parce que j'ai fait l'amour à ma cousine ; & se tournant vers le lord : En vérité , monsieur , j'ai plus droit que vous de me plaindre ; & vous ne disconviendrez pas que vous n'ayiez tort de m'avoir exposé au danger. Vous me connoissez , & vous savez que dès l'âge de dix ans , la vue d'une jolie fille me faisoit tourner la tête. Je fais , lui répondit gravement milord , que vous avez toujours été très-étourdi ; mais je trouverois fort mauvais que vous vous amusassiez aux dépens de mademoiselle Mowbray. Delamère répondit par une plaisanterie , & l'on changea de conversation.

Fitz Edward, plus âgé que Delamère, de quatre ou cinq ans, cachoit sous un air d'indifférence & d'ingénuité des inclinations fort libertines. Fils d'un Pair d'Irlande, il avoit perdu ses mœurs dans le monde, où il avoit été livré de trop bonne heure; mais son cœur étoit naturellement honnête. Aux graces de la figure, & aux charmes de l'esprit, il ajoutoit des manières nobles & séduisantes : quand il vouloit plaire, il étoit sûr de réussir.

Delamère recherchoit sa société, & son père l'y encourageoit. Fitz Edward avoit l'art d'en imposer à ceux dont il avoit intérêt de ménager l'opinion. Le caractère de Delamère étoit bien différent. Accoutumé dès son enfance à l'indulgence la plus aveugle, il n'avoit jamais eu le temps de désirer. La moindre contrariété le jettoit dans des accès de colère qu'on ne lui avoit point appris à combattre, & qui lui donnoient un

air de brutalité. Il étoit humain, sincère & généreux ; mais toutes ces qualités étoient ternies par une mauvaise éducation.

Milady Montreville, qui voyoit dans son fils le seul héritier d'une famille illustre & opulente , dont elle étoit persuadée qu'il releveroit l'éclat , n'avoit voulu le confier à personne. Il avoit un gouverneur , mais il ne sortoit qu'avec ses parens ; & la foiblesse de sa mère pour lui avoit augmenté avec son âge. Elle admiroit avec complaisance les graces de sa personne , & fermoit les yeux sur les vices de son caractère. Son père n'étoit guère moins aveugle. L'espoir de réunir sur son fils les titres & la fortune de la maison de sa femme , & de la sienne , le rendoit incapable d'aucun autre soin que celui de son ambition. Veiller sur son fils étoit l'unique affaire de sa vie ; & il n'avoit eu jusques-là aucun sujet de croire

qu'il seroit contrarié dans les vues qu'il avoit pour son établissement. Delamère, quoiqu'on encourageât ses étourderies, n'avoit laissé appercevoir aucune inclination qui pût alarmer son père, & le lord étoit persuadé que son fils oublieroit bientôt Emmeline, comme il avoit abandonné tous les attachemens où l'avoit engagé la vivacité de son âge & de son caractère.

En se mettant à table pour dîner, Delamère demanda si la belle cousine seroit long-temps emprisonnée dans sa chambre. Son pere lui répondit qu'elle avoit coutume de manger seule, & que comme il n'avoit point de femme à lui donner pour compagnie, il étoit plus décent de la laisser continuer. Il parla d'autre chose, & eut soin de garder son fils à vue toute la soirée, dans la crainte qu'il ne découvrit le départ prochain d'Emmeline, qui, confinée dans sa tourelle, attendoit avec impatience le

retour du messager , qu'on avoit envoyé à Swanfer.

Delamère ayant inutilement rodé autour de la chambre de l'intendant , sans appercevoir Emmeline , en demanda des nouvelles à madame Garne ; mais elle avoit reçu ordre du lord de ne point répondre aux questions qu'il pourroit lui faire sur ce sujet. Le jeune homme soupçonnant du mystère , mit ses domestiques à la quête ; il apprit où étoit située la chambre de sa cousine , & qu'il étoit question de l'éloigner du château ; mais ils ne purent lui dire où l'on se proposoit de l'envoyer.

Le messager apporta la réponse de madame Watkins. Elle consentoit avec plaisir à recevoir la pensionnaire qu'on lui proposoit. Le lord en fit part à Emmeline. Elle en témoigna si naturellement sa joie , que le lord , qui l'avoit soupçonnée de coquetterie & de fausseté , se reprocha de l'avoir jugée

avec trop de précipitation. Il s'agissoit de savoir comment elle pourroit sortir du château sans que Delamère s'en apperçût. Le lord avoit confié à Fitz Edward ses inquiétudes sur son fils. Celui-ci en avoit plaisanté, & avoit tâché de persuader à M. de Montreville qu'il s'effrayoit mal-à-propos d'un badinage auquel il étoit sûr que Delamère ne penseroit plus dès qu'il auroit quitté le château.

Le lord ne s'empressa pas moins de réparer l'imprudence qu'il avoit commise, en exposant Emmeline aux regards de son fils ; & ne voulant point laisser échapper l'occasion de les séparer, il recommanda le secret à Fitz Edward, & demanda conseil à M. Headly, qui, accoutumé à vivre avec les grands, savoit qu'une obéissance servile est le moyen le plus sûr pour leur plaire. Comme il devoit partir sous peu de jours, il offrit de conduire Emme-

line chez madame Watkins. Le lord accepta la proposition , s'assura aussi de sa discrétion , & fixa le départ au surlendemain.

Emmeline apprit cet arrangement avec la joie la plus vive. Elle employa les deux jours qu'elle devoit encore rester au château , à faire les préparatifs de son voyage ; & le lord emmena son fils dans une autre de ses terres. Delamère ayant découvert , par le moyen de ses domestiques , le projet que le lord avoit fait d'éloigner Emmeline de Mowbray , il résolut de la voir , malgré les précautions de son père ; mais ne prévoyant pas qu'on dût le mettre sitôt à exécution , il ne fit aucune difficulté de suivre le lord ; & ils ne revinrent que fort tard au château , la veille du jour où Emmeline devoit le quitter pour toujours.

Emmeline , dans l'arrangement de ses effets , avoit ouvert une des boîtes

que madame Carey lui avoit léguées en mourant ; elle y trouva les portraits en miniature de son père & de sa mère, & plusieurs lettres que cette dernière avoit reçues de madame Mowbray, sa grand'mère. Cette dame, qui l'avoit élevée depuis sa plus tendre enfance, lui reprochoit de l'avoir quittée pour suivre son fils en France.

Emmeline, émue jusqu'aux larmes de cette lecture, n'eut pas le courage de la continuer. Elle entendit fermer à l'ordinaire les portes du château ; mais trop occupée de l'arrangement des livres qu'elle vouloit emporter, elle ne fit point de réflexion à l'heure. Au silence qui régnoit depuis long-temps dans la maison, & au peu qui restoit de sa chandelle, elle s'aperçut qu'il étoit temps de prendre du repos. Comme elle commençoit à se déshabiller, elle crut entendre quelque chose frotter contre sa porte. Un mouvement de frayeur

lui fit prêter l'oreille ; mais ce bruit ayant cessé , elle continua de se coiffer de nuit. Le même bruit s'étant encore fait entendre , ayant même cru distinguer celui de quelqu'un qui marchoit doucement , elle ne put vaincre sa frayeur , & elle fut augmentée par l'horloge qui sonna deux heures. Elle tâchoit de se rassurer à l'aide de sa raison ; & comme elle se disposoit à sortir pour se tranquilliser tout-à-fait , elle entendit parler bas , tourner sa clef , & donner une secousse à sa porte ; elle étoit verrouillée ; mais Delamère l'enfonça d'un coup de pied , & s'élança dans la chambre , suivi de son valet qui l'éclaircit. Emmeline , trop effrayée pour pouvoir parler , tomba sur un siège , presque privée de sentiment. Delamère , affligé de l'état où il l'avoit mise par sa violence , l'assuroit qu'il n'avoit pas dessein de l'offenser ; mais , qu'ayant appris par son valet qu'elle partoît le lendemain matin ,

& que son père avoit résolu de lui cacher le lieu qu'elle avoit choisi pour sa retraite , il n'avoit pu soutenir l'idée de la perdre peut-être pour toujours , & qu'il n'avoit pas trouvé d'autre moyen que celui qu'il avoit employé pour lui parler , & pour lui demander un peu de compassion pour un homme qui l'adoroit , & qui étoit décidé à tout lui sacrifier.

« Laissez - moi , monsieur , lui dit
» Emmeline , d'une voix tremblante ;
» sortez de ma chambre , ou mes cris
» vont éveiller tout le château. »

« Vous êtes trop éloignée , lui répon-
» dit Delamère , pour y réussir facile-
» ment ; mais mon dessein n'est point
» d'augmenter votre frayeur ; non ,
» Emmeline , je ne veux point vous
» alarmer , & je vous quitte sur le
» champ , si vous daignez me promet-
» tre que , dans tel endroit que vous
» foyez , vous me permettrez de vous

» voir. Je ne souffrirai point que mon
» père m'impose une privation à laquelle
» toutes les puissances de la terre ne me
» feront pas consentir, si j'obtiens votre
» aveu. Dites-moi , Emmeline , que
» vous penserez à moi sans colère , que
» vous ne me bannirez point de votre
» souvenir. »

« Je ne pourrai me souvenir de vous ,
» monsieur , que comme d'un persécuté ,
» qui m'a fait une injure irréparable , & qui ajoute aujourd'hui l'insulte à l'outrage. Je vous supplie de
» quitter ma chambre , & de vous retirer. »

Elle s'éloigna de lui , & Delamère la suivit : elle revint précipitamment vers la porte qui étoit restée ouverte ; & espérant qu'elle pourroit s'échapper par les détours de la galerie , que ni Delamère , ni son domestique ne connoissoient , & parvenir à la chambre de milord Montreville , elle se mit à fuir

aussi vîte que l'obscurité pouvoit le lui permettre.

Delamère n'étoit qu'à quelques pas d'elle , quand elle sortit de la chambre ; il la poursuivit un moment , & son valet le suivit avec la lumière ; mais en descendant quelques marches à moitié rompues , il pensa tomber , & sa chandelle s'éteignit.

Emmeline tourna à sa droite , en tâtonnant ; & , ouvrant une lourde porte battante qui conduisoit par un escalier dérobé à la galerie opposée , elle la laissa retomber après elle. Delamère essaya , dans l'obscurité , de se diriger vers le bruit qu'il venoit d'entendre ; mais il tourna inutilement autour de la salle où il étoit , sans pouvoir retrouver la porte par laquelle il y étoit entré. Emmeline , plus morte que vive , étoit parvenue à la galerie ; & tâtant le mur jusqu'à une porte qu'elle croyoit être celle de milord

Montreville , elle y frappa doucement. Une voix demanda : qui est là ? C'est moi , milord , répondit Emmeline , à peine en état de se faire entendre. On ouvrit la porte ; mais comme la chambre étoit sans lumière , Emmeline n'entra point ; & la même voix redemanda : qui est là ? Emmeline se nomma ; mais ayant reconnu que ce n'étoit pas le lord , elle courut à l'autre porte , en jetant des cris de terreur.

Milord Montreville , éveillé par le bruit , parut avec sa lampe de nuit à la main. Emmeline tâcha de satisfaire à ses questions , en racontant ce qui s'étoit passé ; mais la frayeur l'avoit si violemment saisie , qu'elle ne put articuler que le nom de Delamère , & elle s'assit sur un banc qui étoit près la porte de la chambre , dans un état à faire compassion.

Fitz Edward , à qui elle s'étoit d'abord adressée , avoit passé sa robe de cham-

bre : il apporta un verre d'eau , tandis que le lord, effrayé de voir Emmeline presque mourante , & encore plus de lui avoir entendu nommer son fils , le croyoit ou mort ou expirant.

Il eut peine à recueillir assez de courage pour demander à Emmeline ce qui pouvoit lui avoir fait quitter sa chambre à pareille heure. Elle lui répondit que c'étoit M. Delamère. « Delamère , mon » fils , que voulez-vous dire ? que lui » est-il arrivé ? » s'écria le lord , dans la plus grande agitation.

Sauvez-moi de sa violence , lui répondit Emmeline , un peu calmée.

Où est-il ? demanda le lord. Je n'en fais rien , répondit Emmeline ; mais il est venu dans ma chambre avec son valet , & je suis accourue me mettre sous votre protection.

Fitz Edward pria le lord de donner à mademoiselle Mowbray le temps de se remettre , & il offrit d'aller cher-

cher Delamère ; mais son père étoit trop inquiet pour en confier le soin à un autre. Il voulut y aller lui-même. Emmeline le saisissant par la main , le supplia de ne pas la quitter. Dans ce moment , les voix de Delamère & de son valet se firent entendre en chorus , avec les échos du château. Las de chercher envain à se tirer du désert où ils s'étoient perdus , ils crioient de toutes leurs forces qu'on leur apportât de la lumière.

Le lord distinguant l'endroit d'où partoient les cris , descendit , suivi de Firz Edward & d'Emmeline dans la salle d'où elle s'étoit échappée ; il les trouva tremblans tous les deux , l'un de peur , & l'autre de colère. Il ne put cette fois dissimuler son ressentiment. Comment avez - vous été assez hardi , monsieur , dit - il à son fils , pour insulter une personne qui est sous ma protection ? Quel excès de folie

& de fureur a pu vous faire enfoncer la porte de mademoiselle Mowbray ?

Je ne veux point , milord , lui répondit Delamère , vous faire un secret de mes sentimens. J'aime mademoiselle Mowbray ; je l'aime passionnément , & je regarde comme au-dessous de moi de le dissimuler. Je sais que vous avez fait le projet de l'éloigner mystérieusement d'ici ; & j'avois résolu qu'elle ne partiroit point sans être instruite de mon attachement , malgré toutes les ruses que vous avez mis en usage pour m'empêcher de lui parler. Vous êtes le maître de m'en séparer ; mais je vous proteste qu'en tel endroit qu'elle soit , je ferai mon possible pour la voir , en dépit de tout l'univers.

Cette audacieuse sortie d'un fils envers son père , fit sentir vivement au lord la faute qu'il avoit commise , en accoutumant Delamère à une indulgence illimitée. Il le voyoit prêt à bra-

ver ouvertement l'autorité paternelle ; dans la première circonstance où il se trouvoit sérieusement contrarié. Cette mortifiante réflexion lui faisoit regarder son fils avec une expression de colère & d'étonnement. Le jeune homme arracha la lumière des mains de son domestique , & disparut précipitamment.

Emmeline, qui étoit restée tremblante derrière le lord Montreville , le supplia d'appeler madame Garne , & de lui ordonner de passer avec elle le reste de la nuit , protestant qu'elle ne resteroit point seule dans sa chambre. Le lord alla lui-même la chercher , & laissa Emmeline avec Fitz Edward. Elle attendit son retour , assise sur une des fenêtres de la galerie.

Fitz Edward , à qui elle avoit à peine encore parlé , lui tint mille propos galans , & lui fit des protestations presque aussi vives que celles de Delamère. A peine en état de répondre à une question

ordinaire , d'après la frayeur qu'elle avoit eue , elle vit avec grand plaisir arriver milord Montreville , suivi de madame Garne. Celle-ci la suivit en grommelant , fort mécontente d'avoir été réveillée , & d'être obligée de se faire voir en bonnet de nuit. Mademoiselle Mowbray n'ayant pas voulu se coucher , elle prit possession de son lit , & s'endormit profondément , laissant Emmeline livrée à ses tristes réflexions.

Elle avoit eu à peine le temps de s'en occuper , qu'elle entendit fapper à sa porte. Elle soupçonna que c'étoit encore Delamère ; mais elle vit avec étonnement entrer milord Montreville. Mon fils , lui dit-il , est prévenu de votre départ ; & il cherchera sans doute les moyens de s'y opposer , ou au moins de vous faire suivre : soyez prête à la pointe du jour. Mr. Headly partira dès qu'il fera assez clair pour pouvoir se

conduire. Emmeline , impatiente de s'éloigner , acheva ses paquets à la hâte , & attendit que M. Headly la fît avertir.



C H A P I T R E I V.

A P E I N E l'aurore coloroit l'horizon , lorsque le conducteur d'Emmeline la reçut dans sa chaise avec son petit bagage. Ils sortirent à petit bruit du château , & Maloney vit d'un air fort décontenancé un départ qui détruisoit sa plus chère espérance.

Quoique empressée de quitter un séjour qui lui avoit été long-temps désagréable , & qu'elle ne pouvoit plus décemment habiter , telle est la force de l'habitude , qu'elle ne put s'en éloigner sans de grandes agitations. C'étoit dans ce château qu'elle avoit toujours vécu depuis sa naissance ; & elle y avoit trouvé dans cette période de sa vie , des plaisirs purs & innocens qu'elle ne pouvoit plus espérer. Elle y étoit encore attachée par le souvenir de la défunte amie qui lui avoit tenu lieu de

mère ; & dont les tendres attentions lui avoient fait seules connoître le bonheur d'être aimée. En passant devant l'église qui avoit été jadis la chapelle d'un monastère attenant au château, elle tourna ses yeux remplis de larmes vers les cendres de madame Carey. sa perte lui arracha encore de profonds soupirs.

Le possesseur actuel du château n'étoit pas connu sous le nom de Mowbray ; il s'occupoit peu du sort des paysans , qui ne le connoissoient pas. En perdant Emmeline , ces bonnes gens croyoient perdre le dernier rejetton de leurs bienfaiteurs.

Emmeline, sensible à l'expression naïve de leurs regrets , les remercioit , les larmes aux yeux , & leur rendoit les vœux & les bénédictions dont ils la combloient.

Les tours antiques du château qui s'élevoient au-dessus des bois dont il étoit presque environné , faisoient à

cette distance le plus bel ornement de la perspective. Headly faisoit éloquemment l'éloge des beautés de ce paysage ; mais Emmeline , quoique sensible aux beautés de la nature , étoit trop occupée de ses réflexions mélancoliques , pour faire attention aux remarques de son compagnon de voyage.

Ses yeux ne voyoient que le château , qu'elle croyoit quitter pour toujours ; & ses regards y furent attachés jusqu'au moment où la route qui se plongeoit dans un vallon , lui en déroba la vue. Headly n'imaginoit pas que le château eût part aux regrets d'Emmeline. Persuadé que Delamère en étoit seul l'objet , & qu'elle n'avoit pu se défendre d'un peu de reconnoissance pour la vivacité de sa passion , il lui parla de ce jeune-homme & des chagrins que la violence de son caractère pourroit donner à sa famille.

Il fit à Emmeline le portrait des sœurs

de Delamère , & les peignit comme deux filles accomplies. Emmeline soupira en faisant la comparaison de leur situation à son état d'abandon.

Après quelques heures d'une route que les chemins rendoient fatigante , ils se reposèrent à une petite auberge , d'où ils continuèrent leur chemin sans accident.

Delamère s'étant levé matin , demanda l'heure à laquelle mademoiselle Mowbray devoit partir. Quand on l'eut informé que depuis plus d'une heure elle avoit quitté le château , sa douleur , ou plutôt son désespoir lui fit perdre toute idée du respect qu'il devoit à son père , qui entra dans sa chambre , ayant appris par son valet que son maître étoit résolu de courir après la chaise. Il lui fit d'abord des remontrances sévères ; mais Delamère, irrité par la contrainte, refusa obstinément de renoncer au dessein de suivre les voyageurs.

Le lord, convaincu qu'il ne gagneroit rien par la force sur le caractère impétueux de son fils, essaya des moyens plus doux par la persuasion ; & Delamère, qui avoit bravé la colère & les menaces de son père, céda dès qu'il eut recours aux prières & aux témoignages tout-puissans de sa tendresse paternelle. Il consentit à différer, si le lord consentoit à lui dire l'endroit où Emmeline étoit retirée.

Son père, croyant apparemment qu'en pareille circonstance, le mensonge étoit au moins pardonnable, lui dit, après quelques feintes difficultés, qu'Emmeline étoit chez madame Watkins, sœur de madame Carey, à Bridgenorth. Cette histoire parut si probable à Delamère, qu'il n'eut pas le moindre soupçon sur sa vérité : il donna sa parole de ne point chercher à voir mademoiselle Mowbray de quelque tems, & la tranquillité fut pour le moment rétablie dans le château.

Emmeline , après une route longue & pénible , arriva chez madame Watkins à Swanfer. Elle l'attendoit , & elle la mit en possession de deux petites chambres très - propres & très - commodes. Après le départ de M. Héadly elle tâcha de prendre quelques lumières sur le caractère de sa nouvelle compagne , en faveur de laquelle elle se trouvoit fort bien disposée par la ressemblance qu'elle avoit avec sa sœur. Madame Watkins , tranquille sur les arrangements pécuniaires , d'après la lettre du lord Montreville , lui fit mille caresses ; & ses attentions furent si recherchées , qu'elles devinrent fatigantes.

Emmeline eut bientôt occasion de s'appercevoir qu'elle n'avoit pas la chaleur d'ame de sa sœur , & ce zèle actif pour le bonheur des autres , qui lui avoit rendu son amie si précieuse. Elle fut charmée de voir son hôtesse cesser , au bout de quelques jours , ses assidui-

rés , & la laisser jouir des loisirs d'une solitude qu'elle savoit si bien employer. Delamère s'ennuyoit au château , où il ne sembloit rester que parce qu'il y avoit vu Emmeline. Il étoit agité , pensif & distrait. Le lord Montreville vit avec inquiétude que le tems & l'absence n'effaceroient point l'impression qu'Emmeline avoit faite sur son fils , aussi promptement qu'il l'avoit espéré. Fitz Edward , obligé de joindre en Irlande son régiment , avoit pris congé d'eux ; & l'impatience que le lord avoit de retourner à Londres , étoit augmentée par des lettres de son épouse qui l'en pressoit.

Delamère temporisoit toujours , dans l'espérance que son père se décideroit à partir sans lui , & qu'il auroit la liberté d'aller à Bridgenorth , où il se proposoit de faire consentir Emmeline à un mariage secret.

Lady Montreville , inquiète de ces

retards , fit écrire au lord par sa fille aînée , qu'elle étoit malade , persuadée que cette ruse termineroit tous les délais , & ramèneroit promptement le père & le fils à Londres.

Delamère, ne pouvant pas s'y refuser, se consola par l'espoir d'échapper à sa famille , & d'exécuter son projet. Il écrivit , avant son départ , à mademoiselle Mowbray , & lui désigna une adresse à Londres , pour lui faire tenir sa réponse.

Il adressa sa lettre chez madame Watkins , à Bridgenorth ; mais peu après son arrivée à Londres , elle fut renvoyée à l'adresse qu'il avoit donnée , après avoir été ouverte à la poste ; & il y trouva une note qui lui apprenoit qu'il n'y avoit à Bridgenorth , ni dame Watkins , ni demoiselle Mowbray. Delamère vit qu'on l'avoit trompé ; mais il sentit qu'il étoit inutile de se plaindre , & que le hasard seul pouvoit lui faire découvrir la retraite d'Emeline.

Milord Montreville avoit coutume de passer la quinzaine de pâques dans sa terre de Norfolk , avec toute sa famille. Delamère avoit refusé de l'y accompagner , & il n'y consentit , qu'à condition qu'on lui donneroit la permission d'aller , de là , passer une autre quinzaine chez M. Percival , qui l'y avoit engagé. Il en avoit destiné la plus grande partie à faire sa cour à M. Headly , qui n'en étoit qu'à trente milles , dans l'espérance de tirer de lui quelques renseignemens sur le domicile d'Emmeline ; & , pour ôter tout soupçon à son père , il reprit son ancienne gaieté , & le ton de légèreté qui lui étoit ordinaire.

Pendant leur séjour à Norfolk , ils renouèrent étroitement leur liaison avec le chevalier Français Devereux , nouvellement revenu de France , où il étoit resté plusieurs années pour perfectionner l'éducation de ses deux filles , héritières de sa fortune ; & il leur avoit donné

tous les talens agréables dont les mœurs modernes font une nécessité.

Elles étoient jolies , & d'une maison presque aussi illustrée que celle de Delamère. Leur fortune étoit immense ; & si Delamère eût voulu en épouser une , il auroit également satisfait leur famille & la sienne.

On saisit toutes les occasions de les lui faire voir ; & chacune d'elles sembloit convenir qu'elle seroit flattée de la conquête de Delamère. Comme il se prêtoit de bonne grace avec elles , à toutes les honnêtetés & aux complaisances d'usage , le lord se flatta qu'Emmeline seroit oubliée , & il hasarda d'offrir à son fils de lui faire épouser celle des deux qu'il voudroit choisir.

Delamère avoit prévu la proposition ; il répondit que son intention n'étoit point de se marier : mais si cela lui arrivoit , que ce ne seroit sûrement pas à ces espèces de poupées maniérées. Les talens

de mesdemoiselles Percival avoient fait si peu d'impression sur lui , que leur esprit frivole , leur parure recherchée , & l'affectation de leurs manières , le faisoient souvenir avec plus d'intérêt & d'admiration des graces naïves qu'il avoit trouvées dans la personne & dans l'esprit de l'Orpheline du château.



C H A P I T R E V.

IL y avoit dans la personne & dans les manières d'Emmeline, je ne fais quoi de si intéressant, que ceux qui étoient peu susceptibles d'attachement, étoient entraînés malgré eux vers elle, & faisoient des vœux pour son bonheur.

L'insensibilité léthargique dans laquelle la fortune toujours prospère avoit endormi l'ame de milord Montreville, n'avoit pu le défendre contre l'attrayante Emmeline; & quand il ne craignoit pas l'effet de ses charmes sur son fils, il ne repoussoit point le sentiment de pitié & même d'affection qu'Emmeline lui inspiroit. Il apprit avec plaisir qu'elle étoit contente de sa situation, & il fut convaincu qu'elle lui avoit tenu parole, en taisant le lieu de sa demeure. Pour lui en prouver sa satisfaction, il lui envoya une petite collection de livres, de

crayons , de pinceaux , de couleurs , & d'autres bagatelles qu'il savoit être de son goût.

Emmeline , charmée de ses nouvelles acquisitions , sentit la plus tendre reconnaissance pour son bienfaiteur ; & après avoir arrangé son petit appartement , elle trouva dans les présens du lord de quoi s'occuper agréablement. Sentant l'insuffisance de son éducation , elle s'attacha constamment à ses livres. Elle n'avoit rien à désirer pour l'instruction des ouvrages particuliers à son sexe , dans lesquels elle s'étoit perfectionnée sans le secours de personne.

Elle cultiva les talens naturels qu'elle tenoit de son père , pour la peinture ; mais , faute de connoître quelques règles générales , elle mettoit plus de goût que de correction dans ses ouvrages. Sans savoir la musique , elle avoit l'oreille juste , & la voix douce & mélodieuse. L'expression noble & touchante

de son chant alloit jusques à l'ame de ses auditeurs , tandis que les graces étudiées & les difficultés vaincues ne frappent que l'imagination d'un étonnement vuide de jouissance.

Dans ces agréables occupations, son temps s'écouloit rapidement. Le milieu d'Avril la mit bientôt à même de reprendre ses promenades sur les bords de la mer , & de satisfaire les occupations contemplatives que lui avoit donné le château solitaire de Mowbray.

Ce fut dans une des plus belles mariées du mois d'Avril , qu'Emmeline , sortant de chez elle munie d'un livre , descendit sur le bord de la mer. Lorsqu'après quelques heures de lecture , elle se levoit pour s'en retourner , elle aperçut un petit garçon âgé d'environ cinq ans , de la plus belle figure , qui s'amusoit à courir sur les sables , autour de l'endroit où elle étoit restée si long temps assise , & qui , s'amusant à ramasser des coquilles

& des roseaux, mettoit tant d'attention à cette occupation enfantine ; qu'il ne l'apperçut que quand elle lui parla.

A qui êtes-vous , mon petit amour ? lui dit-elle. L'enfant lui répondit , en la regardant avec un peu de surprise : Je suis le fils de maman , comme Henri qui est là-bas ; & il lui montra son frère qui venoit de son côté. Celui-ci paroissoit le plus jeune ; il prit la main de son frère , & ils s'en allèrent en regardant de temps en temps derrière eux , avec l'air d'épouvante.

Emmeline fut convaincue par leur habillement qu'ils étoient étrangers. N'appercevant personne avec eux , elle fut inquiète & les suivit ; mais , en faisant le tour d'un rocher , dont la pointe marquoit la gauche du rivage , elle apperçut devant elle une dame qui marchoit lentement , & que les deux enfans avoient rejointe. Elle menoit par la main une petite fille qui mar-

choit encore difficilement ; & elle étoit suivie d'une nourrice qui portoit un enfant encore à la mammelle.

L'étrangère , près de laquelle Emmeline fut obligée de passer , lui fit une révérence ; & si mademoiselle Mowbray fut surprise de la rencontrer de si bonne heure au bord de la mer , l'étrangère ne le fut pas moins d'y trouver une jeune fille dont la personne & la démarche avoient un air si distingué ; elle fut tentée de croire à la fable des nymphes , & de la prendre pour une d'entre elles. Emmeline ayant regagné son appartement , apprit de son hôtesse qu'elle trouva avec une de ses voisines , que l'étrangère étoit descendue chez celle-ci , & qu'elle se proposoit d'y passer une partie de l'Été.

Emmeline l'ayant encore rencontrée le lendemain , l'étrangère l'aborda avec cette adresse & cette aisance que donne l'usage du monde , & qui annoncent une

personne au-dessus du commun. Elles lièrent conversation , & mademoiselle Mowbray s'aperçut bientôt que sa nouvelle connoissance avoit l'esprit aussi orné , que sa personne & sa manière de se présenter étoient séduisantes.

Elle ne sembloit pas avoir plus de 25 à 26 ans : mais ses traits étoient altérés , & on ne pouvoit attribuer qu'à des chagrins un changement que son âge ne paroïssoit pas devoir lui faire éprouver. Son teint étoit pâle & terni ; ses yeux avoient perdu leur éclat , & toute sa personne portoit l'empreinte de la mélancolie. Elles furent si contentes l'une de l'autre à la première conversation , qu'elles se virent tous les jours. Emmeline alloit chez madame Stafford de bonne heure , & y passoit la journée , charmée d'avoir rencontré une nouvelle amie , qui pouvoit suppléer à l'insuffisance de ses premiers instituteurs.

Madame Stafford joignoit à beaucoup

d'esprit naturel, les avantages d'une excellente éducation, & l'aisance que donne l'usage du grand monde ; elle avoit beaucoup lu, & son imagination étoit embellie de toutes les connoissances qu'on peut tirer des auteurs les plus estimés dans les langues modernes. Son caractère paroissoit avoir été porté à la gaieté ; on lui voyoit encore quelques éclairs de vivacité ; une conversation vive la ranimoit un instant, mais elle retomboit bientôt dans sa mélancolie. Son cœur nourrissoit un chagrin secret, & lorsqu'il prenoit malgré elle le dessus, comme il lui arrivoit souvent, au milieu d'une conversation intéressante, un nuage obscurcissoit sa physionomie : elle devenoit pensive, distraite & taciturne. Emmeline l'avoit remarqué avec chagrin ; mais elle n'étoit pas encore assez familière avec elle pour hasarder des questions. Lorsqu'Emmeline s'amusoit à la peinture, ou à quelque autre occu-

pation , dans laquelle madame Stafford se plaisoit à l'instruire ; son amie , croyant n'être pas remarquée , se livroit souvent au chagrin qui l'accabloit : quand ses enfans jouoient ensemble , elle les regardoit tristement , & les larmes rouloient dans ses yeux. La confiance la plus intime s'établit insensiblement entre madame Stafford & Emmeline , excepté sur un seul objet. De quelle nature que fussent les chagrins de madame Stafford , elle n'en parloit jamais , & il ne lui échappoit pas la moindre plainte. Elle écoutoit avec le plus grand intérêt la petite histoire d'Emmeline , & lui disoit de la sienne ce qu'elle croyoit pouvoir lui confier sans indiscrétion.

Emmeline découvrit qu'elle n'étoit point veuve comme elle l'avoit cru d'abord ; elle parloit souvent de son mari , & elle attendoit son arrivée à Swanser.

Elle avoit été mariée fort jeune , &

elle demeuroid ordinairement dans une maison que le père de son mari leur avoit acheté dans le Dorsetshire.

» Je ne suis venue sitôt ici , dit-elle .
» que pour satisfaire M. Stafford ; il
» aime à bâtir , & il se propose de faire
» cette année des augmentations considérables à sa maison : cependant elle
» n'est déjà que trop vaste , relativement
» à notre fortune. J'ai été fort aise de
» me tirer de l'embarras de l'ouvrage ,
» & de la confusion des ouvriers que je
» déteste également ; j'ai profité de
» l'occasion pour faire prendre plus
» long-temps le bain à mes enfans qui
» ont eu récemment la rougeole , & qui
» en ont été très-incommodés. J'aurois
» pu , à la vérité , aller à Weimouth ou
» à quelque autre endroit plus à portée ;
» mais j'aime à éviter la grande compagnie , & je ne l'aurois pas pu dans ces
» villes , où j'aurois rencontré beaucoup
» de connoissances. Je me réjouis au-

» jourd'hui d'avoir donné la préférence
» à Swanfer , par le plaisir que j'ai d'a-
» voir fait la vôtre. »

« Et moi , Madame , lui répondit
» Emmeline , je regarde le hasard qui
» vous a conduite ici , comme l'évène-
» ment le plus heureux qui puisse m'arri-
» ver : je vous avoue cependant que le
» plaisir dont je jouis est mêlé de cha-
» grin , quand je pense à celui que
» j'éprouverai lorsque je me verrai
» seule , dans la solitude qui avoit autre-
» fois tant de charmes pour moi. »

« Ma chere enfant , lui dit madame
» Stafford , il ne faut point anticiper sur
» les peines dont la vie est semée ;
» réprimez de bonne heure ce penchant
» funeste que vous montrez souvent.
» Quand vous aurez vécu encore quel-
» ques années , vous sentirez que chaque
» jour a suffisamment de la somme de ses
» maux , & que nous sommes heureux
» d'ignorer ceux qui nous sont réservés

» pour le lendemain. Croyez-en mon
» expérience ; quand j'étois à votre âge ,
» je tâchois de prévoir les malheurs ,
» & j'envenimois des jours que j'aurois
» pu passer dans la tranquillité ; quoi-
» que la plupart de mes pressentimens
» se soient vérifiés , ils ne m'ont fait
» éviter aucunes des épines que j'ai
» trouvées sur mon chemin. »

Emmeline s'attendoit enfin à être instruite de ce qu'elle desiroit savoir ; mais madame Stafford jeta un profond soupir , tomba dans la rêverie , & garda long-temps le silence. Emmeline ne put se décider à ramener une conversation qui lui étoit si évidemment douloureuse. Il y avoit six semaines qu'elle avoit fait la connoissance de madame Stafford , & elle avoit joui depuis ce temps d'un bonheur dont jusques là elle n'avoit eu aucune idée.

Madame Stafford , sensible au vif attachement de sa jeune amie , se plai-

soit à lui orner l'esprit de toutes les connoissances que la lecture & l'usage du monde lui avoient données.

Elles lisoient tous les jours ensemble. Emmeline, par les soins de sa charmante institutrice, avoit fait des progrès dans la langue Italienne & dans la Françoisé, & elle étoit étonnée elle-même de ses succès dans la peinture, depuis que madame Stafford lui avoit appris des règles qu'elle ignoroit.

Quelques étrangers arrivèrent à Swan-ser sur la fin de l'Eté; mais les deux amies se suffisant l'une à l'autre, ne cherchoient pas d'autre compagnie. Elles évitoient même le plus souvent les promenades fréquentées. Un matin, comme elles revenoient du bain, enveloppées dans leurs mantes, elles avoient aperçu de loin deux étrangers auxquels elles faisoient peu d'attention. Emmeline, appuyée sur le bras de son amie, lui parloit encore du chagrin

qu'elle auroit quand elle feroit forcée de la quitter ; elle comparoit la société dont elle avoit le bonheur de jouir , à celle qu'elle avoit eue au château depuis la mort de madame Carey.

« Vous m'avez appris , ma chère
» madame Stafford , lui dit - elle , à
» craindre plus que jamais d'être expo-
» sée à de telles relations ; mais j'ai
» peur d'être mal désormais par-tout
» où vous ne ferez pas. Livrée à la
» classe du peuple , j'ai été blessée de
» leurs manières , parce que mon an-
» cienne amie ne leur ressembloit pas.
» Vous ferez mon objet de comparaison
» pour un rang plus distingué , & j'ai
» bien peur que votre mérite ne soit
» aussi rare dans votre classe , que celui
» de madame Carey l'étoit dans la sienne.
» Mais reléguée ici , peut être pour toute
» ma vie , je ne serai point exposée à
» cette seconde épreuve. »

Peut-être , lui dit madame Stafford ,
vous

vous permettra-t-on de passer quelques mois avec moi l'hiver prochain ? Je ferai à la campagne , & le plus souvent seule. J'y trouve quelquefois les heures bien longues , quoique j'aie plus de ressources en moi que beaucoup d'autres. Votre charmante société ne me laisseroit sentir ni l'ennui , ni peut-être la mélancolie. Mes enfans ne sont pas encore d'âge à être mes amis , & j'ai souvent plus de peine que de plaisir à les voir , quand je réfléchis au sort qui les attend. Il y a si peu de bonheur dans cette vie , & nous sommes si disposés à le chercher où il n'est pas , que ma tendresse pour eux me fait souvent regretter de les avoir amenés sur cette scène de douleur. Mon expérience me fait trembler pour eux. Croyez-vous , ma chère Emmeline , que le lord Montreville m'accordera la permission de vous mener chez moi , si je la lui demande ?

Ah , madame ! quel bonheur vous

Part. I.

E

m'offrez ! lui répondit vivement Emmeline ; le lord Montreville sera sans doute flatté de votre invitation , & il m'en trouvera très-honorée.

« Voulez-vous me permettre de répondre pour le lord Montreville » comme son premier représentant ? » dit à haute voix quelqu'un qui les suivait , & qui écoutait leur conversation.

Cette voix fit tressaillir Emmeline ; elle se retourna brusquement , & vit auprès d'elle Delamère & Fitz Edward. Delamère saisit sa main , & lui dit : Je vous retrouve donc enfin , ma charmante cousine ? & il alloit continuer avec son impétuosité ordinaire , si son ami ne l'eût arrêté.

Vous m'avez promis , Frédéric , lui dit-il , avant que je m'engageasse à vous accompagner , que vous ne vous livriez pas à votre vivacité. Ayez la bonté de laisser Mademoiselle rejoindre son amie , & elle aura la bonté de nous présenter.

A la vue de Delamère , la timide Emmeline avoit perdu le courage , & presque la faculté de réfléchir. Madame Stafford apperçut son embarras , & prenant le ton froid & imposant : « Made-
» moiselle Mowbray , je comprends par
» ce que Monsieur vient de dire , que
» Milord Montreville l'a chargé d'une
» commission pour vous. »

« Milord a-t-il , dit Emmeline à
» Delamère , d'une voix entrecoupée ,
» Milord , a-t-il eu la bonté de m'a-
» dresser quelques ordres ? »

« Cruelle fille , lui répondit-il , vous
» savez trop bien que mon père ignore
» que je suis ici. »

« Vous ne devriez donc pas y être ,
» repliqua Emmeline : trouvez bon que
» je vous prie de ne pas me retenir
» plus long-temps , & de cesser un en-
» tretien peu convenable & très-inju-
» rieux pour moi. »

Dès le commencement de cette con-

versation , Madame Stafford avoit pris le bras d'Emmeline sous le sien , & elles s'éloignoient toutes deux à grands pas. Delamère les suivoit , & supplioit Emmeline de l'écouter. Fitz Edward conjuroit Madame Stafford d'accorder à son ami quelques instans pour s'expliquer. « Si Mademoiselle Mowbrai , » lui répondit-elle , me fait l'honneur » de me consulter , je la détournerai » sûrement de commettre une sembla- » ble indiscretion. » « Ah ! Madame , lui dit le Colonel , avec le ton séduisant qu'il savoit si bien prendre , » est-il possible qu'avec une figure dont » les charmes & la douceur appellent la » confiance du malheureux , vous ayiez » un cœur froid & inhumain ? Oubliez » de grace un moment , les règles austères de votre prudence en faveur de » mon malheureux ami. Je n'ai consenti » à l'accompagner ici , que parce que j'ai » été convaincu qu'en le refusant , j'ex-

» poserois sa vie , & je suis caution
 » qu'il se conduira sagement : que Ma-
 » demoiselle Mowbray daigne lui par-
 » donner ses violences dans le château
 » de Mowbray , & l'inquiétude qu'il lui
 » a causée ; qu'elle lui dise seulement
 » qu'elle ne le hait pas , & je le remène
 » dans sa famille. Si j'avois refusé de
 » l'aider à tromper son père , & à
 » l'accompagner ici , je suis sûr qu'il
 » auroit fait quelque folie pour se pro-
 » curer le moyen de voir plus souvent
 » mademoiselle Mowbray ; & s'il avoit
 » été forcé de renoncer à cette espérance ,
 » la mort ou la démence auroit certaine-
 » ment été la suite de son désespoir. »

« La mort ou la démence , reprit
 madame Stafford , en regardant Fitz
 Edward d'un air qui exprimait son in-
 crédulité , « comment un homme de
 » qualité peut-il se servir de ces grands
 » mots dans notre siècle ? On est çon-
 » venu que de tels événemens n'auroient

» plus de cours que dans les romans ,
» & je dois croire que vous ne me con-
» noissez pas , puisque vous vous servez
» avec moi d'argumens si ridicules. »

« J'ignore , madame , lui dit-il , à qui
» j'ai l'honneur de parler , quoiqu'il fût
» parfaitement qui elle étoit ; mais je
» sens que la mort ou la démence sont
» préférables au désespoir où me jetteroit
» votre froide insensibilité , si j'avois le
» malheur d'être aussi amoureux que
» mon ami ; & je crains fort qu'en
» voulant le secourir , je ne me sois mis
» moi-même en danger. Madame Staf-
» ford croyant n'être pas connue , fit peu
» d'attention à cette galanterie , & se
» tournant vers Emmeline que Delamère
» effrayoit par la violence de ses pro-
» testations , elle lui dit qu'il étoit
» heure de regagner sa maison. » Dela-
mère , fermant l'oreille à ces derniers
mots , continuoit à presser madame
Stafford de parler en sa faveur à made-

moiselle Mowbray. Dès qu'il lui donna le temps de répondre, elle lui dit :
» Mademoiselle Mowbray paroît fort
» effrayée, monsieur, de votre démar-
» che ; vous en sentez sans doute vous-
» même l'indécence, & j'espère que
» vous voudrez bien abréger une entre-
» vue qui ne peut que vous causer à tous
» deux beaucoup de chagrins. » « Allons-
» nous-en, je vous en conjure », dit
tout bas Emmeline à madame Stafford.
« Vous voyez, lui répondit-elle, que ces
» messieurs sont déterminés à nous sui-
» vre. » Cependant elles marchaient
toujours. Quand elles furent près de
de la porte, madame Stafford salua
ces messieurs, & voulut entrer précipi-
tamment dans la maison avec Emme-
line ; mais Fitz Edward la retint par le
bras. « Un seul mot, madame, & nous
» cesserons de vous importuner. Pro-
» mettez-nous que nous aurons l'hon-
» neur de vous revoir demain. »

« Non sûrement , s'il m'est possible
» de l'éviter ; soyez-en bien sûr. »

« Eh bien ! dit Delamère , permettez-
» moi donc , madame , d'achever ce que
» j'ai à dire à mademoiselle. »

« Est-il possible , dit Emmeline , que
» vous persistiez ainsi à me tourmenter !
» Vous serez connu de madame Wat-
» kins ; elle connoîtra au moins votre
» nom , & Milord Montreville sera
» aussi-tôt instruit de l'imprudence que
» vous avez eu de venir ici. »

Emmeline ne sentoît pas ce qu'il
y avoit de flatteur dans sa crainte , &
ce fut la réponse de Delamère qui l'en
fit appercevoir.

« C'est assez , mon adorable Emme-
» line , lui dit-il , je suis moins à plain-
» dre que je ne le croyois , si vous me
» trouvez digne d'un tel soin. Je consens
» à vous quitter , mais je ne puis renon-
» cer à vous voir demain. Je supplie
» votre aimable amie d'intercéder pour

» moi. De grace, ne me refusez pas.»
Il fit une profonde révérence à madame
Stafford, baïsa la main d'Emmeline, &
disparut avec Fitz Edward.



C H A P I T R E V I.

A PEINE Emmeline & son amie furent-elles rentrées dans la maison, que notre aimable Orpheline fondit en larmes : « Que vais-je devenir ? dit-elle à » madame Stafford; milord Montreville » croira que j'ai eu une correspondance » avec son fils, il me retirera sa con- » fiance & ses bienfaits. »

« Ne vous affligez pas d'avance, ma » chère amie, lui répondit-elle, en la » serrant dans ses bras, j'espère que » la conduite imprudente de ce jeune » homme n'aura pas les suites funestes » que vous redoutez. Milord vous ju- » gera d'après votre conduite passée, » & il ne croira pas que vous avez en- » couragé son fils. »

« Ah, madame ! continua Emmeline, » vous ne connoissez pas milord Mon-

» treville ; il m'a déjà soupçonnée , lors-
» que j'étois au château de Mowbray ,
» d'avoir donné un rendez-vous à son
» fils , quoique je ne l'aie vu qu'une seule
» fois ; & quoiqu'il se soit reproché
» depuis , je crois , de m'avoir jugée trop
» légèrement , la première impression
» a été si forte , que la moindre apparence
» la rameneroit aisément. Milord a un
» de ces caractères malheureux , qui ,
» une fois prévenus contre quelqu'un ,
» ne reviennent jamais parfaitement de
» leur opinion , quoique leur erreur ait
» été prouvée jusqu'à l'évidence. Il me
» croira coupable , & me regardera
» comme la plus fausse & la plus ingrate
» de mon sexe. »

« Je vois tout ce que vous avez à
» craindre , lui dit son amie ; pour con-
» vaincre le lord Montreville que vous
» ignoriez les projets de son fils , & que
» vous avez rejeté ses propositions
» clandestines , j'ai envie , si vous le

» trouvez bon , de lui écrire : d'après
» cette lettre , il faudra qu'il soit bien
» partial & bien obstiné, s'il peut encore
» douter de votre innocence. »

Emmeline accepta la proposition avec reconnoissance , & dès que madame Stafford fut retournée chez elle , elle écrivit au lord la lettre suivante :

« M I L O R D ,

« A mon arrivée ici , j'ai eu le bonheur
» de me lier d'intimité avec mademoi-
» selle Mowbray , dont je ne puis assez
» vanter le mérite & les qualités estima-
» bles. Elle m'a prié de vous écrire , &
» de vous apprendre que M. Delamère
» & M. Fitz Edward sont arrivés ici
» hier , & que M. votre fils a renou-
» vellé à mademoiselle Mowbray des
» propositions qu'elle fait être fort con-
» traires à vos vues. Elle espère que
» cette lettre vous convaincra de la
» pureté de ses intentions , & de la

» part qu'elle prend aux chagrins que
» vous cause la conduite imprudente
» de M. votre fils. Elle ne perd pas
» un moment à vous prier d'écrire
» à M. Delamère , ou à employer les
» moyens que vous jugerez à propos
» pour lui faire quitter Swanfer , &
» mettre fin à une poursuite que vous
» désapprouvez , & qui ne peut que
» compromettre l'honneur & le repos
» de ma jeune amie.

» J'ai l'honneur d'être ,

» M I L O R D ,

» Votre , &c. C. STAFFORD. »

Emmeline approuva cette lettre , & elle fut mise à la poste le lendemain. Les deux amies allèrent se promener de très-bonne heure , dans l'espérance de rentrer avant que M M. Delamère & Fitz Edward sortissent de chez eux ; mais elles n'y réussirent pas. Elles furent

abordées par ces deux messieurs , qui avoient changé leur plan d'attaque. Fitz Edward , qui connoissoit la magie de son insidieuse éloquence , & qui avoit fait d'heureux essais sur le cœur de différentes femmes , entreprit de plaider la cause de son ami auprès d'Emmeline , tandis que Delamère tâcheroit d'intéresser madame Stafford , & d'obtenir son approbation. Delamère , s'adressant à la dernière , lui dit :

« Après la décourageante réception
» que vous nous avez faite hier , si je
» n'avois pas été persuadé que votre
» cœur désavoueroit vos rigoureuses résolutions , je n'aurois pas hasardé de
» réitérer mes sollicitations. Permettez ,
» madame , que je vous conjure. . . »

« Comment pouvez-vous espérer ,
» monsieur , dit madame Stafford en
» l'interrompant , que j'engage mademoiselle Mowbray à vous écouter ,
» quand je fais que votre famille n'ap-

» prouve point vos démarches, qu'elle
» ne consentira jamais à ce que vous
» semblez désirer, & que je peux douter
» même de la pureté de vos intentions. »

» Votre doute seroit bien injuste ;
» reprit Delamère, mais c'est sans doute
» un prétexte pour excuser la manière
» dure dont vous m'avez traité. Ma
» passion pour Emmeline est pure & sin-
» cère, autant qu'elle est vive ; & si
» elle y consentoit, je l'épouserois
» malgré le monde entier. Aidez-moi ;
» madame, à vaincre ses préjugés contre
» un mariage secret. »

» Je ne lui conseillerai jamais, mon-
» sieur, d'accepter une pareille propo-
» sition, ni de s'unir à un homme dont
» la famille la repousse avec dédain.
» En consentant à un mariage secret,
» elle manqueroit également de délica-
» tesse & de fierté ; ou elle exposeroit
» son mari à la colère de ses parens,
» & à tous les malheurs qui peuvent

» en être la suite, ou elle s'aviliroit à
 » être la femme d'un homme qui n'o-
 » feroit pas l'avouer. »

« Et pourquoi, madame, crain-
 » drois-je de l'avouer ? Le même sang
 » ne coule-t-il pas dans nos veines ?
 » N'est-elle pas digne, par ses qualités
 » personnelles, d'un trône, si je l'avois
 » à lui offrir ? Et croyez-vous que je
 » veuille sacrifier le bonheur de toute
 » ma vie à l'ambition personnelle de
 » mon père ? »

« Attendez donc, monsieur, que le
 » tems ait opéré quelque chose en votre
 » faveur. Emmeline est encore bien
 » jeune, trop jeune même pour prendre
 » un engagement sérieux. Peut-être
 » milord & milady Montreville consen-
 » tiront-ils à votre union, quand ils
 » seront convaincus qu'elle peut seule
 » faire votre bonheur. »

» Vous connoissez peu, madame,
 » l'erreur d'un tel espoir. Quand il seroit

» possible de faire renoncer mon père
» à ses projets de grandeur & d'allian-
» ce illustre, ma mère resteroit inexo-
» rable. L'hiver dernier, elle m'a tour-
» menté sans relâche par des propositions
» de mariage. Elle veut aujourd'hui me
» faire épouser mademoiselle Otley,
» sa parente; elle est d'une naissance
» illustre; elle jouit d'une fortune très-
» considérable, & elle est de toutes les
» femmes celle qui me rendroit le plus
» malheureux. Les persécutions fari-
» gantes que j'essuie pour ce mariage, &
» l'inquiétude continuelle de ma mère,
» me décident, autant pour elle que pour
» moi, à y mettre fin promptement. »

Malgré les raisons de Delamère, madame Stafford refusa de donner à Emmeline le conseil qu'il desiroit; & quoique sensible aux avantages que ce mariage offroit à son amie, elle ne voulut point contribuer à une résolution que son cœur désapprouvoit.

Tandis que Delamère perdoit sa cause avec madame Stafford, Fitz Edward employoit auprès d'Emmeline en faveur de son ami toutes les séductions de la rhétorique qui lui avoit souvent réussi. Quoiqu'il eût cédé sans beaucoup d'effort à l'impatience de Delamère, & qu'il l'eût accompagné pour chercher Emmeline, son intention n'avoit jamais été de l'encourager à un mariage qu'il regardoit comme ridicule & romanesque, & dont il espéroit que son ami se dégoûteroit avant de l'avoir exécuté. Cependant, comme c'est une maxime militaire, qu'en amour & en guerre, tous les stratagèmes sont permis, il répondit à Emmeline des intentions honorables de Delamère, comme si son dessein eût été de l'aider à les exécuter.

Emmeline l'écoutoit en silence, & quand il lui arrachoit la réponse la plus vague, elle ajoutoit qu'elle s'en rapportoit à madame Stafford, qu'elle n'en

vouloit parler qu'à elle , & qu'elle se détermineroit par son avis.

Ainsi se passerent différentes entrevues entre les deux amies , Delamère & le Colonel. A moins de se décider à garder tout-à-fait la maison , elles ne pouvoient éviter la rencontre de ces messieurs. Fitz Edward avoit un valet au fait de ces sortes de commissions , qui faisoit toujours le guet ; on les voyoit sortir , & on les suivoit sans qu'il fût possible de s'en défendre.

Madame Stafford tranquillisa un peu Emmeline en lui promettant de ne jamais la laisser seule , & en l'assurant qu'étant toujours ensemble , on ne pouvoit avoir aucun soupçon sur sa conduite.

Elles attendoient tous les jours l'effet de la lettre que madame Stafford avoit écrite au lord Montreville. Pendant les dix premiers jours , elles cherchèrent à trouver des raisons à ce retard ; mais au bout

de quelques semaines , l'indifférence du lord pour une affaire qui , peu de temps avant , avoit semblé lui donner les alarmes les plus sérieuses , leur parut fort surprenante.

Delamère voyoit tous les jours Emmeline ; & Fitz Edward , pour faciliter son ami , faisoit la cour à madame Stafford , & se monroit aussi passionné pour elle , que son ami l'étoit pour Emmeline.

Il connoissoit parfaitement le pouvoir qu'une femme comme madame Stafford devoit avoir sur un cœur si neuf , si ingénu , & si disposé à se livrer au délicieux enthousiasme de l'amitié. Il avoit connu légèrement madame Stafford peu de temps après son mariage , & il avoit été assez lié avec son mari pour connoître quelle étoit la véritable cause de sa mélancolie qu'elle s'efforçoit en vain de cacher. Ayant toujours vécu parmi ceux qui regardent les intrigues avec des femmes mariées , comme des

galanteries permises dans lesquelles il avoit eu lui-même des succès, il espéra que la situation de madame Stafford lui faciliteroit les moyens de l'amener à une intimité qui la rendroit plus indulgente pour la foiblesse de son ami.

Mais telles étoient la majestueuse simplicité de ses manières, & la pureté de sa vertu, qu'il n'osa jamais hasarder un mot qui pût l'offenser. Tandis qu'attentive à se défendre de ses flatteuses séductions, elle avoit soin de lui conserver le respect qu'elle avoit droit d'exiger, & que, sans éviter sa société qui étoit fort agréable, elle l'empêchoit de prendre, dans la conversation, les libertés qui l'avoient fait admirer par d'autres femmes, & d'afficher les principes licencieux qu'elle lui connoissoit; Fitz Edward, qui n'avoit d'abord entrepris de jouer son rôle auprès de madame Stafford que dans l'intention de favoriser les conversations de Delamère

& d'Emmeline, s'y attacha bientôt pour son propre compte. Il ne put être insensible aux charmes d'un esprit si bien cultivé, & son admiration fut accompagnée d'estime & de respect; mais sa vanité souffroit de la froideur avec laquelle la charmante amie d'Emmeline recevoit ses artificieuses adulations; & pour la première fois de sa vie, il fut forcé de s'avouer qu'il pouvoit y avoir une femme dont l'ame étoit trop élevée pour se laisser séduire.

Comme il ne faisoit qu'avec regret cette humiliante réflexion, il redoubla ses efforts pour inspirer à madame Stafford un sentiment que la difficulté de l'obtenir avoit rendu nécessaire à son bonheur; & il auroit persévéré longtemps dans l'espoir de réussir, si son attention n'eût pas été bientôt détournée vers un nouvel objet.

Il y avoit près d'un mois que madame Stafford avoit écrit au lord Mon-

treville ; mais la négligence du domestique, qui gardoit la maison de Londres pendant l'absence de ses maîtres , fut cause qu'elle ne parvint pas dans son temps.

Immédiatement après le jour de la naissance du Roi , milord quitta Londres ; il alla faire visite à un gentilhomme de ses amis en Buckinghamshire. Son fils l'y accompagna , & ce fut là qu'ils se séparèrent. Delamère, sous le prétexte de se rendre chez son ami Percival , alla réellement en Berkshire ; & milord Montreville, ayant exigé que son fils le rejoignît chez milady Otley , où milady Montreville & ses deux filles étoient déjà rendues, partit lui-même pour cet endroit, où il se proposoit de passer les mois de juillet & d'août. Il devoit s'arrêter chez différens amis dans sa route. Quand milord fut arrivé, il s'aperçut que toutes ses lettres y avoient été adressées directement, au

lieu de le suivre sur la route , comme il en avoit donné l'ordre ; & au lieu de trouver son fils , ou l'annonce de sa prochaine arrivée , il eut le chagrin de lire la lettre de madame Stafford.

Delamère avoit réellement passé quelques jours chez M. Percival , & avoit écrit de chez lui à son père ; mais il avoit aussi vu M. Headly , & il en avoit arraché la demeure d'Emmeline.

Fitz Edward , dont la sœur avoit nouvellement épousé M. Percival , joignit son ami chez son beau-frère , & trouva Delamère fermement décidé à voir Emmeline. Fitz Edward , qui avoit encore quelques semaines de libres avant de joindre son régiment dont il venoit d'être fait lieutenant-colonel , & qui par habitude aimoit tout ce qui avoit l'air d'intrigues , consentit facilement à l'accompagner.

Ils gagnèrent M. Percival , & Delamère crut avoir ôté à son père tout
suspçon

soupçon sur sa longue absence , par la précaution qu'il prit de lui écrire fréquemment des lettres qu'il faisoit passer sous enveloppe à M. Percival. Celui-ci les faisoit mettre à la poste à l'adresse du lord , qui , en les recevant , ne pouvoit douter que son fils ne fût toujours chez son ami. S'il eût pu faire consentir Emmeline à un mariage secret , comme il se le promettoit , il l'auroit conduite sur le champ chez milady Otley , & l'auroit présentée comme sa femme à son père , à sa mère , à ses sœurs , & à toute sa famille.

Quand milord Montreville eut lu la lettre de madame Stafford , il s'enferma dans sa chambre pour réfléchir tranquillement à la conduite qu'il devoit tenir.

Il connoissoit trop bien Delamère , pour croire qu'une lettre , ou une personne qu'il enverroit , feroit sur lui la moindre impression. Il falloit donc qu'il y allât lui-même. Cependant il ne savoit

sous quel prétexte quitter la maison de milady Orley , où il ne faisoit que d'arriver ; & il étoit impossible de partir sans donner une raison à milady Montreville. Ne trouvant rien dans son imagination qui pût le satisfaire , il fut obligé de lui avouer la vérité , & il lui présenta la lettre de M. Stafford.

Milady Montreville, dont le haut rang étoit encore inférieur à la vanité , avoit des passions violentes qui laissoient peu d'influence à la raison. Elle se livra , comme son mari l'avoit craint , à tous les excès de la colère & du mépris. Quoique la conduite d'Emmeline fût évidemment irréprochable, elle lui donna les noms les plus injurieux , & blâma durement son mari d'avoir nourri un petit serpent qui alloit déshonorer la famille à laquelle il prétendoit appartenir. Elle protesta que si son fils étoit assez vil pour concevoir l'indigne pensée d'épouser Emmeline , elle le banni-

roit pour toujours de son cœur & de son souvenir.

Milord attendit que cette première crise fût passée , pour lui proposer d'aller lui-même chercher son fils. Elle agréa la proposition ; & elle se prêta volontiers , dès qu'elle fut un peu calmée , à cacher , s'il étoit possible , à lady Otley la raison d'un départ si extraordinaire.

La connoissance de cette affaire auroit pu changer les dispositions favorables de lady Otley & de sa fille , pour l'union projetée des deux familles.

Après de plus amples réflexions , milord Montreville imagina que , comme Delamère étoit tendrement attaché à la plus jeune de ses sœurs , elle pourroit aider à le détourner de sa folle entreprise. Il fut donc résolu qu'elle partirait le lendemain matin avec son père ; & laissant milady Montreville & sa fille aînée pour gage de leur retour , ils prirent la poste pour Londres , d'où ils se rendirent à Swanfer.

C H A P I T R E V I I.

EMMELINE avoit été un peu indisposée depuis quelques jours ; se trouvant mieux , elle se proposa de faire l'après-midi un tour de promenade. Mais comme son indisposition lui servoit de prétexte pour éviter Delamère , dont les constantes assiduités commençoient à inquiéter les deux amies , elle fit dire au domestique qu'ils envoient tous les jours demander des nouvelles de sa santé ; qu'elle n'étoit pas encore en état de quitter sa chambre. D'après cette réponse , Delamère & le colonel allèrent se promener à cheval dans les environs de Swanfer. Emmeline & madame Stafford qui étoit venue lui faire compagnie , les virent passer sous leurs fenêtres. Aussi-tôt qu'ils se furent éloignés , Emmeline , qui gardoit la chambre depuis trois jours , proposa une courte prome-

nade du côté opposé à celui que les cavaliers avoient pris. Madame Stafford y consentit ; & dès que la chaleur fut tombée , elles sortirent , & jouirent du plaisir de prendre tranquillement l'air pendant une heure. Comme elles se dispoisoient à rentrer pour prévenir le retour des deux amis , elles les aperçurent sur le chemin à une très - petite distance d'elles. Ils quittèrent aussi - tôt leurs chevaux , & joignirent les dames.

Delamère se félicita du plaisir de revoir Emmeline , après lui avoir fait quelques tendres reproches sur le détour dont elle avoit usé avec lui. Ses regards inquiets lui disoient combien il étoit affecté de voir sa pâleur & la foiblesse de sa démarche.

Fitz Edward en fit à voix basse , l'observation à madame Stafford ; elle lui répondit , » que si Delamère continuoît » à persécuter Emmeline , elle ne doutoit point qu'il ne la fit tomber dans

» un état de langueur qui termineroit sa
» vie. »

« Dites plutôt , lui répondit Firz
» Edward , que l'intéressante langueur
» de votre charmante amie vient de
» la sensibilité de son cœur. Elle n'a pu
» voir Delamère mourant d'amour pour
» elle , sans éprouver un peu de recon-
» noissance pour une passion si tendre &
» si sincère. Votre prudence stoïque &
» votre froide indifférence peuvent seu-
» les braver l'amour & l'amitié. Le cœur
» de mademoiselle Mowbrai est formé
» d'une pâte moins dure ; & sans la
» cruelle circonspection que vous lui
» avez enseignée , Delamère auroit ob-
» tenu plus de retour pour un attache-
» ment dont toute autre femme feroit
» gloire d'être l'objet. »

A ce discours désobligeant , madame
Stafford répondit , « qu'elle se félici-
» teroit d'avoir aidé mademoiselle Mow-
» bray à éviter des indiscretions , si elle

» n'étoit pas convaincue que le juge-
» ment de son amie , & la pureté de son
» cœur , suffisoient pour l'en détourner.
» Quoi qu'il en soit , ajouta - t - elle ,
» soyez sûr qu'aussi long - tems que je
» conserverai sur elle l'influence que
» vous me supposez , je l'exercerai de
» la même manière. »

Pendant ce dialogue , Emmeline & Delamère , qui étoient à quelques pas en avant , rencontrèrent Parkinson , domestique du colonel , qui , s'adressant à Delamère , lui apprit que milord Montreville & la plus jeune de ses filles étoient descendus à l'auberge , & que le lord avoit envoyé au logis de son fils le demander.

Madame Stafford , qui s'avançoit , entendit cette nouvelle , & regarda Emmeline d'un air embarrassé. Au nom de milord Montreville , mademoiselle Mowbrai devint plus pâle que la mort.

Delamère rougissoit & pâlissoit alter-

nativement. Il hésitoit , & cherchoit à croire que Parkinson s'étoit trompé. Fitz Edward , qui sentoît combien il alloit être embarrassé entre le père & le fils , méditoit en silence les moyens de s'excuser.

Madame Stafford, qui voyoit Emmeline prête à tomber en foiblesse par la crainte qu'elle avoit d'être rencontrée avec Delamère , pria ces messieurs de les quitter & de se rendre auprès du lord. Ils y consentirent à la fin ; & Delamère collant ses lèvres sur la main d'Emmeline , lui protesta avec cette véhémence qui lui étoit particulière , que toutes les puissances de la terre ne le forceroient pas de l'abandonner.

Madame Stafford reconduisit chez elle la tremblante Emmeline , & elle essaya de calmer sa frayeur en lui représentant la parfaite exactitude de sa conduite.

Le pauvre Delamère , qui ne pouvoit

pas faire cette consolante réflexion , avoit beaucoup d'inquiétude ; il auroit bien voulu éviter la prochaine explication qu'il étoit contraint d'avoir avec son père ; cependant , dans la ferme résolution où il étoit d'épouser Emmeline , il résolut d'en faire l'aveu au lord sans temporiser , & de s'exposer tout d'un coup à toute la violence de sa colère.

Ainsi disposé , il pria Fitz Edward de le laisser seul , & il entra dans la salle de l'auberge, où son père l'attendoit. On voyoit dans les yeux du fils un mélange de colère & de confusion , & les traits du père exprimoient les différentes agitations de son ame. Augusta Delamère les yeux rouges de l'abondance des larmes qu'elle avoit versées , se leva pour embrasser son frère. Il l'embrassa , & s'assit après avoir salué son père.

« Monsieur , lui dit milord Montreville , j'ai pris la peine de venir vous chercher ici moi-même , dès que j'ai

» été informé de la démarche coupable
» que vous avez faite. Je vous ordonne
» de vous rendre à votre devoir , en
» me suivant sans délai , & en renon-
» çant pour toujours à l'indigne projet
» de séduire une jeune innocente ,
» que vous devriez respecter , & que
» je dois protéger. »

« Mon dessein , monsieur , est de
» faire l'un & l'autre ; quand elle sera
» ma femme , vous serez dispensé du
» soin de la protéger. Il suffira que vous
» l'aimiez autant qu'elle le mérite. Soyez
» assuré , milord , que je n'ai jamais
» fait de projet contre l'honneur de ma-
» demoiselle Mowbray. Ma résolution
» fixe & invariable est de l'épouser.
» Plût à Dieu que vous pussiez vain-
» cre les préjugés déraisonnables qui
» vous font rejeter la seule union qui
» peut rendre heureux votre fils , & faire
» consentir ma mère à un mariage au-
» quel je suis déterminé ! »

Après avoir prononcé ces mots d'un ton ferme , il se leva , salua légèrement son père ; & faisant signe de la main à sa sœur , comme pour l'empêcher de le suivre , il sortit avec l'air menaçant.

Le lord ne fit aucun mouvement pour l'arrêter. Mais le souvenir de la funeste indulgence dans laquelle il l'avoit élevé , frappa fortement son imagination , & sa colère contre son fils se changea en reproches qu'il se fit à lui-même. Delamère lui paroissoit moins coupable ; la vue de cet enfant chéri avoit tant de charmes pour lui , que quand il paroissoit , son père étoit toujours prêt à lui pardonner.

Après un moment de silence , milord Montreville dit à sa fille :

« Vous voyez, Augusta , quelles sont
» les dispositions de votre frère ; la violence ne feroit probablement que le
» rendre plus intraitable ; essayons ce
» que mademoiselle Mowbray elle-

» même pourra faire ; elle consentira
» sans doute à éluder sa poursuite ; &
» peut-être le tems viendra-t-il à bout
» de l'en détacher. Je voudrois que vous
» allassiez demain matin voir Emmeline ;
» quand vous lui aurez parlé , nous
» réfléchirons sur ce que nous avons à
» faire ; pour ce soir , allez vous reposer. »

« Pourquoi n'irai - je pas ce soir ,
» monsieur ? lui dit sa fille ; il n'est pas
» encore huit heures , & je ne suis point
» assez fatiguée pour ne pas pouvoir
» faire à présent ma visite à mademoi-
» selle Mowbrai ». Le lord y ayant con-
senti , mademoiselle Delamère , suivie
d'un domestique , sortit pour aller chez
madame Watkins.

La bonne Watkins ouvrit la porte , &
fit entrer mademoiselle Delamère dans
sa petite chambre , tandis qu'elle alloit
s'informer si mademoiselle Mowbray
étoit visible. « Je ne fais pas , made-
» moiselle , lui dit-elle , si elle sera en

» état de vous recevoir. Elle a été très-
» incommodée toute la semaine , &
» elle est rentrée aujourd'hui dans un
» état à faire compassion. Madame Staf-
» ford , son amie , vient de la quitter
» en l'engageant à se reposer. »

Ce petit détail augmenta l'inquiétude de la belle médiatrice ; elle se persuada que mademoiselle Mowbray n'avoit pas pu se défendre d'être sensible à la passion de son frère , & que l'arrivée de son père avoit été la cause de l'agitation que madame Watkins avoit remarquée dans les traits d'Emmeline à son retour chez elle.

L'hôtesse revint , & dit à mademoiselle Delamère que mademoiselle Mowbray alloit descendre dans l'instant.

Emmeline devina qui étoit la dame qui l'attendoit , par la description que madame Watkins fit du domestique. Elle entra dans la chambre d'un pas mal assuré , & l'esprit rempli d'agitation.

Mademoiselle Delamère étoit préparée à voir une très-belle fille ; mais la charmante figure qui se présentoit , quoique moins éblouissante qu'elle ne s'y étoit attendue , étoit mille fois plus intéressante que dans l'éclat de la beauté. Son indisposition avoit diminué l'incarnat de ses joues ; son inquiétude & sa timidité gênoient l'aisance & la noblesse de sa démarche & de son maintien ; cependant Mlle. Delamère ne put se défendre d'un mouvement d'admiration , & la passion de son frère lui parut avoir au moins pour excuse les charmes de la personne.

Après les politesses d'usage , « je crois ,
» mademoiselle Mowbrai , dit mademoiselle Delamère , que vous êtes
» informée de l'arrivée de mon père ,
» d'après une lettre qu'il a reçue de
» madame Stafford votre amie ? »

« Cette lettre , mademoiselle , a été
» écrite à ma réquisition , & le peu d'attention que milord a semblé y faire

» jusqu'aujourd'hui , m'a exposée à
» beaucoup de chagrins. »

• Je n'en fais aucun doute , & votre
» conduite dans toute cette affaire , est
» digne d'estime & d'admiration. Cette
» lettre n'est parvenue à mon père qu'a-
» près plusieurs semaines ; nous som-
» mes partis aussi-tôt qu'il l'a reçue ;
» & je viens , ma chère cousine , soyez
» sûre que je m'honore de la parenté ,
» je viens vous consulter sur la conduite
» que nous devons tenir. »

Ces paroles consolantes émurent l'ame
sensible d'Emmeline , & de douces lar-
mes coulèrent de ses yeux. « Je suis
» bien peu en état , mademoiselle , lui
» dit-elle , de conseiller milord , mais
» je suis prête à faire tout ce qu'il ordon-
» nera. Ah , mademoiselle Delamère !
» ma situation est cruelle elle
» mérite votre compassion & la protec-
» tion de milord votre père. »

« Vous les avez , ma chère Emme-

» line, vous les aurez toujours. Nous
» admirons votre conduite noble & cou-
» rageuse. Bannissez une inquiétude qui
» tourmente votre ame, & qui altère
» votre santé ». Elles continuèrent leur
conversation, & la voix persuasive
d'une douce sympathie avoit presque
rétabli la tranquillité d'Emmeline.

Mademoiselle Delamère resta environ
une heure; elle se retira enchantée de
sa nouvelle connoissance, & convain-
cue qu'elle obéiroit toujours exactement
aux volontés de milord Montreville.



C H A P I T R E V I I I .

MILORD Montreville , assuré des dispositions de sa pupille , espéra qu'avec son secours il parviendrait à ramener son fils. Tandis que sa fille étoit chez Emmeline , il étoit allé lui-même chez madame Stafford lui rendre une visite qu'il lui devoit. Il la remercia de sa lettre , & lui dit , que l'estime qu'elle annonçoit pour mademoiselle Mowbray , l'engageoit à la consulter dans la circonstance embarrassante où le mettoit l'imprudence de son fils. « Elle ne peut » rester ici , continua-t-il , après la » démarche de Delamère ; elle n'y jouiroit d'aucune tranquillité ; mais je vous » avouerai que je suis embarrassé dans » le choix d'un endroit où elle soit convenablement & à l'abri des poursuites » de mon fils. »

» Milord, lui répondit madame Staf-
» ford , je m'étois proposé de vous de-
» mander mademoiselle Mowbray pour
» quelques mois , & j'espère que vous
» ne refuserez pas de me la confier quand
» je quitterai Swanfer. Si je partoisi
» aujourd'hui , ce qui n'est pas possible ,
» parce que ma maison n'est pas suscep-
» tible d'être occupée , monsieur Dela-
» mère n'ignoreroit point où elle seroit ,
» la sachant avec moi. Mais vous emmè-
» nerez sans doute monsieur votre fils ,
» & vous n'obligerez point Emmeline à
» fuir pour l'éviter.

» Ah , madame ! vous ne connoissez
» pas mon fils. J'ai perdu tout pouvoir
» sur son impétuosité , par ma coupable
» indulgence. Rien ne peut l'empêcher
» d'exécuter ce qu'il a résolu , & sa
» volonté se fortifie par les obstacles.
» Tant qu'Emmeline sera ici , il me
» sera impossible de l'en éloigner. Elle
» s'est conduite jusqu'ici avec candeur

» & dignité ; mais comment puis-je me
» flatter que, si jeune encore, elle refu-
» sera toujours un mariage qui non-seu-
» lement la tireroit de la situation pré-
» caire où le sort l'a placée, mais lui
» donneroit encore un rang illustre &
» une fortune brillante ? »

» Qu'elle honoreroit toutes deux,
» ajouta madame Stafford. Je ne pré-
» tends point vous donner un conseil,
» milord, vous avez sans doute de for-
» tes raisons pour vous opposer aux de-
» sirs de monsieur Delamère. Sa for-
» tune & son rang lui donnent le droit
» d'exiger les mêmes avantages de celles
» qu'il épousera. Mais pour les grâces
» de la personne, pour les qualités du
» cœur & de l'esprit, il n'en trouvera
» jamais de supérieure à Emmeline.
» Une alliance illustre fera moins
» rejaillir d'éclat sur mademoiselle
» Mowbray, que de gloire sur la fa-
» mille qui l'aura adoptée. »

» Je conviens, madame, du mérite
» de mademoiselle Mowbray ; mais
» elle ne peut-être l'épouse de mon
» fils. Vous êtes trop judicieuse pour
» m'encourager à le souffrir. » Madame Stafford ne répondit rien, mais elle promit de chercher un endroit où Emmeline fût à l'abri des poursuites de Delamère, & milord se retira.

Le lendemain, dès six heures du matin, Delamère étoit à la porte de madame Watkins ; & personne n'étant levé que la servante, il entra dans la salle en disant qu'il vouloit parler à mademoiselle Mowbray, mais qu'il attendroit qu'elle fût visible.

La servante avertit sa maîtresse, qui se leva à la hâte, & descendit. Instruite de la qualité de Delamère & de sa passion pour mademoiselle Mowbray, elle le conduisit dans sa petite salle, & lui demanda s'il vouloit la charger de ses ordres pour la jeune demoiselle.

Il la pria de lui dire seulement qu'un étranger desiroit lui communiquer une affaire de conséquence ; mais la bonne femme , qui croyoit mieux faire , dit à Emmeline qui s'habilloit , que le joli seigneur qu'elle rencontroit tous les soirs à la promenade , l'attendoit dans la salle & desiroit lui parler.

Emmeline fut très - alarmée d'apprendre que Delamère l'attendoit. Elle se regardoit comme engagée , d'après ce qui s'étoit passé dans son entrevue avec Augusta Delamère , d'éviter son frère ; & elle risquoit , en accordant l'entrevue qu'il demandoit , de détruire la confiance du lord son père. En conséquence elle ordonna de dire au jeune seigneur qui l'attendoit , qu'elle étoit incommodée , & qu'elle ne pouvoit voir personne.

« Mais , mon Dieu ! mademoiselle ,
» lui dit l'officieuse hôtesse , à quoi
» pensez-vous ? quoi ! refuser de

» voir un joli homme , & un lord
» encore ! & qui en a sûrement bien
» l'air. En vérité il y a de la folie , &
» je ne me charge point d'une fem-
» blable commission. ,,

« Envoyez-y Betty , répondit froide-
» ment Emmeline , qu'elle fasse mes
» excuses , & qu'elle dise que je ne
» suis pas visible. ,,

« Eh bien , dit-elle en descendant ,
» voilà ce qui s'appelle des caprices. Il
» y a des gens dans ce monde , qui ne
» savent jamais ce qu'ils veulent , ni
» ce qu'ils font ». Elle descendit ce-
pendant , & fit sa commission avec
beaucoup de répugnance.

Delamère demanda , si elle étoit vé-
ritablement indisposée ?

« Je ne vois . . . dit la complaisante
» hôtesse , je ne vois rien qui y res-
» semble. Hier , à la vérité , elle a été
» subitement malade , mais assurément
» il n'y paroît pas aujourd'hui. »

Delamère demanda une plume & de l'encre, que madame Watkins s'empressa d'apporter ; elle lui offrit même à déjeuner ; il accepta, pour gagner du tems, & tandis qu'on le préparoit , il envoya le billet suivant à mademoiselle Mowbray :

» Je suis venu demander un quart-
» d'heure de conversation, & vous avez
» la cruauté de me le refuser ! Vous
» voulez donc, Emmeline, me jeter
» dans le désespoir ! Vous pouvez re-
» fuser de me voir, mais vous ne me
» chasserez, point d'ici, & je ne per-
» drai point votre maison de vue. Mon
» père ne gagnera rien à son voyage
» peu raisonné. Si, après m'avoir ac-
» cordé l'entrevue que je vous de-
» mande, vous desirez encore mon
» absence, je m'engage à partir dès
» demain.

» F. DELAMÈRE. »

La servante porta ce billet. Emmeline, après un moment de réflexion, le mit dans une enveloppe & le fit porter à mademoiselle Delamère. Elle lui écrivit dans l'enveloppe l'embarras où elle étoit.

Elle donna ce paquet à porter à la servante, sans lui dire où. Elle lui ordonna d'en donner, en passant, un autre à la personne qui étoit en bas. Il étoit conçu en ces termes :

« M O N S I E U R ,

» Je me vois forcée par toutes sortes
» de considérations , à vous refuser
» l'entrevue que vous me demandez.
» Je suis fâchée que vous perséveriez
» dans des offres que je ne puis accepter
» quoiqu'elles me fassent beaucoup
» d'honneur. Permettez-moi de vous
» ajouter que je ne les accepterai
» jamais.

» E M M E L I N E M O W B R A Y . »

Emmeline n'avoit point encore refusé les offres de Delamère d'une manière si positive. Ce billet décisif augmenta le chagrin que lui donnoit l'arrivée de son père. Ne voyant plus aucun espoir , il perdit presque le jugement , & tomba dans une espèce de délire. Il couroit d'un bout de la chambre à l'autre en frappant de sa tête contre les lambris ; & enfin saisissant avec violence la main de madame Watkins , il jura avec la véhémence la plus effrayante , qu'il vouloit voir mademoiselle Mowbray quand il devroit lui en coûter la vie.

La bonne Watkins , jugeant qu'il étoit devenu fou , appella son mari à grands cris. Il descendit très - étonné de ce vacarme ; & se mettant entre sa femme & l'étranger , il demanda de quoi il étoit question.

“ Ah mon Dieu ! s'écria sa femme ;
 „ c'est le jeune lord , il est devenu fou
Part. I. G

„ pour l'amour de la demoiselle de là-
„ haut. „

Dans une si petite maison , Emmeline ne pouvoit éviter d'entendre tout ce qui se passoit ; elle crut qu'il valoit mieux descendre ; elle connoissoit assez Delamère pour craindre les effets de sa violence , & rien ne pouvoit être plus indécent que le bruit & la confusion qu'il faisoit dans la maison.

Elle descendit donc toute tremblante , & entra dans la salle de madame Watkins. Elle vit Delamère les yeux étincelans , se tordant les mains , & courant dans la chambre. Le mari de l'hôtesse le suivoit , & faisant des révérences à sa manière , il supplioit milord de se calmer.

Le regard de Delamère étoit si effrayant , qu'Emmeline , ayant entrouvert la porte , n'osa entrer , & se hâta de regagner l'escalier. Mais Delamère l'aperçut , & s'élançant après elle , il la saisit

avant qu'elle pût s'échapper. Elle fut obligée d'entrer avec lui , & elle promit de s'asseoir , s'il promettoit lui-même d'être plus tranquille.

L'hôte & l'hôtesse s'étant retirés , Delamère supplia de nouveau Emmeline de consentir à un mariage clandestin. “ Quelque éloignés , lui dit-il , que mon
„ père & ma mère paroissent aujourd'hui d'approuver notre union , je
„ suis sûr de me réconcilier avec eux
„ dès qu'elle fera consommée. Si vous
„ avez la cruauté de me refuser , quel
„ avantage leur en reviendra - t-il ?
„ Leur ambition n'y gagnera rien ; car
„ je jure par tout ce qu'il y a de plus
„ sacré , que je ne me marierai jamais ,
„ & qu'ils peuvent renoncer dès ce moment à l'espérance de voir ma postérité. Ma mort enterrera leurs funestes
„ projets d'ambition & de vanité. „

Emmeline répondit à tous ces argumens de Delamère , qu'elle étoit déter-

minée de ne point accepter sa main tant qu'elle seroit dans la situation malheureuse où elle se trouvoit ; & que rien au monde ne lui feroit changer une résolution qui seule pouvoit lui conserver sa propre estime.

Il lui demanda si le consentement de milord & de Milady Montreville la décideroit à l'accepter pour époux. Elle éluda la question , en lui disant qu'il étoit inutile de penser à ce qu'elle feroit dans une circonstance si peu probable.

Il eut recours à tous les moyens que l'amour lui suggéra , mais Emmeline les combatit par les loix de l'honneur & de l'équité qu'elle étoit résolue de suivre.

Cette fermeté , fondée sur des principes qu'il ne pouvoit combattre & qu'il étoit forcé de respecter , détruisoit son espoir & augmentoit sa passion. Il retomboit dans ses violences & dans ses

futeurs , quand madame Stafford & mademoiselle Delamère entrèrent dans la maison. Elles demandèrent mademoiselle Mowbray , & on les introduisit dans la salle où étoit Delamère presque épuisé par les accès de frénésie auxquels il s'étoit abandonné. Ses cheveux étoient en désordre , ses yeux étoient gonflés , & son visage portoit l'empreinte d'une si violente douleur , qu'Augusta Delamère effrayée n'osa pas lui parler. Emmeline , à l'autre bout de la chambre , étoit assise , son mouchoir sur ses yeux. Dès qu'elle apperçut madame Stafford , elle se jeta dans ses bras & donna carrière à ses soupirs & à ses sanglots.

Delamère regardoit madame Stafford & sa sœur sans leur parler. Augusta voulut lui prendre la main , mais il la retira brusquement. Oh ! Frédéric , s'écria-t-elle , réfléchissez donc aux suites de vos emportemens !

“ Laissez-moi , lui dit-il du ton de
„ la colère , laissez - moi aidez
„ milord Montreville à assassiner son
„ fils unique ; servez la politique fu-
„ neste qui fera de vous & de votre
„ sœur deux riches héritières. „

La pauvre Augusta , qui aimoit rendre-
ment son frère , fut accablée de son
injustice , & ses larmes coulèrent en
aussi grande abondance que celles d’Em-
meline qui s’étoit cachée dans le sein de
madame Stafford.

Delamère les regardoit toutes les deux
d’un air morne & mécontent. Il courut
à sa sœur , lui saisit la main , & la serrant
violemment , il lui dit à voix basse , mais
d’un ton de reproche : “ Vos larmes ,
„ Augusta , ne servent à rien ; ne pleurez
„ pas , & aidez-moi. Je vais m’éloigner
„ pour toute la journée. Je ne verrois
„ mon père que pour lui répéter ce que je
„ lui ai déjà dit. Essayez , si vous pouvez ,
„ avant mon retour , de le faire con-

„ sentir à mon mariage avec made-
„ moiselle Mowbray. S'il refuse, la
„ première entrevue que j'aurai avec
„ lui à ce sujet , sera la dernière que
„ nous aurons ensemble. „ Il prit brus-
quement son chapeau , & se débarrassant
de sa sœur qui vouloit le retenir , il sortit
précipitamment de la maison , & laissa
madame Stafford , Emmeline , & sa
sœur , dans la plus grande inquiétude.

Elles firent sur le champ avertir mi-
lord Montreville; on lui rendit compte
de tout ce qui s'étoit passé , & l'on
écrivit à Fitz Edward de suivre son ami
& de ne pas le quitter.

Fitz Edward déjeûnoit avec le lord ,
qui avoit profité de la première occa-
sion où il le trouvoit seul , pour lui re-
procher sévèrement la faute qu'il avoit
faite.

Le colonel , après l'avoir écouté tran-
quillement , se justifia en disant qu'il
n'avoit accompagné son ami que dans l'es-

pérance de le détacher de son entreprise, & parce qu'il croyoit dangereux de l'abandonner à lui-même. Son dessein étoit, disoit-il, d'avertir milord s'il appercevoit la moindre probabilité au mariage de Delamère; mais étant convaincu par les sentimens d'Emmeline, qu'il n'y avoit rien à craindre, il s'attendoit tous les jours à voir abandonner à son ami un projet dans lequel il ne pouvoit pas avoir la moindre espérance de succès, & à le ramener à sa famille totalement guéri de sa passion. Quoique tout ceci ne fût pas exactement vrai, Fitz Edward sut y donner un air de vérité par l'éloquence insinuante & persuasive avec laquelle il couvroit & effaçoit même toutes ses fautes. Milord Montreville lui avoit rendu sa confiance, & s'entretenoit familièrement avec lui, quand on apporta le billet de mademoiselle Delamère.

Milord, fort inquiet de son fils, le re-

gardoit fixement & paroissoit profondément absorbé dans ses réflexions. Fitz Edward le lut, & le remit au lord, qui un peu revenu à lui-même, en reprit la lecture.

Effrayé de l'état ou étoit son fils, il envoya tous ses domestiques par différens chemins chercher Delamère; il pria Fitz Edward d'y aller aussi, & alla lui-même chez madame Stafford, qui venoit de rentrer chez elle.

Ce qu'elle lui apprit de la scène qui avoit eu lieu le matin, ne servit qu'à augmenter son inquiétude. L'image de son fils livré à toute la violence d'une aveugle passion l'agitoit si cruellement, qu'il paroissoit prêt à tomber en foiblesse, & hors d'état de faire la moindre démarche pour le trouver lui-même. Madame Stafford lui dit qu'elle croyoit avoir trouvé un endroit qui conviendrait à Emmeline. « Si vous ne pouvez rien » gagner sur votre fils, & j'en déses-

» père d'après ce que j'ai vu aujour-
» d'hui, nous tâcherons de faire dispa-
» roître votre pupille sans qu'il s'en
» apperçoive.

» La personne chez laquelle j'es-
» père placer mademoiselle Mowbray ,
» est madame Arhwoord sœur de
» M. Stafford. Elle est veuve depuis
» deux ans , & habite un village près
» de Londres. Elle jouit d'une fortune
» honnête , & se trouvera très-heureuse
» d'avoir une compagne comme made-
» moiselle Mowbray , jusqu'à ce que
» je puisse m'en charger moi-même.
» Sa reconnoissance & ses liaisons étant
» d'une classe différente de celles de
» M. Delamère dans un endroit écarté
» & solitaire, il n'est pas probable qu'en
» prenant quelques précautions, il puisse
» découvrir le lieu de sa retraite. »

Milord Montreville fit à madame
Stafford les remercimens les plus vifs ;
il l'assura qu'il n'oublieroit jamais le

service qu'elle lui rendoit, & qu'il regarderoit comme un des plus heureux événemens de sa vie, l'occasion d'être utile à elle ou à sa famille.

Madame Stafford reçut cette promesse comme un compliment d'usage. Elle auroit été plus sensible à la douleur du lord, si elle n'avoit pas su qu'il avoit été lui-même l'artisan de ses peines, en élevant son fils avec une indulgence aveugle & coupable qui avoit donné l'essor à toute la violence de ses passions, & en refusant ensuite de lui accorder pour femme une personne parfaitement irréprochable aux yeux de la saine raison. Elle lui conseilla d'essayer encore une fois à emmener Delamère; & le lord sortit pour s'informer de Fitz Edward s'il avoit découvert son fils, dont l'absence lui donnoit les plus vives inquiétudes.

Fitz Edward avoit enfin trouvé Delamère; il se promenoit à grands pas sur

un terrain abandonné, qui avoit autrefois servi de communes, à environ un mille de la ville. Il se tourna brusquement vers le colonel, en lui disant d'un ton fier & courroucé : « pourquoi me » suivez-vous, monsieur ? ne vous suffit-il pas d'avoir rompu les liens de l'honneur & de l'amitié en trahissant mon » secret ? Croyez-vous m'abuser encore » par vos caresses insidieuses ? »

Fitz Edward l'écoutoit avec beaucoup de sang froid ; il lui prouva facilement que mademoiselle Mowbray avoit elle-même averti son père par l'entremise de madame Stafford.

Cet éclaircissement ne fit qu'ajouter aux peines de Delamère, mais il détruisit tous les soupçons qu'il avoit eus sur Fitz Edward, & le colonel fut en profiter pour reprendre un peu d'empire sur les passions de son impétueux ami. Il vint à bout de le déterminer à venir dîner avec son père, en promet-

tant, au nom du lord, qu'il ne seroit question de rien de ce qui pouvoit lui déplaire, & qu'on ne diroit pas un seul mot qui pût tendre à ramener le sujet qui l'occupoit si violemment. Ce ne fut que sous cette condition qu'il consentit à suivre Fitz Edward.



C H A P I T R E V I I I.

MALGRÉ la fermeté avec laquelle Emmeline avoit toujours rejeté les propositions d'un mariage secret, Delamère ne désespéroit pas encore de l'y faire consentir. Un peu de vanité, pardonnable à un jeune homme que la nature & la fortune avoient traité si libéralement, lui donnoit de la confiance dans ces avantages, & il se flattoit de la vaincre par son infatigable assiduité. Il n'imagina pas qu'on pût lui enlever encore Emmeline par un stratagème contre lequel il étoit en garde.

Persuadé que son père & sa sœur avoient résolu d'emmener mademoiselle Mowbray quand ils quitteroient Swanfer, il examinoit avec soin toutes leurs démarches, & il avoit chargé ses domestiques de veiller sur ceux de milord Montreville.

Fitz Edward, qui avoit manqué perdre à la fois la confiance du père & du fils, crut qu'il étoit prudent de conserver la neutralité ; & il falloit toute son adresse pour y réussir entre deux hommes qui le consultoient alternativement.

Il engageoit milord Montreville à employer la voie de la douceur & de la persuasion, & de s'en fier à la prudence courageuse d'Emmeline, tandis qu'il conseilloit à son ami de dissimuler & de quitter Swanfer pour le moment, afin qu'on y laissât Emmeline, qu'il auroit la facilité de retrouver quand il voudroit.

Milord Montreville, après y avoir réfléchi, ne fut pas content de Fitz Edward. Il avoit encouragé son fils à la démarche imprudente qu'il avoit faite ; il l'avoit accompagné, disoit-il, dans l'espérance de le détacher d'Emmeline avant qu'il contractât un engagement irrévocable Sa conduite étoit au moins blâmable, & s'il espéroit que la liaison

s'établirait d'une manière moins honnête, ses vues devenoient encore plus coupables quoique moins dangereuses pour son fils.

Ces deux manières de voir étant également désagréables au lord, il résolut de cacher à Fitz Edward le projet qu'il avoit d'éloigner Emmeline de Swanfer, avant de partir lui-même, & de la placer chez la sœur de M. Stafford qui venoit d'arriver, & qui s'étoit engagé à obtenir l'approbation de sa sœur.

En conséquence, on tint un petit conseil relativement au départ d'Emmeline. Il fut convenu qu'une chaise de poste l'attendrait la nuit suivante à un demi-mille de la ville, où elle iroit la prendre, & qu'elle feroit accompagnée jusqu'à Londres par un domestique de M. Stafford, qui retourneroit de-là à sa maison dans le Dorsetshire.

Cet arrangement fut terminé trois jours après l'arrivée de milord Montre-

ville, qui se servit pour se procurer la chaise, d'un ancien domestique sur la fidélité duquel il pouvoit compter. La triste Emmeline fut encore obligée de quitter la petite retraite où elle avoit passé bien des heures tranquilles, & quelques jours délicieux. Elle quittoit deux amies qu'elle chérissoit, sans savoir quand il lui seroit permis de les revoir.

Son amitié pour madame Stafford étoit augmentée par la reconnoissance. Elle lui devoit l'acquisition de ses plus utiles connoissances, & son instruction dans les talens agréables auxquels elles étoit si attachée, & qu'elle perdoit, en la quittant, l'occasion de perfectionner. Madame Stafford unissoit aux charmes de la conversation, la pureté du cœur, & une douceur de caractère qui la rendoit chère à tous ceux qui la connoissoient.

Le peu de tems qu'Emmeline avoit

connu Augusta Delamère , lui avoit donné la seconde place dans son cœur. Elles étoient , à quelques semaines près , du même âge ; Augusta tenoit beaucoup de la famille des Mowbray , & elle avoit dans la figure & dans la voix une ressemblance frappante avec Emmeline.

Milady Montreville , passionnément attachée à son fils , comme héritier & représentant de son illustre famille , & remplie de partialité pour sa fille aînée qui lui ressembloit beaucoup , sembloit avoir épuisé sur eux toute sa tendresse maternelle , & en avoir réservé fort peu pour sa fille Augusta.

Augusta n'avoit point adopté les manières fières & hautaines qui faisoient craindre & haïr sa mère ; & si elle partageoit un peu la fierté de sa famille , son jugement & sa douceur l'avoient assez corrigée pour que personne n'eût lieu de s'en plaindre. Elle avoit la taille la plus élégante , & la figure un peu

moins belle, mais presque aussi intéressante que celle d'Emmeline. Cependant sa mère avoit toujours eu l'air de la voir avec déplaisir, & elle avoit pris elle-même une opinion fort médiocre de sa personne; accoutumée à voir donner en tout la préférence sur elle à sa sœur aînée, elle ne croyoit jamais pouvoir prétendre à la supériorité sur personne. Quoiqu'elle eût tous les talens agréables, & particulièrement celui de la musique, elle n'en fatiguoit point ses amis, & n'étoit point avide de les faire admirer.

Son cœur étoit sensible & bienfaisant, & son attachement pour son frère étoit la plus vive de ses passions. Elle ne lui voyoit point de défauts; & son amour pour Emmeline, dont son père étoit effrayé, lui paroissoit une vertu.

Elle avoit beaucoup lu de romans, l'unique lecture des demoiselles de qualité; & d'après les idées qu'elle y avoit

prises , elles persuadoit que Delamère & Emmeline étoient destinés l'un pour l'autre. Quoiqu'elle n'osât pas encourager tout haut un espoir si désagréable à sa famille , elle ne put jamais après avoir vu Emmeline , s'opposer & combattre avec chaleur une union dont elle attendoit le bonheur de son frère.

Elle ne croyoit pas qu'Emmeline fût insensible à l'amour de son frère ; différentes remarques sur ses manières avec Delamère lui faisoient présumer qu'elle l'aimoit , & qu'en y renonçant elle sacrifioit son amour à son devoir. Cette opinion portoit jusqu'à l'enthousiasme sa pitié & son admiration pour mademoiselle Mowbray. Une connoissance de peu de jours leur avoit donné une tendre affection l'une pour l'autre.

Emmeline se voyoit forcée de quitter ses deux amies si dignes d'être aimées , pour se livrer à des étrangers dont aucun peut-être ne seroit propre à adoucir ses

regrets ; son devoir l'ordonnoit , & elle résolut de l'exécuter avec courage.

Delamère examinoit si soigneusement son père , que le lord ne jugea pas à propos d'aller chez Emmeline , de peur de lui donner des soupçons. Il lui envoya un billet de banque de quarante livres sterling par madame Stafford , avec ses remerciemens de la conduite estimable qu'elle avoit tenue : il promit que si elle continuoit à mériter sa protection, il la regarderoit comme sa propre fille , & qu'il ne la laisseroit manquer ni d'argent ni de rien de ce qui pourroit lui être nécessaire.

L'heure de se coucher étoit arrivée , Emmeline , au lieu de se livrer au repos , mit son habit de voyage , & passa tristement plusieurs heures à attendre le signal convenu. A deux heures du matin , quand tout étoit enseveli dans le silence , elle apperçut de sa fenêtrre ses deux amies , qui vouloient la voir monter en chaise.

Elle ne prit avec elle que peu de linge ; madame Stafford se chargea de lui faire passer le reste , & descendant doucement l'escalier de peur d'éveiller madame Watkins , elle ouvrit la porte , & chacune de ses amies la prenant par un bras , elles traversèrent une prairie pour se rendre à la chaise , qui attendoit dans un chemin creux. Elle baisa la main de madame Stafford & d'Augusta , & se jeta promptement dans la chaise , que le domestique tenoit ouverte. Adieu , mes chères amies , leur dit-elle , d'une voix foible & mal articulée. Le domestique referma , monta sur son cheval , & la chaise fut en un instant hors de vue. Les deux dames pensèrent peu aux dangers d'une promenade nocturne qu'elles n'auroient osé hasarder dans une autre occasion. Inquietes de leur chère Emmeline , elles revinrent tout en larmes ; & mademoiselle Delamère , qui étoit convenue de passer le reste de

la nuit chez madame Stafford, se coucha, non pour dormir, mais pour pleurer sur le départ de son amie, & sur le malheur de son frère.

Emmeline, séparée de tout ce qu'elle aimoit, continua tristement sa route. La première journée fut la plus douloureuse; elle se plaignoit de la cruauté de son destin.

Quoique la malheureuse passion de Delamère fût la cause de toutes les peines qu'elle avoit souffertes, elle ne le haïssoit pas, & elle ne pensoit point à lui sans qu'un sentiment de pitié se fît profondément sentir dans son ame. Elle n'avoit point d'amour pour lui, mais elle l'aimoit comme elle auroit aimé un frère; elle ne se sentoît aucun desir de l'épouser, & elle se seroit réjouie qu'une autre pût faire son bonheur.

La rendre Emmeline ne pouvoit être insensible à un attachement que l'absence n'avoit point diminué, & que les obstacles les plus insurmontables

n'avoient pu vaincre. Mais quelque fût son attachement pour l'homme qui l'adoroit, il n'y entroit rien de ces sentimens romanesques que son sexe adopte trop fréquemment, & la certitude de ne jamais revoir Delamère l'auroit moins affligée que le chagrin de quitter sa chère Augusta. La défense que le lord Montreville lui avoit fait d'écrire, lui fut très-pénible. Elle obéit cependant à cet ordre rigoureux, & elle résolut d'observer strictement cette suite de devoirs, qui, si difficiles qu'ils fussent à pratiquer, pouvoient seuls donner la paix de l'ame par l'acquit de la conscience, & la soutenir dans les différentes épreuves auxquelles elle se trouveroit exposée.

Elle réfléchit sur sa situation, & la compara à ce qu'elle auroit été, si elle eût consenti à devenir son épouse, contre le gré de ses parens.

Si brillant que fût l'éclat de sa naissance & de sa fortune, elle sentit qu'il

ne

ne l'auroit point indemnisée d'avoir mis le trouble dans une famille dont elle se verroit repousser comme la honte de leur rang , & la ruine de leurs espérances , & de la crainte de perdre le cœur de son mari , & de devenir l'objet de ses regrets & de son repentir.

Son attachement pour Delamère ne la rendoit point aveugle sur ses défauts; elle voyoit avec peine que l'impétuosité de son caractère obscurcissoit souvent ses bonnes qualités , & lui donnoit un air de férocité qui n'offroit point une perspective agréable à celle qui deviendrait sa femme. Il ne lui arriva aucun événement dans sa route; elle arriva le troisième jour à Londres , où le domestique qui l'accompagnoit avoit ordre de renvoyer la chaise , & de lui procurer un fiacre pour la conduire à sa destination.

Madame Ashwood demeuroit dans un village très-peuplé , à trois milles de

Londres. Tout y avoit l'air de la richesse & de la prospérité. La grille de fer qui fermoit l'entrée d'une vaste cour , fut ouverte par un domestique vêtu d'une belle livrée. Emmeline lui remit une lettre de madame Stafford , & la maîtresse du logis vint un moment après au-devant d'elle.

Mademoiselle Mowbray conclut, d'après la magnificence de sa parure, qu'elle avoit nombreuse compagnie; mais quand elle eut été introduite dans la salle , elle apperçut qu'elle étoit seule , & occupée à prendre son thé.

Elle offrit à Emmeline le choix des rafraîchissemens qu'elle pourroit désirer , & lui fit la plus agréable réception. Emmeline reprit bientôt son aisance , & gagna facilement les bonnes grâces de son hôtesse ; sa charmante figure étoit un passeport pour tous les cœurs.

Madame Ashwood n'étoit plus jeune , & elle n'avoit jamais été jolie ; elle

étoit cependant persuadée que tous les hommes vouloient lui plaire, & que toutes les femmes vouloient l'imiter. Les graces de sa figure n'avoient encore été apperçues par personne ; mais elle y avoit la plus grande confiance. Elle étoit fort recherchée pour sa parure, & recevoit l'hommage de tous ses voisins. Quand elle n'étoit pas agitée par ses deux passions favorites, le desir de plaire & la vanité, son cœur étoit capable d'attachement & de générosité ; mais l'opinion exagérée qu'elle avoit de sa personne & de son esprit n'étoit pas toujours adoptée ; & quand elle s'en appercevoit, son humeur en souffroit beaucoup.

Emmeline sentit bientôt la distance qu'il y avoit entre elle & sa belle-sœur ; mais elle se trouvoit encore heureuse d'avoir trouvé un asile dont la maîtresse tâchoit de la faire jouir agréablement, & dont elle étoit redevable à l'amitié

de sa bien-aimée madame Stafford.

Mais tandis que le calme rentroit dans l'ame d'Emmeline, la tempête étoit dans celle du malheureux Delamère. Le jour de son départ, qu'il ne soupçonnoit pas, il se leva à son heure ordinaire, & fit une promenade à cheval sans être accompagné, comme cela lui arrivoit souvent. En passant sous les fenêtres d'Emmeline, il les vit ouvertes, & jugea qu'elle étoit dans sa chambre.

A son retour, son père le rencontra, & lui demanda s'il vouloit lui tenir compagnie à déjeuner; mais il s'en défendit, dans l'intention d'aller chez madame Stafford, où il espéroit trouver Emmeline. Le lord, qui desiroit retarder l'explosion de son secret le plus longtemps possible, le laissa aller. Il déjeûna chez madame Stafford & lui proposa une promenade, se flattant que chemin faisant elle feroit une visite à Emmeline, & qu'elle ne se promeneroit pas sans elle.

Madame Stafford s'excusa de la promenade , sous prétexte de lettres à écrire ; & Delamère désolé alla chercher Fitz Edward , qu'il ne trouva pas.

Le jour tomboit , & Delamère souffroit de n'avoir pas pu appercevoir Emmeline de la journée, quand il rencontra le valet de Fitz Edward. Il lui demanda d'un ton animé où étoit son maître. Le domestique hésita , & eut l'air de savoir un secret qui lui pesoit.

« Monsieur , lui dit-il , avez-vous vu
» aujourd'hui mademoiselle Mowbray ?
» — Non ; pourquoi cette question ?
» Parce que je soupçonne très-fort
» qu'elle est partie hier au soir. Je ne
» puis vous dire, milord , pourquoi je
» le soupçonne : mais vous en saurez
» bientôt la vérité. »

L'ardente imagination de Delamère prit feu ; il demeura convaincu que Fitz Edward avoit emmené Emmeline ; & , sans prendre le moment de la ré-

H ;

flexion , il vole à l'auberge où étoient ses chevaux , il les fit seller , & se précipitant dans la chambre où son père & sa sœur étoient à causer , il s'écria du ton de la fureur : Elle est partie , monsieur , Emmeline est partie ; mais je la rejoindrai bientôt , elle & le misérable qui me l'a arrachée !

Milord Montreville ne jugea pas à propos cette fois de dissimuler. Oui , monsieur , lui répondit-il , elle est partie par mon ordre. Vous ne la rejoindrez sûrement pas , & il est probable que vous ne la reverrez jamais. Tâchez donc de vous calmer , & n'oubliez , ni ce que vous devez à votre famille , ni ce que vous vous devez à vous-même.

Delamère écoutoit peu cette remontrance. Persuadé que Fitz Edward étoit parti avec Emmeline , il jura qu'il se vengeroit , & qu'il les poursuivroit , s'il le falloit , au bout du monde.

Il quitta la chambre de son père la

fureur dans le cœur & dans les yeux ; & à la porte , il rencontra Fitz Edward qui venoit le demander.

Il fut un peu honteux de sa précipitation , & plus disposé à écouter son ami , qui n'eut pas de peine à le convaincre qu'il ignoroit ce qu'étoit devenue Emmeline.

Delamère exigea que , pour preuve de son amitié , il se mît sur-le-champ à sa poursuite. Fitz Edward étoit fort embarrassé ; il fit semblant d'y consentir ; il lui dit qu'il alloit faire apprêter ses chevaux , & courut chez milord Montreville , qu'il avertit du dessein de son fils , & de l'impossibilité de l'en dissuader.

Milord , presque certain que son fils ne retrouveroit point Emmeline ; qui avoit treize heures d'avance , engagea Fitz Edward à accompagner son fils , s'il ne pouvoit pas le retenir , & le pria de profiter de toutes les occasions pour retarder sa marche.

Delamère étoit allé chez madame Stafford, & avoit tout employé en vain pour lui arracher son secret. Elle fut inexorable, & ne se laissa ni effrayer par ses violences, ni séduire par ses caresses. Elle le retint aussi long-temps qu'il lui fut possible ; mais quand il s'en aperçut, il sortit dans un accès de fureur. Il se jetta sur son cheval, & sortit de la ville après avoir ordonné à ses gens de le suivre, sous peine d'être chassés sur-le-champ. Il ne vit point son père ; mais il écrivit à Fitz Edward qu'il prenoit la route de Londres, & qu'il le prioit de le rejoindre le plutôt possible.

Milord Montreville pressa de partir sans perdre un moment Fitz Edward, qui lui dit adieu, & ordonna qu'on menât ses chevaux chez madame Stafford. Il prit congé de cette dame & de son mari ; leur demanda la permission de renouveler connoissance à son retour du régi-

ment ; & poursuivant son ami avec toute la vîtesse de ses chevaux , il le rejoignit à quelques milles sur la route de Londres.

Delamère en avoit pris le chemin au hafard. Un charretier qu'il interrogea , lui dit qu'il avoit rencontré une chaise de poste à quatre heures du matin , & en continuant il fut confirmé par d'autres , & il se persuada qu'il avoit pris le bon chemin.

Après avoir couru quarante milles , ses chevaux se trouvèrent trop fatigués pour pouvoir servir plus long-temps l'impatience de leur maître. Delamère fut obligé d'attendre trois heures après d'autres chevaux , & ceux qu'on lui fournit étoient si mauvais , qu'il fut six heures à atteindre le relais suivant , où il y eut encore de nouveaux délais. Delamère , fatigué de corps & d'esprit , fut forcé de prendre un peu de repos. Le jour suivant , il tenoit encore

la piste d'Emmeline, & il s'en croyoit fort près; mais le cheval qu'il montoit, poussé au-dessus de ses forces, tomba sous lui à soixante milles de Londres. Il reçut une contusion à la poitrine, & fut si maltraité, que Fitz Edward exigea qu'il se fît saigner & qu'il se mît au lit. Il alla seul chez un apothicaire, où il acheta une phiole de laudanum; il en mêla un peu dans de l'eau & du vin qu'il fit boire à Delamère, & il lui procura, par le moyen de ce topique, du repos dont l'agitation de son ame ne l'auroit pas laissé jouir sans cet artifice.

Après avoir dormi quelques heures, il voulut continuer sa route dans une chaise de poste; mais Fitz Edward avoit eu soin qu'il n'y en eût pas de prête. Ces différens délais furent seuls cause que Delamère n'atteignit point Emmeline; elle n'arriva que peu d'heures avant lui à Londres.

Il suivit cependant sa trace de poste

en poste, jusqu'à ce qu'il rencontrât le dernier postillon. Celui-ci dit qu'on l'avoit fait arrêter à la première place de fiacre; que la dame qu'il conduisoit en avoit pris un, & étoit partie avec le domestique derrière la voiture, mais qu'il ne connoissoit point le cocher, & ne savoit ni son numéro, ni où on lui avoit dit d'aller.

Delamère passa deux jours à questionner les cochers sur les places; & leurs faux renseignemens lui avoient occasionné deux ou trois querelles dans les maisons qui lui avoient été indiquées. Enfin, après avoir promis & donné beaucoup de récompenses qui ne firent que redoubler ses incertitudes, il lui resta moins d'espérances que jamais de retrouver celle qu'il cherchoit si constamment.

Le lord Montreville & sa fille ne restèrent que deux jours après son départ à Swanfer, & ils retournèrent assez peu satisfaits de leur voyage, à Londres,

où ils trouvèrent Delamère malade dans la maison de Fitz Edward.

Milord Montreville vit avec plaisir qu'il n'y avoit rien d'inquiétant dans l'indisposition de son fils ; mais il ne put le déterminer à l'accompagner chez milady Orley. Le lord & Augusta s'y rendirent , & confièrent le soin de Delamère à Fitz Edward , qui promit de le faire partir , avant de le quitter , ou pour sa terre de Norfolk , ou pour celle de M. Percival.

On étoit à la fin du mois d'août ; & Fitz Edward , après avoir conduit son ami à quelques milles sur la route , le quitta pour retourner à son régiment , dans le nord de l'Irlande.



C H A P I T R E I X.

TANDIS que Delamère, absorbé dans une douleur profonde qu'il ne pouvoit ni vaincre ni cacher, tâchoit de se distraire par des amusemens auxquels il ne pouvoit plus prendre aucun plaisir, Emmeline, dans sa nouvelle demeure, attiroit l'attention d'une partie de ceux qui la fréquentoient.

Madame Ashwood étoit veuve ; elle jouissoit d'un douaire considérable ; ses enfans étoient libéralement pourvus, & on ne la croyoit pas éloignée de contracter un second mariage. Elle recevoit beaucoup d'hommes, dont les uns venoient par partie de promenade, de la capitale, qui n'étoit qu'à un pas, & les autres étoient attirés par l'espoir de s'approprier la fortune de la veuve en l'épousant.

Ces derniers étoient, la plupart, des seconds fils de négocians ; mais, quoiqu'elle s'amusât de leurs hommages & de leurs assiduités, l'ambition & la vanité dont elle étoit abondamment pourvue, ne lui avoient pas encore permis de se décider en faveur d'aucun de ses adoreurs. Elle avoit une très-haute opinion de ses charmes personnels, & en calculant sa fortune, ses espérances & ses liaisons opulentes, elle se croyoit digne d'une alliance dans une classe plus distinguée que celle où son père l'avoit placée en la mariant pour la première fois.

Elle voyoit fort peu de gens de qualité, mais elle desiroit ardemment d'en attirer dans sa société ; & elle n'avoit reçu si volontiers mademoiselle Mowbray qu'elle croyoit parente de milord Montreville, que dans l'espérance de se lier avec ce seigneur & avec sa famille.

Elle combla dans les premiers temps Emmeline de politesses & d'attentions ; tranquille sur ses charmes & sur la préférence qu'elle croyoit mériter , elle ne craignoit pas d'être éclipsée par une autre , & de servir désormais à son triomphe.

Emmeline étoit toujours très-simplement vêtue , & presque toujours à la mode de la province dont elle sortoit , malgré les représentations de madame Ashwood. Sa parfaite ignorance de ce qu'on appelle le bon ton , & de ses attributs , donnoient peu d'empressement à ceux qui ne cherchoient que de la fortune. Madame Ashwood jouissoit d'une préférence marquée qui lui conservoit sa bonne humeur.

Parmi ceux qui fréquentoient la maison de madame Ashwood , il y avoit quelques négocians qui , au milieu de leur carrière , & immensément riches , n'y venoient que pour avoir le plaisir

de passer quelques heures à la campagne, lorsque les affaires de leur commerce les empêchoient de s'éloigner de la capitale, & qui aimoient le plaisir par-dessus tout, excepté l'argent.

Le père de madame Ashwood avoit eu successivement des vues sur deux ou trois de ceux-ci pour l'établissement de sa fille ; mais ces favoris de Plutus connoissoient trop les avantages de la fortune & du célibat réunis , pour y renoncer dans l'espoir d'augmenter un jour leurs revenus ; madame Ashwood n'avoit jamais été assez séduisante pour les faire déroger à leurs principes, & son père ne voulut point leur accorder pendant sa vie de quoi tenter leur avarice.

Les visites d'un d'entre eux devinrent beaucoup plus fréquentes depuis l'arrivée d'Emmeline. Les graces de sa personne, l'ingénuité de ses manières, le séduisoient par les charmes attrayans

de la nouveauté ; & le mystère dont on sembloit vouloir l'envelopper , excitoit sa curiosité.

On savoit qu'elle appartenoit à une famille distinguée ; mais on avoit si sérieusement prié madame Ashwood de garder le secret sur ce qui regardoit Emmeline , de peur que Delamère ne la découvrit , qu'elle ne l'avoit confié qu'à quelques amies , & qu'il n'étoit pas encore parvenu à M. Rochely , quoiqu'il vînt tous les jours exactement faire sa partie depuis l'arrivée d'Emmeline.

M. Rochely avoit passé quarante-cinq ans. Sur un corps lourd & mal bâti , il portoit une figure stupide & repoussante ; sa voix rauque & monotone fatiguoit à entendre ; ses manières bizarres , sa figure grotesque , lui donnoient souvent un ridicule que sa respectable opulence ne pouvoit pas compenser. Il aimoit cependant les femmes

avec passion, & leur faisoit assidûment sa cour. Il avoit fait beaucoup de conquêtes, pour son argent, dans la classe obscure. Il n'étoit cependant pas prodigue, & toutes les petites intrigues qu'il avoit eues pendant sa vie ne l'avoient pas empêché d'amasser une grande fortune. Il avoit toujours eu envie de se marier; mais il vouloit trouver dans sa femme des qualités si difficiles à réunir, qu'il étoit arrivé à son neuvième lustre sans pouvoir se déterminer.

Il vouloit de la beauté sans renoncer à la fortune; la naissance l'auroit flatté, mais il craignoit les inclinations fastueuses des filles élevées dans le grand monde, & il auroit donné volontiers la préférence à l'esprit, s'il n'avoit craint qu'une femme d'un mérite supérieur au sien ne prît sur lui trop d'empire, & ne lui fît sentir désagréablement sa propre insuffisance.

D'après ce système, ses parens lui

voyoient tranquillement faire des propositions de mariage, & n'en comptoient pas moins sur sa succession.

Lorsqu'il vit Emmeline pour la première fois, il en fut enchanté. Sa conversation, sa modestie & sa vivacité, lui donnèrent les idées les plus avantageuses de son cœur & de son esprit. Il pensoit avec plaisir qu'ayant été élevée loin de Londres, elle n'auroit pas ce goût pour la dépense & cette fureur pour les plaisirs qu'il craignoit si vivement de rencontrer dans sa femme.

Lorsqu'il venoit chez madame Ashwood, & il leur faisoit rarement grace d'un jour, Emmeline étoit ordinairement à son ouvrage ou à dessiner. Elle ne se dérangeoit point, & continuoit sans cérémonie de s'occuper, en écoutant avec attention les longues & ennuyeuses histoires dont il prétendoit l'amuser. M. Rochely fut infiniment flatté de cette complaisance, & il étoit

autant épris qu'un homme si circonfpect pouvoit le devenir , avant d'avoir eu le temps de se consulter lui-même sur ses desseins , ni de s'être informé de la naissance ou de la fortune de celle qui occupoit la plus grande partie de son temps & de ses pensées.

Madame Ashwood alloit souvent faire sa partie dans le voisinage , & mademoiselle Mowbray se défendoit presque toujours de l'accompagner. La veuve la laissoit avec M. Rochely qui se chargeoit galamment de faire le thé & de le lui servir. Souvent même , lorsque madame Ashwood ne sortoit pas , elle jouoit dans une chambre voisine du salon où elle s'égayoit avec ses courtisans , de l'amour naissant du vieux banquier pour la jeune étrangère. On n'en faisoit pas grace à Emmeline quand elle s'y trouvoit ; mais n'imaginant pas qu'un homme d'un âge si disproportionné au sien pût penser à lui offrir sa main, elle

n'y faisoit point attention. Elle se conduisoit toujours, à l'égard de M. Rochely, avec la politesse que prescrit la bonne éducation, & n'étoit sensible que par rapport à lui, aux plaisanteries & aux éclats de rire que l'on se permettoit, lorsqu'il lui adressoit un compliment, ou qu'il lui montrait quelque attention.

S'il s'absentoit quelques jours, la porte de madame Ashwood étoit assiégée de domestiques & de messagers qui lui apportotent du gibier de la part de M. Rochely; & chaque jour ses assiduités devenoient plus marquées.

L'automne étoit avancé, & madame Ashwood vouloit faire jouir Emmeline des spectacles de la capitale, qu'elle ne connoissoit point encore. Emmeline, persuadée que Delamère étoit éloigné de la ville, & occupé à la campagne du plaisir de la chasse, accepta volontiers la proposition.

M. Rochely ayant été instruit de cette

partie, demanda la permission d'en être, & madame Ashwood, mademoiselle Galton, son intime amie, mademoiselle Mowbray, M. Aubury, un des adorateurs de la veuve, & M. Rochely, se donnèrent rendez-vous à Druylan, où mademoiselle Mowbray s'amusa beaucoup.

Quand la pièce fut finie, la loge fut remplie par les connoissances de madame Ashwood. Elle s'aperçut qu'en lui parlant, la plupart des hommes donnoient leur principale attention à Emmeline, & cette observation la mit d'assez mauvaise humeur.

Le plus apparent étoit un grand homme, sec & maigre, vêtu d'un déshabillé des plus à la mode, & portant des conserves sur ses yeux. Il enjamba la loge avec ses longs fuseaux, & dit à madame Ashwood, en lui faisant la révérence la plus gauche :

« Ah ! ma chere madame Ashwood !
 » Eh bien ! me voilà revenu de Spa
 » d'hier au soir , & dès aujourd'hui à
 » vos pieds ! Je vous revois enfin , &
 » libre encore du joug de cet épouvan-
 » table lien de l'hymen. Vous êtes une
 » délicieuse femme , de ne pas avoir
 » repris ces pesantes chaînes pendant
 » mon absence. Je mourois de peur de
 » ne pas arriver à temps pour avoir un
 » ruban de noces. »

Comme ce compliment ne demandoit point de réponse , madame Ashwood n'y répondit pas grand'chose. Le sujet ne lui en étoit point agréable , & la tournure encore moins.

L'orateur s'étoit en outre presque couché , tout en lui parlant , sur la personne qui étoit à ses côtés , pour avancer ses lunettes plus près de la figure d'Emmeline.

Emmeline , très-honteuse , s'éloigna autant qu'elle put ; & M. Rochely , qui

étoit à côté d'elle , repoussant doucement la lunette avec sa main , dit froidement au damoiseau : « Puis-je vous demander , » monsieur , s'il est absolument nécessaire que vous comptiez tous les traits » de mademoiselle ? »

« Ah , ah ! c'est vous , l'ami Rochely ! » lui répondit-il familièrement ! Seriez-vous par hasard le Sigisbée de cette » dame , comme nous disons en Italie ? » sa beauté vous auroit-elle tiré des » trois pour cent , des magots de la » Chine , & des billets au porteur ? » Dites-moi , notre ancien ami , seroit-elle votre pupille ? »

« Ma pupille ! Non , monsieur ; pour-quoi cette question ? »

M. Elkerton , qui se croyoit fort supérieur à son antagoniste , en figure & en esprit , lui demanda si ce n'étoit pas plutôt sa nièce ? « Quoiqu'elle.... , dit-il , » si je ne me rappellois pas que vous » n'avez pas été marié , je suppose- » rois

» rois qu'elle est.... qu'elle est la fille
» d'un de vos fils. » Ce sarcasme fit à
Rochely tout l'effet que le malicieux
voyageur en desiroit. Il en rougit jus-
qu'aux yeux. Il cherchoit encore une
réponse , quand on vint annoncer le
carrosse. Emmeline , fort lasse de sa po-
sition , & impatiente d'être délivrée du
nouveau venu , se leva pour sortir de
la loge. Elkerton lui offrit la main
elle la refusa d'une manière marquée ,
& prenant celle de M. Rochely , elle
suivit madame Ashwood. Elkerton ,
résolu de ne point la perdre de vue ,
s'empara de la main de mademoiselle
Galton , qui , n'étant ni riche , ni jeune ,
ni jolie , descendoit seule , sans qu'il prît
à personne l'envie de lui servir d'écuyer.
Ils arrivèrent les derniers à la voiture
où madame Ashwood étoit déjà placée
avec mademoiselle Mowbray & M. Au-
bury , qu'on remenoit chez sa mère. Elle
habitoit le même village que madame

Ashwood. Toutes les places du carrosse étant remplies , il sembloit que M. Elkerton ne pouvoit pas prétendre y entrer ; mais on ne s'en défaisoit pas à si bon marché. Il dit à madame Ashwood qu'il vouloit aller souper chez elle , & s'élançant dans la voiture , il dit à son valet qui l'attendoit avec un flambeau , de faire suivre son vis-à-vis.

Rochely , dont le dessein avoit été de quitter les dames , après les avoir reconduites à leur voiture , blessé du succès qu'avoit eu l'impertinence d'Elkerton , résolut de le contrarier dans ses desseins.

Elkerton n'étoit plus un jeune homme , mais il avoit une dizaine d'années de moins que Rochely ; & outre le produit de son commerce , il avoit une fortune considérable , dont il n'étoit point économe. Sa maison étoit magnifiquement meublée ; ses équipages étoient brillans , & il ne ménageoit rien pour être bien mis.

Rochely se connoissoit peu en choses de goût & d'élégance , & il regardoit Elkerton comme un rival formidable malgré son absurdité & sa figure ridicule. Il fut fort effrayé de le voir accompagner Emmeline , & quoiqu'il n'eût point de projets bien décidés pour son compte , il ne pouvoit souffrir d'en voir tenter à un autre avec une apparence de succès.

Il monta dans sa voiture , & arriva chez madame Ashwood un instant après elle. Emmeline , encore plus mécontente d'Elkerton qui l'avoit fatiguée pendant tout le chemin de son insupportable admiration , avoit les larmes aux yeux.

Madame Ashwood, de très-mauvaise humeur , n'accordoit pas même à sa verbeuse éloquence l'attention qu'exige la simple politesse : dans cet humiliant abandon , il adressa la parole à mademoiselle Galton , & lui fit l'histoire de

ses voyages , dont il tiroit beaucoup de vanité.

Mademoiselle Galton , qui avoit passé toute sa vie dans un état de dépendance , s'étoit accoutumée , dans la position désagréable où ses malheurs l'avoient mise , aux qualités nécessaires à un auditeur complaisant , & elle approuvoit par des sourires les fadaïses qu'il débitoit ; elle paroissoit étonnée quand cela étoit nécessaire , & sembloit écouter avec plaisir ses succès au jeu & avec les femmes les plus distinguées qu'il avoit rencontrées à Spa.

L'arrivée de M. Rochely ne suspendit point sa relation ; il le salua de la tête sans se lever. Après avoir parcouru & examiné tout ce qu'il y a de curieux en Europe , il vouloit , disoit-il , se reposer paisiblement quelques années dans sa patrie , dont il préféreroit les femmes à celles de tous les autres pays , & il étoit résolu d'y choisir une femme

sans égard à la fortune , mais la plus belle qu'il pourroit trouver , & il s'occupoit à la chercher. En achevant ce discours , il regardoit Emmeline , qui , affectant de ne pas l'entendre , quoiqu'il eût parlé très-haut , causoit à voix basse avec M. Rochely.

Celui-ci s'étoit placé tout près d'elle ; il avoit la main sur le dos de son siège , & se penchoit en avant avec un mélange de crainte & d'espérance imprimé sur sa figure , qui lui donnoit l'air le plus grotesque qu'on puisse imaginer.

Madame Ashwood , qui faisoit une conversation particulière avec M. Aubury , demandoit sans cesse à souper ; & Elkerton , toujours content de lui-même , tenoit le dé dans la conversation générale ; il faisoit le détail de ses achats chez l'étranger , & la peine qu'il avoit eue pour les entrer en Angleterre ; il y mêloit les *bons mots* des marquis Français & des barons Allemands , avec

les remarques spirituelles d'un duc Anglois avec lequel il avoit fait le passage à son retour : mais quels que fussent ses tableaux , on y voyoit toujours sa propre figure. Il répéta son projet d'épouser une jolie Angloise. Il fit le détail de la maison qu'il avoit achetée dans la province de Kent , & de la bibliothèque dont il l'avoit ornée.

Rochely , qui épioit le moment de la vengeance , lui dit avec un ton grave & froid : « Un homme de votre goût » & de votre érudition ne peut pas se » passer d'une bibliothèque ; mais je » doute que vous en trouviez autant » dans les livres que vous avez achetés , » que dans ceux de monsieur votre » père. » Et il désigna le quartier , & jusqu'à la rue où étoit située sa boutique.

Ce sarcasme fit pâlir Elkerton de honte & de colère ; mais affectant un souris de mépris : « Vous autres ban-

» quiers, lui répondit-il, ne connoissez
» rien à nos maisons de commerce; & ,
» si riches que vous soyiez, vous serez
» toujours les *bourgeois les plus grossiers*.
» Pour moi, je ne fais pas pourquoi un
» homme, parce qu'il est dans le com-
» merce, se priveroit des plaisirs & des
» agrémens de la vie, quand il est en
» état de se les procurer; & on fait
» assez, vous savez vous-même, que je
» puis le faire. »

« Je fais, monsieur, répliqua Roche-
» ly, que votre père passoit pour riche
» quand il est mort, & que vous avez
» toujours fait depuis grande figure. »

« Quant à la figure, reprit l'autre,
» il est vrai que j'aime que tout soit
» autour de moi *comme il faut*; & ,
» quoique je ne tire pas cinquante pour
» cent de mon argent, comme font
» certains banquiers, je vous assure,
» monsieur, que ma dépense n'excède
» pas mes revenus. »

Madame Ashwood , qui craignoit qu'une querelle sérieuse ne fût la suite de cette conversation , tâcha de la faire cesser , & fit signe à M. Aubury , qui haïssoit également les deux champions , de ne plus les provoquer , comme il le faisoit malicieusement.

Les plaintes que mademoiselle Mowbray faisoit de la fatigue qu'elle avoit essuyée , déterminèrent M. Rochely à demander sa voiture qui étoit à la porte. Elkerton , dont le vis-à-vis étoit attelé de deux superbes chevaux Pice , dit au domestique d'avertir à l'auberge voisine qu'on les amenât ; car , dit-il , en se levant & se caressant dans sa marche , je ne souffre jamais que mes gens & mes chevaux attendent dans la rue.

Il se pencha sur le fauteuil d'Emmeline , & recommença ses complimens d'un ton douxereux. Mais elle se leva brusquement ; après avoir prié madame

Ashwood de l'excuser , elle souhaita le bon soir aux dames & à M. Rochely ; & faisant une légère inclination à M. Elkerton , qui apprêtoit un beau discours & une belle révérence , elle sortit précipitamment de la salle.

Rochely , dès qu'elle fut sortie , joignit son carrosse. Elkerton , dont les gens n'étoient pas pressés de quitter le cabaret , demanda la permission de les attendre.

Madame Ashwood , qui avoit été contrariée toute la journée , ne put cacher plus long-temps son humeur. Elle lui répondit séchement que sa maison étoit à son service ; mais qu'elle étoit si fatiguée , qu'elle étoit forcée de se retirer. Mademoiselle Galton , ajouta-t-elle , vous aurez la bonté de tenir compagnie à M. Elkerton jusqu'à ce que son carrosse arrive ; & elle leur souhaita le bon soir.

Dès qu'il fut seul avec mademoiselle Galton , il lui demanda , après avoir

amené la question le plus adroitement qu'il put , si elle pouvoit lui dire qui étoit Emmeline.

» En vérité, monsieur , répondit-elle ,
» c'est beaucoup plus que je ne fais. »
Elle s'appelle Mowbray , & elle appartient, je ne fais comment , à la famille du lord Montreville , mais de quelle nature est la parenté , ajouta-t-elle en ricanant, c'est ce que je ne prétends pas deviner.

Elle est parente de milord Montreville , s'écria Elkerton ; mais je le connois ; j'ai été lié intimement avec lui il y a trois ou quatre ans. Il étoit à Naples avec son fils , sa femme & ses deux filles , & nous ne faisons absolument qu'un ménage. Mais quelle parenté peut-il y avoir entre eux & mademoiselle Mowbray ? »

Puisque vous connoissez milord Montreville , & que vous êtes lié avec sa famille , vous pouvez mieux en juger

que moi ; elle est peut-être sa nièce ,
ou sa cousine , ou sa . . . Elle hésita &
sourit. Elkerton , dont le carrosse étoit
à la porte , & qui croyoit avoir trouvé
le fil qui devoit le conduire dans toutes
les informations qu'il desiroit faire ,
prit congé de mademoiselle Galton , en
la priant de dire à madame Ashwood
qu'il auroit l'honneur de la voir sous
peu de jours.



C H A P I T R E X.

DELAMÈRE ne resta que peu de semaines à Norfolk , après que son père & sa famille y furent arrivés. Il eut toujours l'air inquiet & mécontent ; il avoit perdu toute sa vivacité , & la société lui étoit devenue désagréable. Il passoit la plus grande partie de son temps dans les bois ou dans les champs , sous prétexte d'aller à la chasse , & son véritable motif étoit de s'absenter de la maison. Il ne rentroit jamais avant six ou sept heures du soir , mangeoit seul dans sa chambre , & affectoit d'être trop fatigué pour faire une partie , ou même paroître en compagnie.

Milady Otley & sa fille , une veuve qui avoit quelques possessions dans le voisinage , avec milord & milady Montreville & leur fille aînée , faisoient leur partie sans lui.

Ils avoient laissé Augusta Delamère , en revenant du nord de l'Angleterre , chez une parente du lord qui demouroit auprès de Scarborough , & chez laquelle elle devoit passer deux mois.

La compagnie fut bientôt augmentée du chevalier Richard Croft & son fils aîné. Le père étoit intime ami de milord Montreville , & il avoit coutume de venir toutes les automnes lui rendre visite.

Milord Montreville avoit fait la connoissance du chevalier Richard , pendant qu'il étoit étudiant du Temple. M. Croft étoit alors clerc chez un procureur de la cité , & quoiqu'il fût d'une classe fort inférieure à celle du lord Montreville , alors M. Frédéric Mowbray , il vint à bout de gagner son estime. Quand milord hérita de ses domaines , il lui en donna l'administration. Il se conduisit avec tant de zèle & d'intégrité , qu'il obtint la plus grande confiance de

son patron. Enfin son caractère souple & actif l'éleva à un rang plus distingué, & il se vit le compagnon de ceux dont il avoit long-temps dépendu.

Né en Ecosse, il vantoit beaucoup ses ayeux, quoique ses derniers ancêtres eussent été connus pauvres & obscurs : & quoiqu'il n'eût que peu de talens, & que l'éducation qu'on avoit pu lui donner dans une école publique de la ville où il étoit né ; avec le secours d'une intelligence médiocre constamment appliquée à la poursuite du même objet, & par le crédit & l'amitié de milord Montreville, il parvint, non pas à devenir très-opulent, mais à obtenir une place dans le parlement, beaucoup de réputation dans la partie publique, & le titre de Baronnet.

Il avoit plus de ruse que d'intelligence, moins de probité que d'industrie ; & quoique très-habile à parler d'honneur, de justice & d'intégrité, il s'en

tenoit à la théorie, & n'étoit jamais assez imprudent pour les pratiquer, quand il pouvoit ou s'élever, ou s'enrichir en les sacrifiant. Il jugeoit assez sainement du caractère de ceux avec qui il conversoit ; il se prêtoit à leurs idées, & guettoit leur foiblesse pour en tirer avantage.

Bas & rampant près de ses supérieurs, il étoit fier, vain & insolent avec ceux qui lui étoient subordonnés. Son cœur s'endurcissant par la prospérité, il s'étoit éloigné de tous ceux qui pouvoient lui rappeler ses commencemens obscurs ; il affectoit de vivre avec les grands, & ne pouvant atteindre à leur faste, il imitoit leurs manières.

Il avoit deux fils d'un mariage contracté dans le temps de sa médiocrité. Sa femme lui avoit donné peu de fortune ; elle étoit morte, heureusement pour elle ; car il est probable que si elle

eût vécu , il l'auroit séquestrée pour n'avoir pas à en rougir.

Ses fils reçurent le genre d'éducation qui paroïssoit le plus propre à leur obtenir des places dans l'administration publique , & il avoit eu long-temps l'espérance de marier l'ainé à une des filles de milord Montreville.

Delamère , plein de franchise & de pétulance , détestoit l'ame mesquine & intéressée du père. Il avoit montré tant de froideur aux fils , que le baronnet prévint qu'il seroit le plus grand obstacle à ses desseins. Ayant le plus grand intérêt à l'éloigner , il pressoit le lord de lui faire recommencer ses voyages sur le continent ; c'étoit , disoit-il , le meilleur moyen de lui faire oublier ce qu'il appelloit , en termes de politique , un caprice puéril & ridicule que milord devoit , à tout événement , faire cesser , pour en prévenir les effets dangereux.

M. Croft n'aimoit pas la chasse ; il

montoit à cheval avec mademoiselle Delamère & mademoiselle Orley , ou se promenoit avec leurs mères , tandis que Delamère , qui avoit également à cœur d'éviter mademoiselle Orley , qu'il ne vouloit point épouser , & Croft qu'il méprisoit , vivoit presque seul , malgré les instances de son père & les réprimandes de sa mère.

Milady Montreville , qui n'avoit jamais su se modérer , fatiguoit son fils de sarcasmes & de réflexions désobligeantes quand elle le rencontroit. Lady Orley ne daignoit pas parler à un jeune homme insensible au mérite de sa fille ; mais elle faisoit les occasions d'en médire quand il étoit absent ; elle se récrioit sur l'indocilité , la mauvaise conduite & la mauvaise éducation des jeunes gens de son siècle, Sa fille cachoit son ressentiment sous un petit air de dédain ; elle plaisantoit continuellement avec M. Croft , & tâchoit

de paroître insensible à la conduite de Delamère.

L'humeur de Delamère étoit violente & facile à enflammer ; lorsqu'il étoit forcé de paroître dans cette société , il y portoit l'air de l'impatience la plus dédaigneuse. Fatigué de tout ce qui l'environnoit , & tourmenté tous les jours de plus en plus par sa passion pour Emmeline , il résolut de s'en aller à Londres.

Pour éviter toute contestation avec milord ou milady Montreville , il ordonna , un soir , qu'on lui tint ses chevaux prêts le lendemain matin pour cinq heures , sous le prétexte de joindre sa meute à quelque distance du château. Il laissa sur sa table une lettre par laquelle il instruisoit milord de son départ pour Londres , où il resteroit une quinzaine. A son arrivée , au lieu de descendre à la maison de son père , il prit un logement dans Pall Mall.

Il parcouroit tous les soirs les spectacles dans l'espérance d'y rencontrer Emmeline ; son domestique étoit constamment occupé du même soin ; mais toutes leurs recherches furent inutiles. Le jour qu'Emmeline étoit à Druriglance, il l'avoit cherchée à Covent-Garden, & il auroit visité Druriglance, où il auroit trouvé celle qu'il desiroit si ardemment, sans la rencontre d'un jeune étranger dont il avoit reçu des honnêtetés à Turin, & qui le retint jusqu'à la fin du spectacle.

Elkerton étoit occupé du choix d'une femme, & mademoiselle Mowbray lui avoit paru seule mériter l'honneur de son choix. Une alliance avec la parente du lord Montreville parut si desirable à sa vanité, qu'il résolut, si Emmeline appartenoit réellement à cette famille illustre, de se jeter sur-le-champ à ses pieds, & de lui offrir ses chevaux Pice, sa maison de Kent, sa bibliothèque,

& toute sa fortune. Il étoit loin de croire qu'il y eût au monde une femme capable de refuser de si grands avantages.

Pour s'informer de ce qu'il vouloit savoir relativement à son projet de mariage, il crut ne pouvoir mieux s'adresser qu'à milord Montreville. Il prétendoit l'avoir connu à Naples, & leur liaison n'avoit pas été plus loin qu'à quelques cartes d'invitation aux assemblées générales de milady Montreville. Il étoit reçu dans cette ville comme tous les étrangers; on ne le connoissoit que comme un Anglois riche, & on s'amusoit de ses prétentions ridicules à des liaisons distinguées auxquelles il ne paroissoit pas avoir été accoutumé dans sa jeunesse. Mais Elkerton regardoit cette liaison comme plus que suffisante; & se revêtant de ce qu'il appelloit *un déshabillé le plus imposant*, il se fit conduire à la porte du lord. On lui dit qu'il

étoit absent , & qu'on ne favoit pas au juste quand il reviendrait ; que peut-être il n'arriveroit que pour l'ouverture du parlement.

Toute la famille est-elle absente ? demanda-t-il. Le portier répondit que M. Delamère étoit en ville. Et quand pourrai-je voir M. Delamère ? reprit Elkerton. Le portier lui dit qu'il ne logeoit pas à l'hôtel ; il lui donna l'adresse dans Pall Mall , & Elkerton s'y fit conduire sans perdre un moment.

On étoit au mois de Novembre , & il étoit à-peu-près quatre heures. Delamère venoit de rentrer , & il s'habilloit pour aller dîner avec quelques-uns de ses amis , quand Elkerton entra. Mille-fleurs , ébloui par la magnificence de l'équipage , & n'ayant point d'ordres contraires , l'introduisit dans l'appartement , où il s'amusoit à fredonner une ariette italienne , qu'il écorchoit impitoyablement. Delamère parut en pantoufles & en robe-de-chambre,

Surpris , à la vue de la grotesque figure qu'il appercevoit, au lieu d'un ami qu'il attendoit, il lui fit une profonde révérence. Elkerton la lui rendit encore plus bas. « Je suis flatté, monsieur, lui » dit-il , d'avoir été admis à l'honneur » de vous rendre mes *devoirs*. »

D'après la figure , la révérence & l'accent étranger dont Elkerton avoit contracté l'habitude en l'affectant, Delamère imagina que c'étoit un maître à danser , ou un charlatan que ses amis lui avoient envoyé par plaisanterie ; & comme il savoit s'en amuser , il lui fit une seconde révérence très-respectueuse, & lui répondit que l'honneur étoit absolument pour lui , & qu'il ne savoit pas comment il avoit pu le mériter.

« J'ai été heureux , monsieur. » assez heureux pour avoir le ... *bonheur*, » *l'honneur* de rencontrer à Naples mi- » lord & milady Montréville. »

Delamère, confirmé dans son opinion, lui répondit que cela étoit fort possible.

« Et, monsieur, continua Elkerton, je m'adresse à vous en l'absence de milord. »

« Monsieur, vous m'honorez infiniment. »

« Pour vous demander, monsieur, une question que vous ne regarderez pas, j'espère.... comme.... le mot ne lui venant pas sur-le-champ, il y suppléa par le nombre, que vous ne regarderez pas comme ridicule.... absurde.... inconséquente.... présumptueuse.... déplacée.... indifférente.... impertinente.... d'un homme de votre apparence. »

Delamère, imaginant que la suite du discours répondroit à l'exorde, avoit peine à s'empêcher de rire.

« Elle a rapport, monsieur, à une dame.... »

« Continuez , monsieur , de grace ;
» je prends un intérêt très-vif à tout ce qui
» a rapport aux dames. »

« Connoissez-vous , monsieur , une
» dame qu'on nomme *madame Aswhood*,
» & qui demeure à Clapham ? »

« Je n'ai pas cet honneur-là. »

« Il y a lieu de croire qu'on m'a mal
» informé. Je vous demande mille par-
» dons de mon importunité. J'avois ouï
» dire , qu'une jeune personne qui de-
» meure avec elle , étoit parente de
» milord Montreville. »

Un trait de flamme éclaira l'imagi-
nation de Delamère , & lui rendit l'es-
poir qu'il avoit perdu. « Quoi... qui ,
» monsieur ? Une jeune personne ?
» Quelle jeune personne ? . . . lui dit-il ,
le visage en feu & la voix tremblante.

« On la nomme mademoiselle Mow-
» bray , mal-à-propos , sans doute ; on
» la dit votre parente. »

Delamère

Delamère ne pouvoit plus respirer ; il croyoit que c'étoit un songe ; il n'osoit parler , de peur de s'éveiller.

Elkerton , poussé par les questions de Delamère , l'informa de tout ce qu'il savoit , comment , où , & combien de fois il avoit vu Emmeline , & de l'intention où il étoit de l'épouser. « Car ,
» monsieur , dit-il , quoique M. Rochely
» paroisse *fort avant dans vos bonnes*
» *grâces* , je pense , j'espère , je crois que
» sa fortune , qui , après tout , n'est pas
» fort supérieure à la mienne , ne fera
» pas pencher la balance en sa faveur ,
» sur-tout quand j'aurai l'approbation
» de milord Montreville ; & puisqu'elle
» a quelque affinité avec sa famille ,
» comme vous semblez me le confir-
» mer , il n'y aura pas de mal que je
» m'adresse à lui. »

Mille idées confuses passaient rapidement dans l'esprit de Delamère. Il étoit partagé entre la joie d'avoir retrou-

vé Emmeline , le chagrin de la savoir entourée d'adorateurs , & la crainte que , par la démarche qu'Elkerton vouloit faire , milord n'apprît que la retraite d'Emmeline n'étoit plus un secret pour son fils. A travers ces agitations , il ne put exprimer que son humeur contre Elkerton , dont les prétentions sur Emmeline effaçoient à ses yeux le service qu'il venoit de lui rendre.

« Monsieur , lui dit-il , d'un ton fier ,
» milord ne recevra point vos propo-
» sitions ; il n'a d'ailleurs aucun droit
» sur mademoiselle Mowbray. Il vient
» de quitter sa maison de Norfolk , &
» j'ignore s'il reviendra à Londres cet
» hiver. Il est allé chez différens amis ,
» & vous ne pourrez pas le voir de quel-
» ques mois. Je vous prie de m'excuser , si je vous quitte ; mais l'heure
» me presse , & je suis attendu pour
» dîner. » Il sonna pour demander la
voiture d'Elkerton , qu'il laissa seul & confus du mauvais succès qu'avoit eu

sa démarche. Il s'étoit persuadé qu'elle feroit admirer sa générosité, & que toute la famille de mademoiselle Mowbray se réjouiroit de sa bonne fortune, convaincu que, puisqu'elle vivoit chez madame Ashwood, elle n'avoit rien à elle, & qu'elle dépendoit absolument des bontés du lord.

Delamère, dont les impétueuses dispositions n'admettoient de délai dans aucune circonstance, écrivit une lettre d'excuses pour se dispenser du dîner qu'il devoit faire, & l'envoya par un domestique, tandis qu'un autre alloit lui chercher un fiacre; prenant à peine le temps de manger un morceau de ce qui se trouva prêt, il se fit conduire aussi vite qu'il fut possible à Clapham, où il demanda la maison de madame Ashwood. Comme on venoit d'ouvrir la grille pour quelqu'un qui sortoit, il entra sans sonner, & dit au domestique qu'il n'avoit besoin de parler qu'à

mademoiselle Mowbray. On lui répondit qu'elle étoit seule dans la salle basse ; on l'y conduisit & il entra.

Il ne la trouva point seule ; elle étoit assise à l'ouvrage devant une petite table éclairée de deux bougies ; & M. Rochely, assis auprès d'elle, une main comme à l'ordinaire sur le dos de son siège, la contemploit avec des yeux enflammés d'amour.

Lorsque Delamère entra , Emmeline ne leva pas les yeux, croyant que c'étoit un domestique qui apportoit le thé ; & il étoit tout près d'elle quand elle l'aperçut. L'ouvrage lui tomba des mains ; elle devint pâle & tremblante ; elle n'étoit pas en état de se lever ; elle dit , en frappant ses deux mains l'une sur l'autre : « O ciel ... monsieur » Delamère ! »

« Oui , Emmeline , c'est Delamère !
» Qu'y trouvez-vous d'extraordinaire ?
» On m'avoit dit que vous étiez seule ,

» & je vous supplie de m'accorder quel-
» ques minutes d'entretien particu-
» lier. »

Emmeline ne savoit que répondre ; elle lui voyoit jeter des regards de colère & de dédain sur le pauvre Rochely, qui , alarmé à la vue d'un étranger qui paroïssoit être dans la familiarité de mademoiselle Mowbray , & qui avoit sur lui l'avantage de la jeunesse & de la figure , se retira lentement auprès de la cheminée , d'où il examinoit d'un air mécontent Delamère , qui dit encore à Emmeline :

« Si vous n'avez aucune affaire pressée
» à traiter avec monsieur , faites-moi
» le plaisir de passer dans une chambre
» où je puisse vous communiquer une
» affaire de la dernière conséquence. »

« Asseyez-vous , lui dit Emmeline ,
» un peu remise de sa surprise , je vous
» suivrai dans un moment ; dites-moi

» d'abord comment se porte votre sœur
» Augusta ? »

« Je n'en fais rien , elle est en York-
» shire. »

« Et milord Montreville ? »

« Bien , à ce que je crois. Mais à quoi
» bon tout cela ? Ne puis-je vous parler
» qu'en présence d'un tiers ? »

L'avis n'étoit point équivoque ; cependant Rochely ne bougea pas , & Delamère résolut de le forcer à sortir.

Emmeline , ne pouvant mieux faire , se dispoſoit à le contenter , quand madame Ashwood vint à propos la tirer d'embarras , & fit apporter le thé.

Madame Ashwood fut surprise de voir un étranger dont l'apparence annonçoit un homme d'un rang au-dessus de ceux qui venoient ordinairement chez elle ; Emmeline lui présenta Delamère ; il l'auroit volontiers dispensé de cette cérémonie ; il lui fit cependant la révérence d'assez mauvaise grace ,

& après avoir marmoté quelque chose sur la liberté qu'il avoit prise de venir voir sa parente, il s'assit auprès d'Emmeline, & lui dit à l'oreille qu'il vouloit absolument lui parler seul avant de la quitter.

Emmeline, chargée du soin de la table à thé quand mademoiselle Galton n'étoit pas chez madame Ashwood, s'excusa sous le prétexte de faire le thé. Tandis qu'on le prenoit, madame Ashwood essaya plusieurs fois de lier une conversation générale; mais elle ne put tirer que quelques paroles isolées du seul M. Rochely; les autres gardèrent le plus profond silence.

Delamère, uniquement occupé du plaisir d'avoir retrouvé Emmeline, & de l'envie de lui parler tête-à-tête, trouvoit toute autre chose indigne de son attention. Il lui jettoit des regards si expressifs, que Rochely, qui l'examinait avec inquiétude, lui trouva une

émotion fort au-dessus de celle qu'auroit dû produire la parenté. Il avoit déjà deviné qui Emmeline étoit, par une attention continuelle à chaque mot qui avoit rapport à elle ; il avoit même entendu dire à madame Ashwood quelque chose de l'amour que Delamère avoit pour elle , & ce qu'il voyoit acheva de le mettre au fait.

Rochely voyoit en Delamère un rival si redoutable , qu'il sembla d'abord abandonner tout espoir : il n'avoit pas réfléchi jusques-là à l'imprudence qu'il avoit faite en se livrant à son âge au sentiment de l'amour avec tant d'indiscrétion. Il fut effrayé de ce que cette découverte lui faisoit souffrir ; il restoit immobile & déconcerté dans le plus morne silence.

Madame Ashwood étoit accoutumée qu'on s'occupât d'elle , & qu'on lui fît des complimens ; elle ne fut point contente de Delamère , & jamais com-

pagnie ne lui avoit paru si ennuyeuse , lorsqu'elle fut heureusement ranimée par l'arrivée de mademoiselle Galton , de M. Aubury & de plusieurs autres.

A peine furent-ils placés , qu'on entendit sonner fortement , & un moment après on annonça M. Elkerton. Il entra dans la salle moitié dansant ; il salua Madame Ashwood & Emmeline ; & sans faire attention au reste de la compagnie , il prit un siège.

Il avoit la vue basse , & affectoit de l'avoir encore plus mauvaise qu'elle n'étoit réellement. Delamère , s'étant assis en arrière du cercle , étoit presque derrière Emmeline , & un bon marchand de la cité , qui étoit entré avec Aubury , s'étant placé près de la table , on n'apercevoit point Delamère.

Elkerton parla d'abord de sa fatigue :
« J'ai parcouru , dit-il , toute la ville
» aujourd'hui. Le matin j'avois rendez-
» vous pour une assemblée relative aux

» affaires de ma terre de Kent, & ensuite
» avec une tenancière dont mon inten-
» dant avoit à se plaindre. De là, je suis
» allé chez mon ancien ami Delamère,
» le fils du lord Montreville, qui est logé
» à Pall Mall. Nous avons passé ensemble
» une heure très-agréablement, à parler
» de nos vieilles aventures de Turin. C'est
» en vérité un aimable jeune homme;
» nous avons renouvelé connoissance,
» & il m'a fait promettre d'aller avec
» lui voir son père à sa terre de Nor-
» folk. »

Emmeline fut si surprise, que le service de la table en fut suspendu, & madame Ashwood ne fut pas moins étonnée. Mais Delamère, qui s'étoit d'abord un peu offensé de la licence qu'avoit prise Elkerton, fut si frappé de son ridicule, qu'il partit d'un bruyant éclat de rire.

Tous les yeux se tournèrent sur lui, & Elkerton prit avec indignation sa

lorgnette pour examiner quel étoit celui qui avoit ainsi violé les règles de la bienséance. On laisse à penser quels furent son étonnement & son embarras, quand il apperçut ce Delamère dont il venoit de parler avec tant de familiarité, qui se levoit & s'avançoit à lui. Après lui avoir fait une profonde révérence :
« Monsieur, lui dit-il, je ne puis suffisamment vous remercier de la bonne
» opinion que vous voulez bien avoir de
» moi, & de la visite dont vous vous
» proposez de m'honorer à Andly-hall.
» Vous êtes, en vérité, trop obligeant ;
» & je ne sais comment vous en marquer ma reconnoissance. »

Le ton ironique de Delamère, & l'air embarrassé du pauvre Elkerton, mirent au fait toute la compagnie ; & les éclats de rire furent généraux.

Elkerton, qui ne se déconcertoit pas aisément, ne put y tenir. Après avoir fait une sorte d'excuse à Delamère, il

tâcha inutilement de reprendre contenance ; quelques minutes après , il prétexta un engagement , & disparut sans que personne essayât de le retenir.

Rochely , qui détestoit Elkerton , étoit triomphant ; il le représenta comme un sot & un insolent qui dissipoit sa fortune.

Le vieux bourgeois de la cité ne manqua pas cette occasion de déclamer contre ces apostats de la frugalité paternelle : « Monsieur , dit-il à Rochely ,
« Nous savons tous que vous êtes un
» homme sage , & que l'argent est sur vous
» aussi sûrement qu'à la banque. Vous
» faites honneur à la cité , monsieur ;
» mais pour cet Elkerton , c'est autre
» chose. Je ne conçois pas à quoi pensent
» certaines gens qui vont toujours leur
» train. A ma connoissance , son père
» est mort bien moins riche qu'on ne
» croit. Je me souviens , monsieur , du

» tems où il nettoyoit & balayoit la
» boutique du vieux Jonatham. Je ne
» crains pas de le dire ; car tout le
» monde le fait. Mais vous avez sûre-
» ment connu Jonatham ; il n'est mort
» qu'en 41 ou 42. Vous vous en sou-
» venez , n'est-ce pas ?

Rochely n'aimoit pas qu'on parlât d'âge ; mais ne doutant pas que s'il contrarioit le vieux marchand , il ne mît en avant des détails qui serviroient de preuves à son dire , il répondit qu'il croyoit en avoir entendu parler dans son enfance ; mais il n'y gagna rien. M. Rugly se trouvoit dans son fort ; & au grand déplaisir du pauvre Rochely , il raconta sous quel maire Jonatham avoit été Schérif , & quand il avoit été maire ; qui avoit épousé sa fille , & & comment il avoit augmenté sa fortune , & ses économies dans ses commencemens ; enfin , comment une de ses filles avoit épousé un lord malgré le bon-

homme, & avoit plus dépensé en une nuit que son père ne gagnoit en un an.

Delamère, qui donnoit au diable Jonathan & son historien, perdit enfin patience, & dit à Emmeline à demi-voix : « Je ne puis plus y tenir ; laissez là » ces vieux fous, & souffrez que je vous » parle pendant deux minutes. »

Emmeline craignoit, en le refusant, de s'exposer à quelque extravagance ; mais comme elle ne vouloit pas avoir l'air de quitter brusquement la compagnie, elle pria madame Ashwood de permettre qu'elle fît porter des lumières dans la salle basse, parce que M. Delamère avoit à lui parler en particulier.

Elle descendit, & Delamère la suivit, après avoir salué madame Ashwood. Quoique fort avide d'avoir chez elle un homme de cette importance, elle étoit trop mécontente du peu d'attention qu'il avoit semblé faire à elle, pour être tentée de le prier à souper.

Dès que Delamère & Emmeline furent seuls , il recommença ses instances pour la déterminer à un mariage secret. Il prétexta qu'il ne vouloit , ni ne pouvoit vivre sans elle , & que son refus le réduiroit au désespoir.

Emmeline étoit chancelante , & craignoit de se laisser vaincre. La supériorité de Delamère sur les personnes qu'elle venoit de quitter , plaidoit en faveur du premier. Un amour si constant chez un homme qui pouvoit choisir une femme dans les familles de l'Angleterre , étoit bien séduisant ; & l'avantage qu'elle trouvoit , en consentant à cette union , de sortir de la situation précaire où elle se trouvoit , auroit été suffisant pour déterminer Emmeline , si elle eût été sensible aux vues de fortune ou d'ambition.

Mais de tels motifs n'avoient aucun pouvoir sur Emmeline , & la sensibilité

de son cœur étoit seule capable de lui faire oublier sa résolution.

Delamère malheureux , Delamère traînant tristement sa vie dans l'angoisse continuelle d'un amour sans espoir , étoit l'argument dont Emmeline savoit moins se défendre , & elle auroit peu résisté , si elle n'avoit pas cru son honneur engagé à tenir la parole qu'elle avoit donnée au lord Montreville , de se refuser son fils ; & encore plus , à ne point troubler la paix de sa chère Augusta & de la famille à laquelle elle appartenoit.

Soutenue par ces réflexions , elle refusa , mais avec douceur , d'écouter les propositions de Delamère. Le son de sa voix étoit mêlé d'une expression de tendresse qu'elle n'avoit point encore laissé paroître. Elle lui reprocha cependant d'avoir quitté son père sans son consentement ; elle le conjura de l'aller rejoindre , & de tâcher de l'oublier.

« Plutôt la mort , répondit-il , avec
» vivacité : Non , Emmeline ! Si vous
» me réduisez au désespoir , vous serez
» la seule coupable quand mes aveu-
» gles parens pleureront dans l'inutilité
» de leur repentir , sur la tombe de
» leur fils unique , & qu'ils auront vu
» périr le dernier rejeton de leur famille
» à la fleur de son âge. Vous pouvez
» me sauver ; vous me refusez. . . .
» Adieu ! puisse le remords ne pas em-
» poisonner le reste de votre vie ! puis-
» siez-vous vous consoler en épousant
» un de ceux qui vous offrent le bon-
» heur que la fortune peut donner !
» Adieu , fille aimable & inhumaine !
» Soyez heureuse , si vous pouvez l'être ,
» après avoir sacrifié à un faux point
» d'honneur le repos & la vie de celui
» qui ne vivoit que pour vous adorer. »
Il sortit précipitamment de la chambre ;
mais Emmeline , effrayée du tableau
qu'il avoit fait de son désespoir , & de

l'empreinte qu'elle en voyoit sur son visage, le retint par le bras.

« Arrêtez, M. Delamère, lui dit-elle, » arrêtez un moment ! »

« Et pourquoi, répondit-il, puisque vous me refusez ? » Il rentra dans la chambre, & Emmeline, qui se le représentoit victime de son amour, ne put retenir plus long-temps ses larmes.

Delamère se jeta à ses pieds, & embrassa ses genoux.

« O Emmeline ! s'écria-t-il, en » versant aussi des larmes, ou consentez » à être à moi, ou laissez-moi m'éloigner pour toujours ! »

« Que faut-il donc que je fasse ?... » Qu'exigez-vous de moi ? »

« De partir avec moi pour l'Ecosse » demain, ce soir, tout à l'heure. »

« Oh ! non, non ! Milord ne compte-t-il pas sur ma parole ? Puis-je sans » déshonneur trahir sa confiance ? »

« Votre parole n'est fondée d'une
» part que sur la tyrannie , & de l'autre
» sur la foiblesse. Il n'avoit point de
» droit de l'exiger , & vous ne pouviez
» pas la lui donner ; mais envoyez
» encore lui dire que je suis venu vous
» voir ; pressez-le de nous séparer. Vous
» le pouvez , Emmeline ; mais soyez
» sûre que Milord Montreville n'aura
» plus de fils. Il abandonnera l'Angle-
» terre & l'Europe pour toujours , &
» mon père n'entendra plus jamais par-
» ler de son malheureux fils. »

« Serez-vous content , si je vous pro-
» mets de ne point écrire à milord , de
» ne point lui faire écrire , & de vous
» revoir ? »

« Quand ? »

« Demain , quand vous voudrez ? »

Delamère saisissant ce foible rayon d'espoir , promet de devenir plus tranquille , si elle lui permettoit de venir

la voir quand il voudroit. Il lui fit promettre qu'elle n'écriroit point à son père , qu'elle ne lui feroit point écrire ; qu'elle ne quitteroit point madame Ashwood fans lui faire savoir quand elle partiroit , & où elle alloit ; & que dans le cas où milord apprendroit qu'il avoit découvert sa retraite , elle ne prendroit aucun engagement pour se cacher de lui.

Quand il eut sa parole , sur laquelle il se reposoit , & qu'il eut obtenu son consentement pour venir la voir le lendemain , il consentit à se retirer. Il la quitta avec moins d'inquiétude qu'à l'ordinaire , emportant avec lui le délicieux espoir d'avoir enfin touché son cœur. Sûr de la voir le lendemain , il retourna chez lui plus satisfait qu'il ne l'avoit été depuis long-temps. Emmeline avoit beaucoup pleuré ; elle étoit peu en état de reparoître en compagnie ; mais elle imagina qu'on trouveroit encore plus

extraordinaire qu'elle n'y retournât pas. Elle fêcha ses yeux , prit quelques instans pour calmer ses esprits , & rentra dans la chambre où l'on étoit occupé d'une partie.

Rochely , qui jouoit au whist avec madame Ashwood , M. Rugly & M. Aubury , regardoit avec inquiétude les yeux d'Emmeline ; & perdant bientôt toute attention à ce qu'il faisoit , oubliant son jeu , & jettant toujours ce qu'il ne falloit pas , il perdit le rubber.

Le vieux marchand , qui parioit trois écus , & qui naturellement étoit fort mauvais joueur , tomba sans pitié sur Rochely , & lui dit tant de choses désobligeantes , que l'autre ne put s'empêcher de lui répondre sur le même ton ; ce ne fut pas sans peine que madame Ashwood empêcha le fougueux Rugly de dire les injures les plus grossières à l'amoureux banquier. Rochely

se leva , pria mademoiselle Galton de prendre ses cartes , & demanda sa voiture.

Emmeline étoit assise auprès du feu , & elle avoit son mouchoir à la main encore humide de ses larmes.

Rochely , avec une familiarité dont Emmeline avoit souffert qu'il prît l'habitude , elle la regardoit sans conséquence de la part d'un homme qui auroit pu être son père , lui prit la main & le mouchoir qu'elle tenoit.

« Mademoiselle Mowbray , lui dit-il ,
» M. Delamère est donc votre proche
» parent ? »

« Oui , Monsieur. »

« Je crains qu'il ne vous ait apporté
» quelques mauvaises nouvelles de votre
» famille. »

« Non , monsieur , » répondit Emmeline en soupirant.

« Point de nouvelles de mort, j'es-
» père ? »

« Non , monsieur.

« Pourquoi donc ces larmes ? »

Emmeline retira sa main.

« Quel vilain homme, de vous faire
» pleurer ! que vous a-t-il donc dit ? »

« Rien , monsieur. »

« Ah ! mademoiselle, un jeune homme
» comme lui est un dangereux tuteur !
» Où demeure son père ? »

Mademoiselle Mowbray ne réfléchis-
sant pas au motif de cette question,
& fort aise de n'avoir à répondre qu'à
une question si indifférente, lui dit qu'il
demeuroit à Andly-hall, dans la pro-
vince de Norfolk, & à Londres, dans
la place de Berkley.

Emmeline répondit à quelques autres
questions indifférentes qu'il lui fit,
jusqu'au moment où on lui annonça
sa voiture.

« Je n'aime point du tout votre M.
» Delamère, dit madame Ashwood à
» Emmeline, aussi-tôt que la partie fut
» finie ; je n'ai jamais vu de ma vie un
» jeune homme plus hautain & plus
» déplaisant. »

Emmeline sourit, & dit qu'elle étoit
fâchée qu'il n'eût pas eu le bonheur de
lui plaire.

« Oh ! ni à moi non plus , dit made-
» moiselle Galton ; quelle fierté ! . . .
» Je n'ai cependant pas été fâchée qu'il
» ait mortifié ce polisson d'Elkerton. »

Emmeline, qui vit les deux amies dis-
posées à exercer leur causticité aux dépens
de la compagnie qui venoit de sortir,
se plaignit d'être fatiguée. Elle deman-
da un verre d'eau & de vin , & se retira
dans sa chambre , laissant à ces dames ,
qui avoient invité à souper M. Aubury
& ses amis , tout le plaisir d'écouter la
suite de l'histoire de Jonatham Huggins ,

& les petits traits satiriques de mademoiselle Galton, qui avoit un moyen sûr de se rendre agréable, en déchirant, quand l'occasion s'en présentoit, toutes les personnes qui fréquentoient la maison.



C H A P I T R E X I.

QUAND Rochely fut arrivé chez lui , il examina son cœur avec la même exactitude qu'il auroit mise à visiter le livre de comparaison d'un de ses correspondans. Il fut obligé de s'avouer qu'il étoit éperdument amoureux ; mais l'avarice lui crioit que mademoiselle Mowbray n'avoit point de fortune.

Il avoit senti , par ce qu'il avoit éprouvé dans la journée , qu'il ne pourroit , sans la plus vive douleur , la voir mariée à un autre ; mais l'avarice revenoit encore lui demander comment il pourroit se déterminer à épouser une fille qui n'avoit pas un sou ?

L'amour lui représentoit que sa modestie , sa simplicité & sa discrétion serviroient mieux sa passion favorite , l'avarice , que la dot d'une femme qui

lui dépenferoit beaucoup plus qu'elle n'auroit apporté.

L'avarice objectoit qu'on ne pouvoit guère compter sur les vertus d'une fille de dix-huit ans.

Après une longue diffuffion , l'amour fut vainqueur ; il chaffa l'agent parcimonieux de Plutus , qui régnoit defpottiquement depuis bien des années dans l'ame de Rochely. Il réfolut d'écrire à milord Montreville , de lui donner l'état de fon bien , & de lui propofer d'époufer mademoifelle Mowbray.

Il écrivit donc la lettre fuivante avec bien de la peine ; car il avoit l'habitude de faire avec poids , mefure & lenteur tout ce qu'il entreprenoit.

« M I L O R D ,

» La préfente a le mérite de vous
» informer que j'ai vu mademoifelle
» Mowbray , & qu'elle me plaît affez

» pour que je me décide à l'épouser , si
» milord n'a pas sur elle d'autre vue.
» Quant à la fortune , je vous envoie
» le détail exact de la mienne.

» J'ai soixante mille livres sterlings
» sur les emprunts , & dix-huit dans les
» 3 pour 100 ; vingt dans la banque ,
» & douze dans les de la mer
» du sud.

» J'ai à-peu-près quarante mille livres
» sterlings d'hypothèques sur des terres ,
» toutes solides , comme je vous le ferai
» voir quand vous jugerez à propos ;
» & à-peu-près cinq en maisons. Après
» le décès de ma mère , j'aurai un
» domaine dans le comté de
» qui en vaut dix. Mes affaires me
» valent près de trois mille livres tous
» les ans , & mon revenu total est envi-
» ron de dix mille livres sterlings.

» Je suis connu , milord , & vous
» pouvez vous informer de moi. Si nous
» convenons , je ne fixerai point les

» avantages de mademoiselle Mowbray
» en raison de ce que milord lui don-
» nera ; car je suppose que milord lui
» donnera quelque chose, mais en raison
» de ce que ma veuve doit avoir , s'il
» arrive que mademoiselle Mowbray
» me survive. »

« J'ai lieu de croire que mademoiselle
» Mowbray n'est point éloignée de la
» proposition que je prends la liberté de
» faire à milord , & j'attends une ré-
» ponse par le premier courier.

» Je suis , MILORD ,

» Votre très-humble serviteur ,

» HUMPHREY ROCHELY.

» Rue des Lombards , Nov. 20... f. 17.... »

C'étoit aller rondement au but. La
lettre arriva sans retard à Andley Hall ,
& Milord la reçut avec autant de sa-
tisfaction que de surprise. Ce qu'il

donnoit à penser de l'approbation de mademoiselle Mowbray , fit croire à milord Montreville, que Delamère ne l'avoit pas encore découvert ; & comme il vouloit répondre de là manière la plus satisfaisante à la proposition d'un homme qui étoit riche de plus de cent mille livres sterlings , il consulta le chevalier Richard Croft , qui connoissoit Rochely , chez lequel il avoit de l'argent. Il fut décidé que le lord se rendroit à Londres , non-seulement pour conclure avec le riche banquier , mais pour éloigner Delamère, tandis qu'on traiteroit de ce mariage , qu'autrement il seroit impossible de lui cacher. L'avis du chevalier étoit toujours d'envoyer Delamère sur le continent , & il consentit à accompagner le lord pour l'aider dans cette difficile entreprise.

Milord répondit sur le champ à la lettre de Rochely , en ces termes :

« M O N S I E U R ,

» J'ai reçu par le courier d'aujourd'hui , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; si mademoiselle Mowbray est aussi sensible qu'elle doit l'être à la préférence flatteuse que vous lui accordez , je regarderai comme un des plus heureux événemens de ma vie , celui qui liera son sort à un homme de votre considération.

» Pour hâter une conclusion si désirable , je me rendrai sous peu de jours à Londres , & j'aurai le plaisir de vous voir chez vous.

» J'ai l'honneur d'être , avec la plus parfaite estime ,

» M O N S I E U R ,

» Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

» M O N T R E V I L L E .

« Andley Hall , Nov. 23. »

L'orgueilleux Pair d'Angleterre, qui descendoit d'une des plus anciennes familles du royaume, s'abaissoit à flatter l'opulence & à rechercher l'affiance d'un richard obscur. Il ne répugnoit point à des avances dont il devoit tirer le double avantage de marier richement sa nièce & de mettre entre elle & son fils une barrière insurmontable.

Tandis que cette correspondance, si destructive des espérances de Delamère, avoit lieu entre son père & Rochely, il étoit à tout instant chez Emmeline, où il s'enivroit d'amour, & oublioit le reste de l'univers.

Il avoit senti la nécessité de se rendre agréable à madame Ashwood, & il avoit aisément réussi par quelques attentions & des petites dissertations savantes sur les graces, le goût & l'élégance. Elle avoit abjuré les préventions qu'elle avoit prises à sa première visite, & elle étoit

enthousiasmée de son esprit, & de la délicatesse de ses sentimens.

La mort subite de son père l'avoit forcée de s'absenter depuis quelques jours. Emmeline, prévoyant que Delamère lui tiendrait fidelle compagnie, envoya chercher mademoiselle Galton dès que madame Ashwood fut partie.

Malgré ses représentations, il étoit continuellement chez elle depuis le moment du déjeuner jusqu'au soir.

Emmeline avoit appris à jouer de la harpe sans autre instruction que celle des leçons qu'elle voyoit prendre à madame Ashwood sur cet instrument; elle avoit une jolie voix & chantoit avec goût. Peu de jours avant le retour de madame Ashwood, elle étoit un soir sur les huit heures avec Delamère; comme de coutume, elle prit la harpe, & elle s'accompagna en chantant un petit air qu'elle aimoit beaucoup; elle y mit tant d'expression, que Delamère penché

sur elle & absorbé dans ses amoureuses pensées, la contemploit avec admiration. Ce fut dans ce moment qu'un domestique vint avertir qu'un lord dont il oublioit le nom, demandoit mademoiselle Mowbray.

Si la présence de milord Montreville avoit alarmé Emmeline à Swanser, dans un tems où elle avoit obéi docilement à tout ce qu'il desiroit, elle devoit la craindre davantage quand elle se sentoit coupable d'avoir encouragé Delamère, & qu'on pouvoit lui supposer des motifs dont elle auroit eu à rougir.

Quoique le domestique eût oublié le nom, elle ne douta pas que ce ne fût milord Montreville. Il avoit suivi le domestique, & il entra sans qu'elle eût le tems de se disposer à le recevoir.

Delamère, immobile derrière le siège d'Emmeline, fut le premier objet qui le frappa. Il étoit venu persuadé que son fils n'avoit point encore découvert ma-

demoiselle Mowbray , & la surprise & la colère étoient empreintes sur ses traits & dans son attitude.

« Mademoiselle Mowbray , dit-il ,
 » en allant à elle , est-ce ainsi que vous
 » me tenez parole ? & vous , monsieur
 » Delamère, persistez-vous encore dans
 » ce ridicule , dans cet indigne attachement ? »

« Je vous ait quitté , milord , sans
 » vous déguiser mes motifs ; je suis venu
 » chercher mademoiselle Mowbray , &
 » un très-heureux hasard me l'a fait
 » découvrir. Je n'ai jamais dissimulé ,
 » je ne dissimulerai jamais mes intentions pour elle. Si elle n'est pas encore
 » irrévocablement à moi , sa scrupuleuse obéissance à une promesse
 » qu'elle n'auroit pas dû vous faire ,
 » que vous n'auriez pas dû lui arracher , en est la seule cause. »

Emmeline , malgré sa douceur , avoit la fierté que l'innocence & la vertu

manquent rarement de donner. Les sacrifices qu'elle avoit faits lui donnoient droit au respect de milord ; elle fut blessée par ces expressions de colère & de mépris ; elle fut piquée de se voir condamner sans avoir été entendue , malgré la confiance qu'elle croyoit mériter.

L'injustice du Lord lui rendit le courage que le premier moment de la surprise lui avoit ôté. Elle lui dit avec douceur , mais avec plus de fermeté qu'elle ne lui avoit parlé jusqu'alors :
« Milord , je n'ai encore manqué en
» aucune manière à la parole que je
» vous avois donnée ; mais dès que vous
» n'y aurez plus de confiance , je m'en
» croirai dégagée. »

Delamère, encouragé par cette réponse si favorable à ses espérances , peignit si vivement à son père son invincible attachement pour Emmeline , & sa ferme résolution de n'en jamais épouser d'au-

tres , que le lord fut ébranlé , & que peut-être il auroit cédé , si les violentes clameurs de sa femme , & les avis insidieux de l'ambitieux Croft , ne s'étoient pas présentés à son imagination. Il prit assez sur lui-même pour ne plus irriter son fils par des réflexions injurieuses sur la conduite d'Emmeline , & il l'écouta avec la patience & la dissimulation d'un homme de cour. Il lui répondit même avec douceur ; il fit des excuses à Emmeline des expressions qui avoient pu l'offenser , & il prit un extérieur de tranquillité qui donna les plus grandes espérances à Delamère. Il imagina que son père , fatigué des obstacles qu'il avoit mis inutilement à ses desirs , & convaincu du mérite d'Emmeline , consentiroit à son mariage. Aveuglé par des idées si séduisantes , il en crut trouver la confirmation dans tout ce que dit son père pendant le reste de sa visite. La dissimulation d'une part , & la confiance

crédule de l'autre , les réunirent un instant , & ils sortirent d'assez bonne humeur pour s'en retourner ensemble.

Le lord Montreville avoit résolu de revenir le lendemain chez Emmeline relativement aux propositions de Rochely , & il réfléchissoit en chemin aux moyens d'empêcher que Delamère ne vînt interrompre la conférence qu'il vouloit avoir sur un sujet qui lui tenoit si fort à cœur.

Il trouva le chevalier Croft qui l'attendoit , & il le retint à souper. Dès qu'il fut fini, Delamère voulut retourner à Pall Mall ; le lord ne s'y opposa point , parce qu'il desiroit être seul avec le chevalier Richard ; mais il le pria de reprendre le lendemain son logement dans la place de Berkley , & il y donna une espèce de consentement.

Milord rendit au chevalier ce qui venoit de se passer ; il lui fit part de l'inquiétude qu'il avoit de voir que son fils

étoit plus attaché que jamais à Emmeline, & qu'elle ne paroïssoit plus aussi disposée à se sacrifier aux vœux de sa famille.

Le chevalier Richard, qui n'avoit jamais connu les douces émotions de la tendresse paternelle, détourna le lord de toute indulgence pour la passion indiscrete de son fils; & également incapable des sentimens de générosité que tout homme d'honneur a pour une fille jeune, malheureuse & sans appui, il endurcit son cœur pour sa nièce, en lui conseillant de ne lui laisser pour alternative, que celle d'épouser sur le champ Rochely, ou d'être absolument abandonnée & privée de toute espèce de secours. Il étoit persuadé qu'elle préféreroit l'opulence que lui offroit Rochely, à la misère que lui présentait l'abandon.

La grande difficulté paroïssoit être que Delamère ne la tirât des mains de sa famille en l'enlevant. Il étoit à craindre

qu'elle n'y consentît si on la traitoit durement , puisqu'on ne pouvoit pas raisonnablement douter qu'elle ne préférât Delamère à Rochely.

Le lord craignoit encore que son fils, qui passoit la journée entière chez madame Ashwood , n'y fût le lendemain avant lui , & ne lui ôtât toute possibilité de parler à Emmeline.

Le génie fourbe & adroit de Fitz Edward lui auroit été d'une grande ressource pour occuper Delamère, mais il étoit absent , & on ne pouvoit se servir des fils du chevalier Croft , pour lesquels il avoit une antipathie qu'il ne prenoit pas la peine de cacher.

Pour se tirer de cet embarras , le chevalier offrit d'aller lui-même chez Emmeline , tandis que le lord chercheroit quelques prétextes pour retenir son fils.

Milord Montreville agréa volontiers

cet arrangement. Son cœur, quoiqu'endurci par une longue prospérité & par l'habitude de vivre avec les grands, n'étoit pas encore tout-à-fait fermé aux sentimens de la nature.

Il n'avoit pas entièrement oublié son frère ; il n'étoit que d'un an plus âgé que lui , ils s'étoient tendrement aimés depuis leur enfance. La ressemblance frappante qu'Emmeline lui présentait , avoit autant de droit sur son cœur que son mérite & son infortune en avoient sur sa justice & sur sa générosité ; & l'amour qu'il avoit pour son fils plaidoit souvent avec force , contre les mesures rigoureuses qu'il avoit adoptées.

Tout respectables qu'étoient ces sentimens , il en étoit honteux & n'osoit les avouer. Il craignoit le caractère orgueilleux & altier de Mylady , & il se laissoit séduire par les perspectives d'honneur & d'opulence que le chevalier offroit sans cesse à son imagina-

tion , & qu'il pouvoit aisément réaliser.

La famille de Mowbray avoit été fertile en hommes de mérite; son frère avoit eu de grands talens , quoiqu'il les eût rendu inutiles par une conduite dissipée qui avoit abrégé sa vie.

Les talens du lord Montreville étoient plus solides & moins brillans. Au milieu de sa vie , ayant une grande réputation & des protections puissantes , il se voyoit prier pour accepter un poste éminent dans l'administration , avec la promesse d'un marquisat éteint qui avoit long-tems appartenu à sa famille , & qu'il étoit fort ambitieux de faire revivre.

La fortune de son fils , toute considérable qu'elle devoit être , ne lui paroissoit pas suffisante pour soutenir l'éclat de cette illustration , & il se proposoit d'y suppléer en lui faisant épouser mademoiselle Otley , ou quelqu'autre qui eût autant de fortune.

Telles étoient les considérations qui l'emportèrent sur sa tendresse pour sa nièce, & qui le confirmèrent dans la résolution de lui ôter Delamère à quelque prix que ce fût.



C H A P I T R E X I I .

LE chevalier se présenta chez madame Ashwood , beaucoup plus matin que l'usage ne le permet. Cependant mademoiselle Mowbray n'ayant point donné d'ordres contraires, on le fit entrer dans une salle , & le domestique avertit mademoiselle Mowbray qu'un monsieur demandoit à lui parler. Ayant appris que ce n'étoit pas Delamère, elle jugea que ce devoit être milord Montreville , & elle descendit un peu troublée.

Elle vit avec surprise , un homme de moyen âge , assez défagréable de figure & de sa personne , & croyant que c'étoit à madame Ashwood qu'il avoit affaire , elle se retiroit , lorsque le chevalier s'avancant , lui dit qu'il étoit chargé pour elle d'une commission de milord.

Emmeline s'assit, & le chevalier commença son discours.

“ Mademoiselle Mowbray, j’ai l’hon-
 „ neur d’être lié avec milord Montre-
 „ ville , & d’avoir toute sa confiance.
 „ vous voudrez donc bien , en consé-
 „ quence , regarder ce que je vais vous
 „ dire, comme venant immédiatement,
 „ directement , & absolument de lui ,
 „ & comme ses invariables , & irrévo-
 „ cables intentions. „

Le ton brusque de ce préambule
 choqua & affligea Emmeline ; elle pâlit
 & fit une inclination à l’orateur , qui
 continua ainsi.

“ Milord Montreville imagine , es-
 „ père, suppose & aime à croire , que
 „ vous n’avez jamais eu l’intention dé-
 „ cidée de manquer à la parole sacrée
 „ que vous lui avez donnée pour fa-
 „ voriser M. Delamère dans le ridi-
 „ cule , absurde , impossible , & impra-
 „ ticable projet de vous épouser. Mais ,
 „ quoi qu’il en soit , comme sa ferme

„ résolution , décision , volonté , & dé-
„ termination est de ne jamais souffrir
„ une telle union , je vous suppose
„ trop de jugement , pour ne pas voir
„ le trouble , le malheur , la discorde ,
„ & la dissention que vous occasion-
„ neriez en encourageant un jeune
„ homme étourdi , entêté , ignorant
„ & mal-avisé , à résister à l'autorité
„ paternelle , „

Emmeline garda le silence.

“ Il se présente une occasion de vous
„ établir avec abondance , réputation ,
„ fortune , & opulence , & fort au-dessus
„ de ce que toutes vos espérances ont pu
„ vous faire imaginer. Je suis persuadé
„ que vous l'accepterez promptement ,
„ immédiatement , volontiers , sur le
„ champ , & sans balancer. Milord Mon-
„ treville l'exige , tout le monde l'attend
„ de vous , & la famille de M. Delamère
„ vous en prie. „

Monsieur , dit Emmeline , surprise du ton impétueux & du style original de ce discours . . .

« C'est ma coutume , continua le che-
» valier , quand je parle affaires , d'aller
» clairement , directement , sans détours ,
» & au but , sans m'arrêter. Voilà donc ce
» que j'avois à vous proposer. Vous con-
» noîtez M. Rochely le riche banquier ? »

Oui , Monsieur.

« Il offre à milord Montreville de vous
» épouser , & de vous faire des avantages
» égaux à ce que vous auriez droit d'at-
» tendre , quand on pourroit vous re-
» garder comme une fille de la maison
» des Mowbray. Sa fortune est très-con-
» sidérable , & son revenu est supérieur à
» celui de beaucoup de gens de la pre-
» mière qualité. Ainsi , aucune de vos
» raisons , ne sera ni admise , ni souf-
» ferte , ni écoutée , ni entendue ; & il
» ne peut y en avoir , pour que vous
» n'acceptiez pas avec reconnoissance , sur

» le champ , joyeusement , & sans balan-
» cer , une proposition si au-dessus de ce
» à quoi vous pouvez avoir espérance ou
» prétention. »

Il en avoit déjà dit trop pour la malheureuse Emmeline. Elle sentoit la colère & le mépris s'emparer de son ame. Ses yeux lançoient des regards d'indignation sur l'impitoyable politique qui venoit de la haranguer avec tant d'impolitesse.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre ; il avoit résolu de terrasser en une seule fois son imagination par l'alternative qu'il alloit lui présenter. « Si vous
» consentez , lui dit-il , à épouser M. Ro-
» chely , aussitôt que les articles seront
» dressés , milord Montreville , dont on
» ne peut que louer la générosité , la
» grandeur d'ame , & la libéralité , offre
» de vous reconnoître comme étant vé-
» ritablement sa nièce , & comme une
» demoiselle Mowbray ; & cela étant
» ainsi ,

ainfi, il ne fouffrira pas que votre mari vous prenne fans rien : le jour même de votre mariage, il vous présentera, affurera, & donnera trois mille livres sterlings.

Aprésent, mademoifelle Mowbray, confidérez, pesez, & réfléchiffez bien fur ceci : permettez-moi, afin que vous puiffiez mieux vous rendre-compte de vos propres sentimens, permettez-moi de vous représenter quelles feront les fuites de votre refus.

Milord Montreville, qui n'est engagé d'aucune manière à vous donner ni secours, ni entretien, ni fubfiftance, vous déclare par ma voix que fi vous êtes affez foible (on pourroit dire pis) pour refuser cette étonnante, incroyable, & fingulière bonne fortune, il vous regardera comme ayant manqué à tout devoir, attention, & confidération pour lui, & comme une personne dont le fort n'est plus digne de l'em-

barrasser , de l'inquiéter , ou de l'intéresser. Dès ce moment , vous devez quitter le nom de Mowbray , auquel vous n'avez aucun titre , & prendre celui de votre mère , quel qu'il soit ; & vous n'aurez plus à espérer de milord Montreville , ou de la famille de Mowbray , ni appui , ni soutien , ni protection.

A présent , mademoiselle Mowbray , votre réponse , s'il vous plaît ; la proposition n'admet , ni consultation , ni doute , ni délibération ; & je dois la porter à milord , qui m'attend.

Emmeline n'avoit jamais eu plus de besoin de la présence d'esprit , que donne un cœur innocent. Le ton dur & impérieux de l'orateur , la cruelle alternative entre Rochely , & l'indigence présentée sans préparation & sans ménagement , étoient ensemble si effrayans , qu'elle fut obligée de se recueillir , pour avoir la force de parler. Elle soupira ;

mais son agitation étoit trop violente, pour donner passage à ses larmes : enfin, rappelant tout son courage, elle répondit :

„ Il m'eût été moins dur, monsieur,
 „ que milord m'eût donné lui-même
 „ ses ordres : de telle manière cepen-
 „ dant qu'il me les eût fait parvenir,
 „ ils n'auroient demandé aucune dé-
 „ libération. Je n'épouserai point M.
 „ Rochely, quand, au lieu de la fortune
 „ que vous annoncez, il m'offriroit
 „ le monde entier. Milord peut m'a-
 „ bandonner ; mais il ne me rendra
 „ pas méprisable. Dites-lui, Monsieur,
 „ (ici sa voix devint plus forte avec
 „ le sentiment de son ame,) dites-lui
 „ que la fille de son frère, toute mal-
 „ heureuse qu'elle est, se fait honneur
 „ de consacrer les nobles sentimens qui
 „ distinguoient son père, & qu'elle est
 „ incapable d'épouser, par des motifs
 „ pécuniaires, par des vues mercenaires

„ & basses , un homme auquel elle ne
„ peut ni donner son cœur , ni accorder
„ son estime. Dites-lui encore , que si
„ elle n'avoit pas hérité de ces senti-
„ mens généreux , elle seroit aujour-
„ d'hui femme de M. Delamère , &
„ indépendante de toute autre autorité ;
„ & qu'il ne devoit pas croire que
„ celle qui a su faire à l'honneur un si
„ grand sacrifice , se laisseroit con-
„ traindre par des menaces , à com-
„ mettre la plus méprisable des ac-
„ tions , celle de vendre sa personne
„ & son bonheur pour une subsistance. „

“ Je vous prie , monsieur , de vou-
„ loir bien rendre ma réponse à milord
„ Montreville , avec l'exactitude que
„ vous avez mise dans sa demande ,
„ & de la lui donner comme mon in-
„ variable résolution. „

Après avoir prononcé ces derniers
mots d'un ton de voix animé par le
sentiment d'une noble fierté , elle se

leva, fit une profonde révérence, & fortit, laissant le malheureux ambassadeur surpris du courage & de la dignité que lui avoit montré une fille si jeune, & un peu humilié d'avoir vu échouer envers elle sa rustique éloquence, dont il attendoit plus de succès.

Honteux de rejoindre le lord sans quelque espoir de succès, il crut que madame Ashwood lui fourniroit peut-être des moyens d'émouvoir son indocile amie; mais elle n'étoit pas encore de retour, & il fallut renoncer à cette ressource.

L'effort qu'avoit fait Emmeline avoit anéanti toutes ses facultés : à peine fut-elle dans sa chambre, que son courage disparut, & que ses larmes coulèrent en abondance; ses gémissemens & ses sanglots se firent entendre de mademoiselle Galton. Elle vint dans sa chambre, & commença, selon l'usage ordinaire, à lui demander pourquoi elle pleuroit.

Emmeline ne répondit qu'en redoublant ses pleurs. Mademoiselle Galton lui demanda si la personne qui venoit de sortir, étoit milord Montreville. Elle n'eut pas la force de lui répondre ; & mademoiselle Galton ne trouvant point à satisfaire sa curiosité, qui, après l'envie & la malignité, étoit sa passion favorite, quitta la malheureuse Emmeline ; & c'étoit en effet le plus grand service qu'elle pût lui rendre.

Mademoiselle Mowbray resta toute la matinée dans sa chambre ; & quand elle descendit, sa foiblesse & son découragement étoient extrêmes : à peine pouvoit-elle marcher. Elle dîna avec mademoiselle Galton, si être à table sans manger peut s'appeller dîner. A peine eut-on levé la nappe, qu'un carrosse se fit entendre, & madame Ashwood parut avec son frère M. Stafford.

Emmeline, qui n'avoit pas reçu depuis long-temps des nouvelles de sa tendre

& digne amie , en demanda avec vivacité , & apprit que l'indisposition d'un de ses enfans , & sa grossesse avancée , étoient les seules raisons qui l'avoient empêchée de venir à Londres avec son mari , qui n'y étoit arrivé que la veille , quoiqu'on l'eût averti au moment de la mort de son père. Le messager ne l'avoit pas trouvé chez lui , & avoir été forcé de l'aller chercher dans la province de Dorsetshire. -

M. Stafford remit à mademoiselle Mowbray une lettre de sa femme. Emmeline , pressée de la lire , se retira.

“ N'attribuez pas , ma chère Emme-
,, line , le silence que j'ai gardé si long-
,, temps , à mon indifférence pour vous.
,, Soyez sûre que je vous aime tou-
,, jours tendrement. J'ai été si tour-
,, mentée , que je n'ai eu le courage
,, de m'occuper que de mes peines.
,, Votre petit ami Henri , qui paroît-
,, soit si bien rétabli , quand vous

„ avez quitté Swanser , a eu les fièvres
„ trois mois de suite , & tant de rechutes , que sa vie a été en danger.
„ Vous connoissez toute mon ignorance
„ en médecine , & toute ma tendresse
„ pour l'enfant de mon cœur. Jugez
„ combien j'ai passé d'heures cruelles
„ entre la crainte & l'espoir ; combien
„ de nuits auprès du lit de mon petit
„ chérubin ? Dans l'état où je suis , la
„ fatigue & l'inquiétude m'ont doublement épuisée. Je suis loin de me
„ bien porter ; mais que m'importent
„ mes propres maux , puisque mon fils
„ est hors de danger , & que le docteur
„ m'assure qu'il sera bientôt rétabli ?
„ Il est si foible , que je ne le quitte
„ pas un instant. Mes autres enfans
„ sont en bonne santé ; & tous ceux
„ qui sont susceptibles de mémoire vous
„ aiment & vous desirent. „

“ Aprésent, ma chère mademoiselle
„ Mowbray , que les étrangers qui

„ étoient restés chez moi , depuis que
„ j'y suis arrivée de Swanser , en sont
„ partis , & que je n'attends plus , parce
„ que M. Stafford restera tout l'hiver à
„ Londres pour régler les affaires de
„ sa succession , voulez - vous venir
„ joindre votre amie ? Vous seule
„ pouvez adoucir & partager ses cha-
„ grins ; vous seule pouvez me rendre
„ ma solitude agréable , écouter mes
„ soupirs , & me les pardonner. Ah !
„ Emmeline , la mort du père de mon
„ mari , au lieu de me rendre heureuse ,
„ en augmentant ma fortune , ne fera que
„ mettre le comble à mes peines. Il
„ m'aimoit tendrement , & je ne sau-
„ rois l'oublier sans ingratitude. Sa
„ famille le regrettera , quoiqu'elle l'ait
„ bien négligé dans les derniers temps
„ de sa vie , lorsque ses infirmités
„ lui rendoient les soins & les atten-
„ tions plus nécessaires. Venez , ma
„ chère Emmeline , venez avec M.

M ,

„ Stafford , ou sans lui , s'il est retenu
„ trop long-temps. Je vous enverrai
„ ma chaise de poste à Bazingstoke.
„ milord Montreville ne peut pas s'y
„ opposer. Et Delamère ? vous ne m'en
„ parlez pas. A-t-il enfin obéi aux impé-
„ rieux commandemens de son père ?
„ & a-t-il oublié ma chère Emmeline ?
„ Quelqu'un pourroit - il vous ou-
„ blier ? Je ne fais pas de quoi le jeune
„ & fougueux Delamère est capable ;
„ mais je sens que rien ne seroit si
„ impossible à votre véritable & sincère
„ amie. „

„ C. STAFFORD.

„ Woodfield , novemb. 30. „

Cette lettre tranquillisa beaucoup l'esprit abattu d'Emmeline. Sa plus tendre amie lui offroit un asyle dans cette crise, & lui ouvroit son sein pour la recevoir. L'espérance de la consoler

& de partager ses fatigues pendant la longue convalescence de son fils, lui faisoit presque oublier tout ce qu'elle avoit souffert dans la journée. Elle ne fut cependant pas en état de descendre pour le thé ; elle dit à madame Ashwood ; qui vint elle-même la chercher , qu'elle souffroit beaucoup d'un mal de tête , & qu'elle alloit se coucher.

Madame Ashwood , occupée de sa succession , & du soin de se faire un deuil élégant , lui laissa la liberté , & ne pensa plus à elle.

Elle eut tout le loisir de méditer sur les rigueurs de son sort ; & la surprise de n'avoir pas vu de la journée Delamère , se mêloit , malgré elle , à ses réflexions.

Le pauvre Delamère n'étoit pas coupable. Milord Montreville l'avoit envoyé chercher très-matin, pour lui communiquer une affaire de conséquence.

Delamère , qui , d'après ce qui s'étoit

passé la veille , avoit rêvé toute la nuit au bonheur , obéit au lord , espérant que ses songes alloient être réalisés. Quand il fut arrivé , son père , écartant toute conversation relative à Emmeline , feignit de le consulter sur une proposition de mariage pour sa sœur aînée qu'il avoit dessein d'établir ; & , après l'avoir entretenu le plus long-temps qu'il lui fut possible de cette affaire , & de quelques autres , il le pria d'envoyer chercher son valet-de-chambre , & de s'habiller le plus promptement possible , pour l'accompagner chez le lord Dornok , seigneur Ecoffois , où il devoit dîner , & traiter d'affaires , relativement au ministère. Il demeurait à neuf milles de Londres , ou environ.

Delamère ne se vit pas sans chagrin obligé de suivre son père ; il se fût attendu à une conférence plus intéressante pour lui. Il cacha sa répugnance , & obéit , se flattant toujours que le lord

Montreville entameroit à la fin l'affaire si chère à son cœur, ou que, dans le cours de la journée, il auroit lui-même l'occasion de lui en parler.

Ils partirent très-amicalement dans le carrosse du lord. Mais ayant pris dans la ville un ami de milord Dornock, on ne put parler, dans la route que de choses indifférentes.

Le dîner se passa comme ces sortes de repas se passent ordinairement. Milord Dornok étoit trop dans le secret du cabinet, pour souffrir qu'on parlât politique à sa table.

Ils faisoient trop peu de cas de la littérature, & y étoient trop neufs, pour s'en occuper. La conversation roula presque toujours sur les plaisirs de la table. Ils évaluèrent le mérite des différens mets, & la manière de les assaisonner. Enfin une société de cuisiniers n'auroit pas discuté plus sagement cette matière intéressante.

Delamère, qui n'étoit point d'âge à être initié dans la science de la cuisine, & qui ne regardoit pas encore le palais de sa bouche comme le principal organe de ses jouissances, les entendoit avec impatience, & même avec dégoût.

Il fallut cependant rester & écouter une nouvelle dissertation sur les vins, que ces messieurs avaloient en les comparant. Enfin les deux lords se retirèrent, pour conférer; & Delamère, obligé de retourner dans le comité des femmes, fut trop heureux d'avoir pour ressources des cartes, qu'il n'aimoit guères mieux que les recherches sur les ragoûts. Les heures lui paroissoient si longues, que sa patience s'épuisa.

Quand dix heures sonnèrent, il hâta d'envoyer demander au lord Montreville s'il comptoit bientôt partir. Il lui fit répondre qu'il resteroit jusqu'au lendemain. Delamère mécontent &

tourmenté , soupçonna que son père ne l'avoit pas éloigné sans dessein. Cette idée fut un éclair qui l'enflamma d'indignation. Trop fier pour céder à la contrainte , & honteux d'être la dupe d'une ruse , il remit ses cartes à un autre , prit son chapeau , sans dire un mot , & se rendit à pied au prochain village , où il prit une chaise de poste qui le conduisit en peu de temps à Londres ; mais il n'y arriva qu'à minuit , & il fut obligé de remettre sa visite à Emmeline jusqu'au lendemain.



CHAPITRE XIII.

Aussi-tôt qu'il crut qu'Emmeline pourroit être visible , il courut à Clapham. La fille à laquelle il s'adressa , lui dit que mademoiselle Mowbray n'avoit pas encore sonné ; qu'il étoit cependant plus tard que son heure ordinaire , & qu'elle craignoit que ce ne fût une suite de son indisposition.

Delamère alarmé , lui fit de nouvelles questions. Il apprit que la veille , il étoit venu , le matin , un monsieur qu'on n'avoit point encore vu ; qu'il étoit resté environ trois quarts d'heure avec mademoiselle Mowbray , pendant lesquels il avoit parlé très-haut ; qu'après son départ , Emmeline s'étoit retirée tout en larmes , qu'elle avoit paru très-inquiète toute la journée , & qu'elle s'étoit mise au lit de fort bonne

heure, parce qu'elle souffroit beaucoup. Sa douceur & son humanité la faisoient adorer des domestiques; & ils s'intéressoient tous à sa santé & à son bonheur. Celle à qui Delamère avoit parlé, la servoit le plus souvent, & elle lui étoit fort attachée. Delamère n'eut point de doute sur la vérité de ce récit; mais il ne pouvoit concevoir qui étoit celui qui avoit affligé Emmeline; il attendit qu'elle sonnât sa femme-de-chambre, très-inquiet de savoir s'il n'y avoit pas quelque nouveau projet en l'air, pour la lui enlever.

Son livre de musique étoit ouvert sur un *forte-piano* dans la salle où l'on avoit coutume de déjeuner; une chanson qu'il l'avoit prié d'apprendre, sembloit y avoir été tout nouvellement écrite; & il lui sembla que les notes & les paroles avoient été peintes avec plus de soin qu'elle n'en prenoit ordinairement. Il y avoit sous le livre un petit porte-

feuille de maroquin rouge , qui n'étoit point fermé. Delamère le prit ; & il en tomba deux ou trois miniatures. L'une étoit le portrait de M. Stafford , fait de mémoire ; un autre lui présenta la ressemblance frappante de sa sœur Augusta , & plusieurs figures qu'il ne connoissoit pas. Le premier étoit enveloppé dans une feuille de papier d'argent battu. Il y trouva l'esquisse de sa propre figure très - ressemblante ; mais point encore finie.

Quoique , parmi tant de portraits , ce ne fût pas une distinction bien flatteuse que d'y rencontrer le sien , Delamère ne fut pas maître de ses transports. Il se persuada que le cœur d'Emmeline étoit d'accord avec le sien , quoiqu'il n'eût jamais pu obtenir d'elle que de simples assurances d'amitié.

Tandis qu'il s'occupoit de ces délicieuses pensées , il entendit le bruit d'une sonnette , & il courut s'informer

si c'étoit celle d'Emmeline. La fille qui traversa la salle lui répondit affirmativement ; il monta doucement derrière elle , & attendit à la porte , tandis qu'elle entra.

Emmeline répondit à la femme-de-chambre , qui lui demandoit des nouvelles de sa santé , qu'elle se trouvoit beaucoup mieux.

M. Delamère est ici , mademoiselle , & voudroit savoir à quelle heure il pourroit avoir l'honneur de vous voir. Elle l'avoit attendu la veille , & ne fut point surprise de le voir arriver si matin ; mais elle ne savoit que lui dire ; il lui étoit presque impossible de dissimuler ; & elle n'osoit lui confier ce qui s'étoit passé dans la visite de M. Richard ; elle connoissoit assez son impétuosité , pour craindre qu'il ne fît sans ménagement les plus vifs reproches à son père.

Elle ne pouvoit cependant pas éviter

de voir Delamère , & ne se croyoit pas obligée à beaucoup de circonspection avec milord Montreville , après la violente & inutile épreuve à laquelle il l'avoit mise ; elle fit dire à Delamère qu'elle descendroit aussitôt qu'elle seroit habillée.

Delamère l'ayant entendue, descendit aussi doucement qu'il étoit monté , remplaça les portraits, & attendit Emmeline, qui, négligeant le secours de l'art & de la parure, parut bientôt dans son négligé ordinaire. Pour cacher un peu la rougeur de ses yeux , & l'impression de douleur qui étoit empreinte sur son visage , elle s'enveloppa d'une coiffe de gaze. Ne pouvant pas tout cacher à Delamère , elle vouloit au moins lui dissimuler à quel point elle en avoit été affectée. Delamère, qui étoit allé jusqu'à la porte au-devant d'elle, fut frappé de la voir si changée. « Vous êtes malade, Emmeline », lui dit-il en lui prenant la main.

« Je ne me porte pas très-bien, je
» suis fort enrhumée.

« Enrhumée, reprit vivement Dela-
» mère; vous avez pleuré. De qui avez-
» vous reçu hier une visite? »

Il n'y avoit plus moyen de le lui cacher,
comme elle en avoit eu le dessein.

« Il ne m'a point dit son nom; mais
» ses domestiques ont dit à ceux de
» madame Ashwood qu'il se nommoit
» le chevalier Richard Croft. »,

« Et que pouvoit avoir le chevalier
» Richard à faire avec vous? »,

Emmeline lui rendit la conversation
avec exactitude & sans commentaire.
Delamère eut à peine la patience
d'écouter jusqu'à la fin. Il protesta qu'il
obligeroit le chevalier, non-seulement
à venir sur le champ lui faire excuse,
mais à promettre qu'il ne se mêleroit
plus de ce qui se passeroit entre le lord
Montreville & sa famille.

Emmeline le supplia de renoncer à une démarche qui ne pourroit lui causer que de nouveaux chagrins. Elle n'étoit point encore remise du choc violent que lui avoit fait éprouver la visite du chevalier Richard ; & quoique d'un excellent naturel , sa sensibilité étoit si grande , que quand son ame étoit affectée , on en voyoit aussitôt l'empreinte sur son visage. Dans la disposition où elle se trouvoit , elle ne put entendre les exclamations violentes & passionnées de Delamère sans répandre des larmes. Dès qu'il s'en apperçut , il tâcha de se modérer , & passant rapidement de la colère à l'excès de la tendresse , son cœur se soulagea par des pleurs dont il baignoit les mains d'Emmeline.

Il avoit quelque espérance , que ce dernier effort inutile rameneroit peut-être son père à plus d'indulgence ; & il employa les plus vives expressions de

l'amour , pour déterminer Emmeline à l'épouser.

Elle eut encore la force de le refuser ; & il n'en obtint qu'une confirmation de la promesse qu'elle lui avoit déjà faite de ne point quitter la maison de madame Ashwood , sans l'en prévenir , de lui dire où il pourroit la voir , de l'y recevoir , & de refuser absolument l'offre de M. Rochely.

Elle exigea aussi quelques complaisances de Delamère que la vue d'Emmeline en pleurs pouvoit seule lui faire accorder. Il lui promit de ne point insulter le chevalier Richard , & d'éviter toutes les violences qui pourroient irriter milord Montreville.

Elle ne pouvoit recevoir une plus forte preuve de la profonde impression que l'amour avoit fait dans l'ame de Delamère , que l'autorité qu'elle avoit sur ce caractère indomptable , accoutumé

dès l'enfance à faire toutes ses volontés ; & à exercer sur sa famille le despotisme le plus illimité.

Emmeline, tranquille & consolée par ses promesses, le pria de se retirer ; la décence s'opposant à ce que madame Ashwood reçût ses visites si-tôt après la mort de son père. Il lui obéit encore sans murmurer, & aussi-tôt qu'il fut parti, Emmeline écrivit à M. Stafford. Elle lui raconta ce qui venoit de lui arriver, & lui promit de l'aller joindre aussi-tôt que milord Montreville auroit fait quelque arrangement en sa faveur.

Elle ne désespéroit pas d'en obtenir une pension, malgré ses menaces, en lui promettant de ne jamais épouser son fils, sans son consentement.

Milord Montreville, profondément occupé d'affaires politiques & de négociations avec les ministres, avoit oublié le caractère impatient de son fils & tout ce qui avoit rapport à lui. Ne le voyant
pas

pas paroître au souper, il s'en informa, & apprit qu'il étoit parti. Il étoit trop tard, pour le suivre; mais il se rendit chez lui le lendemain de très-bonne heure, & il ne put rien apprendre de son fils.

Il reçut une lettre du chevalier Richard, qui l'informoit du mauvais succès de son ambassade; & il l'avertissoit qu'il lui ameneroit le lendemain Rochely, pour réfléchir ensemble aux mesures qu'on pourroit prendre. Il trouva aussi une lettre de Milady Montreville; elle lui mandoit qu'elle arriveroit à Londres le lendemain avec Lady Mary Otley & sa fille.

Delamère, dont la colère étoit trop violente pour s'appaiser promptement, prit pour la première fois de sa vie, sur lui de la combattre, & d'obéir à Emmeline.

Il envoya ses domestiques chez son

père, pour qu'ils prissent quelques informations sur l'effet qu'avoit produit son absence. Ils lui rapportèrent que son père étoit revenu le matin de fort mauvaise humeur, & que sa mère arriveroit le lendemain. Il sentit qu'une entrevue avec l'une ou l'autre ne pourroit qu'être suivie de ce qu'il avoit promis à sa chère Emmeline d'éviter. Il connoissoit les dispositions où étoit sa mère de ne garder aucune mesure avec lui, & de la fatiguer de plaintes & de reproches. Après avoir réfléchi avec plus de tranquillité qu'il ne lui étoit ordinaire, il ordonna à Millefleurs de payer son logement, & d'aller avec ses deux domestiques l'attendre chez son père à la place de Berkley. Je m'en vais, lui dit-il, passer seul quelques jours à la campagne. Vous direz à mon père que je serai absent quinze jours. Il se fit amener un fiacre, auquel il fit dire de le mener jusqu'au pont de Westminster,

où il prendroit la poste. Mais, au détour d'une rue, il le quitta & rentra dans la ville. Il prit lui-même un logement sous le nom de M. Owoad, Irlandois, nouvellement arrivé à Londres; & les traces de Delamère furent tout-à-fait perdues.

Fin de la premiere Partie.



on il prendroit la poste. Mais, au de-
but d'une rue, il se trouve & s'en-
dant, la ville. Il y a une maison
logement sous le nom de M. O'Connell,
Irlandois, nouvellement arrivé d'Ir-
lande, & les traces de Delamare in-
diquent tout à fait perdues.



